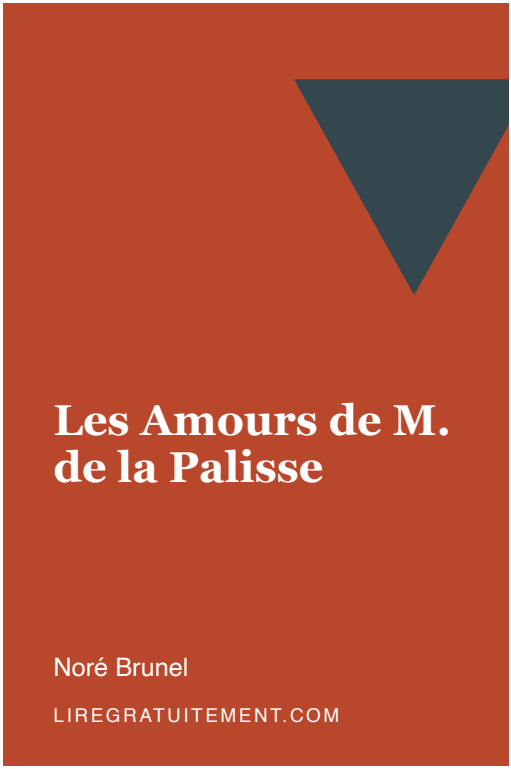


Les Amours de M. de la Palisse

Noré Brunel

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

LES AMOURS

DE M. DE LA PALISSE

L'aigre bise qui passait sur les Alpes soufflait par rafales sur la plaine lombarde où le Mincio, l'Oglio, l'Adda et le Tessin charriaient des glaçons. On était au 17 février de l'année 1512, et l'hiver, qui s'était jusque-là montré clément dans cette partie septentrionale de l'Italie où il ne ménage pas ses rigueurs, tenait, avant de mourir, à affirmer sa toute puissance.

On s'était battu tout le jour, et de nombreux blessés jonchaient les champs dépouillés sur lesquels les arbres nus tordaient leurs squelettes. Des cris, de toutes parts, s'élevaient.

— À boire !

— Santa Madona !

— Achevez-moi…

Plaintes de Français qui payaient de leur vie la victoire du roi Louis XII ; cris de Vénitiens vaincus et mourants, imprécations de Suisses mercenaires qui allaient pourrir sur ces terres étrangères à leur patrie et qu'ils avaient défendues par métier.

Cinq mois plus tôt, le 5 octobre 1511, Jules II avait reconstitué contre la France la Sainte Ligue qui groupait dans le parti de la papauté Ferdinand le Catholique, Maximilien d'Autriche,

Henri VIII d'Angleterre, et les cohortes suisses qui se battaient furieusement lorsqu'on ne les avait pas suffisamment payées pour qu'elles consentissent à battre en retraite.

C'était la sixième guerre d'Italie qui commençait. Du côté français, elle était conduite par le neveu du roi, le jeune Gaston de Foix, duc de Nemours, qui, à 22 ans, s'était déjà couvert de gloire.

Un moment, la victoire parut devoir trahir les étendards français. Cerné entre l'armée vénitienne, l'armée espagnole qui marchait sur Imola, et 16 000 Suisses qui descendaient les Alpes, Gaston de Foix faillit être battu. Mais il dispersa ou acheta les Suisses, entra dans Bologne assiégée par la Ligue, délivra complètement cette ville le 7 février, refoula les Vénitiens et donna, neuf jours plus tard, l'assaut à Brescia qu'il devait enlever après une lutte furieuse.

Les pertes des Français avaient été considérables, mais l'armée de la Ligue était dispersée de toutes parts et incapable de se reformer avant longtemps.

Àl'heure où le soleil se coucha, les troupes victorieuses entraient dans la ville qu'elles allaient mettre à sac sans que le duc de Nemours intervint pour empêcher leurs cruelles représailles.

Et déjà, la soldatesque s'introduisait dans les maisons pour y piller et s'y livrer à des actes barbares, lorsque le jeune général rassembla ses lieutenants.

— Mes chers compagnons, leur dit-il, le Milanais restera français si nous savons exploiter notre victoire. Les ennemis ont fui en désordre. Il s'agit de les poursuivre et d'en anéantir le plus

grand nombre pour éviter qu'ils ne se rassemblent en quelque endroit.

« Les Vénitiens se sont retirés vers l'est et les Suisses et les Espagnols vers le nord-est, Ravenne et Milan leur offriront des positions de résistance. Moi, je marche sur Ravenne, Lequel d'entre vous veut marcher sur Milan ?

Toutes les mains se levèrent. D'un geste, le duc de Nemours les abaissa.

— S'il me fallait choisir un brave, dit-il, j'hésiterais. Vous êtes tous des lions et il vous suffirait d'une poignée d'hommes pour rester maîtres du champ de bataille, C'est donc l'ancienneté qui décidera. Toi, Chaindron, quel âge as-tu ??

— Quarante-un ans, Monseigneur.

— Toi, Chabannes ?

— J'avais vingt-cinq ans en 1494, lorsque le roi Charles VIII, que je servais, entra dans Naples. Si je sais bien compter, j'en ai quarante-trois maintenant.

— Mes compliments ! s'écria Gaston de Foix ; tu les portes à merveille. Eh bien ! c'est toi qui vas prendre le commandement des troupes que je charge de pourchasser les Suisses et les Espagnols.

Jacques II de Chabannes, seigneur de la Palisse, s'inclina.

— Monseigneur, dit-il, j'aurai anéanti les fuyards avant que vous ne soyez à Ravenne et je vous aurai rejoint avant que vous n'ayez livré le combat.

Le glorieux neveu du roi éclata de rire.

— Par la sambleu, Chabannes, je me demande, dans ces conditions, s'il est nécessaire que je reste moi-même en Italie plus longtemps !

Àquoi, M. de la Palisse répondit :

— Eh ! Monseigneur, si vous partiez, nous aurions à consoler trop de belles femmes !

De nouveaux rires jaillirent, et Gaston de Foix donna une tape amicale à l'épaule de son héroïque compagnon.

Dès le lendemain, cependant que le duc de Nemours s'attardait à Brescia pour laisser aux soudards le temps de se repaître de joies, Chabannes rassemblait ses propres troupes et prenait le chemin de Castane, en direction de Milan. Les ennemis, décimés et découragés, battaient lentement en retraite. L'avant-garde les rejoignit à cinq lieues de Brescia et la bataille s'engagea presque aussitôt. Elle n'eut point l'âpreté des précédentes, et les Français marchèrent sur des gens qui ne se défendaient même pas.

Quarante-huit heures plus tard, ils entraient dans Castane où ils furent accueillis par une population qui, soudain retournée, les reçut en libérateurs. Le capitaine de la Palisse, assuré de l'entière débandade des ennemis, aurait pu retourner à Brescia et rejoindre la ville avant que le gros de l'armée ne l'eût quittée. Mais les hommes étaient las et les chevaux à bout de résistance. Il décida d'accorder du repos à la troupe pour qu'elle fût fraîche à l'heure où sonneraient de nouveaux combats.

Et puis, il y avait autre chose. Quelque chose que Chabannes était seul à savoir et qu'il ne confia même pas à Maulmont, le

jeune lieutenant qui ne l'avait pas quitté seulement une heure depuis que la campagne avait commencé.

Ce soir du 20 février était clair comme un soir d'été. Dans le ciel balayé par le vent glacial scintillaient des myriades d'étoiles.

— Mon fils, dit la Palisse à Robert de Maulmont, dans la minute où le repas qu'ils avaient pris en tête à tête s'achevait, cette froidure ne te fait-elle point songer aux plaisirs qu'on goûte dans un bon lit quand on n'y est point seul ?

Maulmont eut un imperceptible froncement de sourcils.

— Je ne pense jamais à cela, monsieur, répondit-il.

Ce qui fit rire la Palisse.

— Il est vrai, dit celui-ci, que tu es sage comme un chérubin ! Mais quand donc te décideras-tu à mener d'autres combats que ceux de la guerre ?

— Eh bien ! jeta le jeune officier, je pense qu'on ne peut mener les deux à la fois et qu'il est toujours assez tôt pour faire souffrir les femmes.

— Les faire souffrir ! s'écria Chabannes ; où donc as-tu pris ça ?

Maulmont ne répondit point. Le pli qui barra son front trahit une secrète souffrance.

— Bon ! Bon ! dit alors M. de la Palisse, chacun fait sa vie comme il l'entend. Je ne te retiens plus, mon fils, et s'il te plaît d'aller tout seul en ton lit rêver de quelque blanche idylle, va, va…

Le jeune homme se leva.

— Bonsoir, monsieur, dit-il, Que la nuit vous soit légère !

— Tout m'a toujours été léger, répondit la Palisse en souriant.

Il pressa la main de Maulmont, se rapprocha de la cheminée et appela l'hôtesse. Lorsque celle-ci fut venue, il la regarda des pieds à la tête, la dévisagea, remarqua qu'elle n'était ni jeune, ni jolie et, haussant les épaules pour marquer son dédain :

— Est-ce que, demanda-t-il, on peut monter sur le toit de ta maison ?

Il parlait assez l'italien pour se faire comprendre.

— Si ! répondit la femme, mais c'est dangereux la nuit et par le temps qu'il fait.

— Bah ! dit la Palisse, conduis-moi.

Elle prit une chandelle et, suivie de celui qu'elle ne soupçonnait pas être le chef des troupes françaises, s'engagea dans un étroit escalier. Arrivée au grenier, elle montra une lucarne,

— C'est bien, dit la Palisse, attends-moi.

Il se hissa à force de poignets avec une souplesse peu commune chez les hommes de son âge et se trouva bientôt au pied d'une haute cheminée. La maison s'érigeait à l'endroit le plus élevé du village, que Chabannes dominait presque entièrement. Le ciel, partout, piquait ses feux.

— Voyons, se dit M. de la Palisse, ce doit être par là-bas.

Il scruta l'étendue, mais il n'y vit que des amas d'ombres.

— Suis-je stupide ! se dit-il. Comme si à une pareille distance.

Il n'acheva pas d'exprimer sa pensée et redescendit, L'hôtesse l'attendait.

— Milan, lui demanda-t-il, est-ce qu'on peut l'apercevoir de là-haut, dans la journée ?

— Ah ! monseigneur, répondit la femme, je n'ai jamais eu la curiosité d'aller voir. Mais cela m'étonnerait bien, car il faut, pour faire le chemin, presque toute une journée de voiture.

Chabannes dit alors brusquement :

— Redescendons.

Il se fit conduire dans sa chambre et se mit bientôt au lit.

Malgré sa fatigue et la facilité qu'il avait de se plonger dans le sommeil, il ne put s'endormir tout de suite. De vieux souvenirs l'obsédaient. Ils dataient des jours lointains où Charles VIII allait à Naples et où une partie de l'expédition avait fait étape à Milan. Un visage de femme, un visage idéal, se dessina dans l'ombre.

— Beppa ! murmura M. de la Palisse, Beppa, qu'es-tu devenue ?

Puis il compta :

— Dix-huit ans de cela !... Nous étions jeunes l'un et l'autre.

Le sommeil le prit enfin et ni le souvenir de cette Beppa, ni l'horreur des champs de bataille ne vinrent troubler son repos.

Lorsque, le lendemain, il redescendit dans la pièce où il avait soupé en compagnie de Maulmont, celui-ci s'y trouvait déjà à l'attendre.

— Monsieur, dit le jeune homme, les officiers m'ont prié de vous demander vos ordres et si vous avez résolu de poursuivre les ennemis ou de retourner à Brescia.

— Mort de ma vie ! s'écria Chabannes, voilà des gens bien pressés, en vérité ! Mais depuis quand a-t-on à me demander ce que je compte faire ?

Il haussa les épaules et décida d'un coup :

— Repos jusqu'à ce que j'en juge autrement.

Robert de Maulmont salua et se retira, laissant seul Chabannes qui appela l'hôtesse de toutes ses forces. Quelques minutes plus tard, il dévorait à belles dents le repas qu'il avait commandé.

Son écuyer ne tarda pas à venir aux ordres. C'était un Italien qu'il avait pris à son service pour avoir plus de commodité dans ses rapports avec la population de la contrée où l'on guerroyait.

— Gariglia, dit M. de la Palisse, approche.

L'écuyer s'avança.

— Connais-tu bien le chemin qui mène à Milan ?

— Je l'ai parcouru bien des fois, Monseigneur.

— Et Milan ? Saurais-tu te diriger dans la ville ?

— Comme dans mon propre village, à coup sûr.

— Bien ! Alors, écoute.

Et Jacques Chabannes de la Palisse donna à Gariglia des instructions sur lesquelles il recommanda le secret le plus absolu.

Vers le milieu de la journée, le vent était tombé et de gros nuages charriant des flots de pluie n'avaient pas tardé à envahir le ciel. L'ombre tomba brusquement sur la terre en même temps que les cataractes se déversaient.

— Par les cornes du diable ! s'écria Chabannes, ce temps de chien me croit-il homme à reculer ?

Cependant l'heure était venue qu'il s'était fixée pour mettre son projet à exécution, et il hésitait à donner à Gariglia l'ordre que celui-ci attendait. Ce n'était pas de la pluie qui tombait, mais, à proprement parler, de la glace. Elle fouettait le visage et se figeait sur le sol qu'elle rendait glissant.

Chabannes pestait et sacrait. Combien de temps allait durer cette maudite averse ? Combien de jours comptait-elle l'immobiliser là ? Soldats et officiers, qui régnaient en maîtres chez l'habitant, se livraient aux plus basses orgies, et il aurait pu, lui, le chef, se payer toutes les ivresses. Mais il ne pouvait détacher sa pensée des souvenirs qui s'étaient levés en lui et Milan l'appelait comme une ville promise.

— Mälebleu ! jura-t-il, il ne sera pas dit que Jacques de Chabannes aura reculé devant l'hiver.

Il fit appeler Gariglia et lui donna l'ordre de seller les montures.

— Eh ! quoi, monseigneur, se récria l'écuyer, irons-nous affronter ce maudit déluge lorsque je sais des endroits où il fait si bon, ici !

M. de la Palisse s'emporta :

— Veux-tu bien obéir, raisonneur, ou faut-il que je te rompe les oreilles ?

Gariglia fit un bond vers la porte et courut en maugréant vers l'écurie où les deux bêtes, repues et reposées, s'impatientaient par instants. Lorsqu'il les ramena à son maître, il était coiffé de son casque et portait un long manteau de cuir qui l'enveloppait jusqu'aux éperons. Chabannes, enroulé, lui aussi, dans une vaste pèlerine sur laquelle glissait l'eau et que le vent ne pouvait pénétrer, jeta une exclamation satisfaite. Puis :

— En route ! s'écria-t-il.

Il avait sauté sur son cheval et, déjà, il le piquait sur la route. Quoiqu'il fût à peine quatre heures du soir, il faisait nuit et l'on y voyait à peine devant soi. Le chemin, boueux et creusé de profondes ornières, glissait, et il fallait aux cavaliers une très grande habileté pour maintenir leurs chevaux qui risquaient de s'abattre à chaque instant.

Dans les champs désolés, sur les chemins, personne. Pas une lumière aux rares fermes échelonnées sur le parcours. S'il avait fait beau temps, il n'aurait pas fallu aux deux cavaliers plus d'une heure pour couvrir les six lieues qui séparent Milan de Castane. Chabannes jugea qu'il leur en faudrait le double en poussant les chevaux.

Parfois, il se retournait pour voir si Gariglia n'avait pas perdu le contact. L'Italien, ramassé sur son cheval, galopait à quelques dizaines de foulées.

Le vent se leva à nouveau et la pluie fit trêve. De longues rumeurs s'élevaient dans la plaine glacée.

— Fou ! Fou ! murmura Chabannes. En vérité, j'ai perdu tout bon sens.

Mais, même si la foudre eût ébranlé le chemin qu'il suivait, même si la grêle l'eût criblé de ses lanières, même si des rafales de neige l'eussent aveuglé, il n'aurait pas tourné bride. Même si, au lointain, il eût entendu sonner le boute-feu ! Et cependant, il s'était toujours jeté le premier dans la mêlée, le seigneur de la Palisse. Mais, ce soir, il voulait être à Milan et rien au monde ne l'aurait empêché d'y entrer.

Des lumières piquèrent la nuit. Enfin, la ville était proche ! Jacques Chabannes en distingua les faubourgs et, sur la route à présent plus sûre, malgré le verglas qui la recouvrait, il poussa davantage son coursier, Ce furent deux trombes qui s'engouffrèrent dans les rues. Les rares passants qui y circulaient se garèrent en jetant des jurons et des imprécations.

Soudain, M. de la Palisse reconnut la Piazza del Duomo et il arrêta son cheval. Gariglia vint se ranger à sa gauche.

— Sais-tu, demanda Chabannes, où se trouve la Via del Giardino ?

Il se souvenait tout à coup de ce nom, qu'il avait prononcé bien souvent, il y avait dix-huit ans, de ce nom qui lui rappelait de si ardentes heures.

— Elle n'est, répondit Gariglia, pas très loin d'ici, Monseigneur.

— Eh ! bien, conduis-moi et pique !

Les deux bêtes prirent en même temps le galop sur les pavés glissants comme de la glace et, par deux fois, Gariglia et sa monture faillirent s'écraser contre des murs. Après maints détours, il cria à son maître :

— Nous y voici !

Chabannes avait déjà reconnu la rue et ralentissait. Sous la pâle clarté des rares réverbères, il cherchait à retrouver le visage de la maison où il était venu naguère et dont, en l'an de victoires 1494, il connaissait tous les détours.

Un cri lui échappa.

— Dieu soit loué !

Et il sauta à terre. Il était baigné de transpiration et son vêtement était recouvert d'eau glacée. Les chevaux écumaient,

— Gariglia, dit-il, tu vas m'attendre ici en gardant ces bêtes.

L'écuyer crut devoir protester derechef.

— Eh ! quoi, Monseigneur, vous tenez donc à nous faire crever, elles et moi ! Dans cette rue glaciale…

La remarque était trop sensée pour que Chabannes n'en tînt pas compte.

— Tu as raison, reconnut-il, et nous allons mettre nos montures en lieu sûr. Quant à toi, tu m'attendras dans quelque auberge…

Ils suivirent la rue et ne tardèrent pas à y découvrir une hôtellerie devant laquelle Chabannes quitta son écuyer. Il revint sur ses pas, s'arrêta un instant devant la vieille demeure qu'il recon-

naissait bien maintenant, poussa une grille, traversa un jardin où grimaçaient deux arbres défeuillés et souleva le marteau d'une lourde porte.

Les deux coups qu'il frappa se répercutèrent à l'intérieur. Il attendit, et trop longtemps à son gré, car le marteau s'abattit sur le vantail de plus belle. Cependant, des fenêtres s'étaient ouvertes et, à l'une d'elles, une voix cria :

— Qui est là ?

— Ouvrez ! ordonna impérieusement Chabannes,

Dans la maison, les habitants se concertèrent. Que voulait cet homme et qui était-il ? En cette époque troublée, nul ne savait si celui qui l'abordait n'était pas un ennemi. Mais le meilleur moyen de savoir, pour ceux qui logeaient dans l'immeuble, était encore d'aller au-devant de l'inconnu et de l'interroger.

Chabannes s'impatientait rageusement et il allait pour la troisième fois ébranler la porte lorsque des pas résonnèrent sur les dalles, à l'intérieur. La serrure grinça et deux hommes se montrèrent.

— On vous a demandé qui vous étiez, dit l'un d'eux. N'est-il pas d'usage qu'un étranger se présente quand il veut pénétrer dans une maison ?

Chabannes avait soulevé sa pèlerine et ses interlocuteurs virent en même temps luire son épée et le pistolet dont il étreignait la crosse de sa main droite. Profondément impressionnés, ils se reculèrent et M. de la Palisse s'avança.

Quand il fut à l'intérieur, il dit :

— La signora Guadami habitait autrefois cette maison. S'y trouve-t-elle encore ?

— Si ! répondit celui qui, seul jusque-là, avait parlé.

L'autre alors ajouta :

— Si vous n'êtes pas venu pour lui faite du mal, nous pouvons vous conduire auprès d'elle.

— À la bonne heure ! s'exclama Chabannes. Voilà une parole qui vaut mieux que vos indiscrètes questions. Quant à la signora Guadami, soyez assurés de ce que rien de fâcheux ne lui arrivera.

Les deux hommes prirent les devants et il les suivit au long d'un long corridor qui les conduisit au pied d'un large escalier muni d'une rampe de fer. Maintenant, il reconnaissait les aîtres.

— Compagnons, dit-il, je suis à présent capable de retrouver tout seul le logement de celle que je veux voir.

Il les écarta et s'élança dans l'escalier qu'éclairaient deux petites lampes fumeuses. Arrivé au deuxième étage, il tourna à gauche, alla jusqu'au fond du couloir et frappa à une porte. Un bruit feutré de pas lui annonça qu'on marchait à l'intérieur. La porte s'entre-bâilla.

— Que me veut le seigneur ? demanda la voix cassée d'une vieille femme.

— Prendre de vos nouvelles, répondit Chabannes en pénétrant dans l'appartement.

— Votre Seigneurie me connaît donc ?

Jacques de la Palisse se dépouilla de son ample vêtement et apparut en uniforme de capitaine de lansquenets. Lentement, il alla prendre au fond de la pièce une chaise, la rapprocha de l'âtre et s'assit. La vieille femme tremblait un peu. Peut-être, déjà, avait-elle peur de comprendre.

— Je vous connais, dit la Palisse. Je vous connais depuis dix-huit ans.

Alors, celle qui n'avait cessé de le dévisager jeta ce seul mot dans un cri :

— Vous !

Elle s'était reculée, comme si, à ses yeux, Chabannes se fût soudain transformé en monstre. Celui-ci, à peine assis, se leva.

— Je croyais, dit-il, que vous me reverriez avec plaisir. Eh bien ! signora, avez-vous donc oublié les beaux cadeaux que je vous faisais et qu'il y a bientôt vingt ans, hélas ! vous m'ouvriez volontiers votre porte ? Si ma visite d'aujourd'hui vous importune, dites-moi du moins ce qu'est devenue Beppa et si je peux encore la revoir.

Il marcha lentement vers la vieille qui se reculait au fur et à mesure qu'il avançait. Lorsqu'elle fut acculée au mur elle éleva les mains en signe de défense et ses doigts se crispèrent comme des griffes.

— Sortez ! Allez-vous-en ! cria-t-elle. Vous avez jeté le malheur sur la maison !

Il dit :

— Je croyais y avoir apporté un peu de bonheur, au contraire.

Et, d'une voix qui tremblait, il ajouta :

— Beppa est-elle morte ?

— Partez ! Partez, au nom du ciel !

— Je veux savoir, insista Chabannes, si Beppa est vivante, si elle est toujours aussi belle et où elle est.

Une volée d'outrages répondit à sa voix. Alors, il prit les deux poignets de la vieille et, les serrant à les briser :

— Parleras-tu, oui ou non ?

Une manière de hurlement s'éleva et, avant même qu'il ne se fût brisé, la porte s'était ouverte. Jacques de Chabannes se retourna : un groupe d'hommes se pressait sur le seuil. Il lâcha la vieille et se précipita vers les importuns.

Alors, des clameurs retentirent et un gourdin vint s'abattre sur l'épaule du capitaine qui dégaina. Il aurait pu se servir de son pistolet mais il lui répugnait de répandre du sang ailleurs que sur les champs de bataille.

— Arrière ! hurla-t-il. Et dites-moi si Beppa Carmello vit encore.

— Non ! Non ! cria la vieille derrière lui. Je vous défends.

L'épée pointée tenait en respect les plus audacieux.

— Je veux savoir ! Je veux savoir ! tonna Chabannes qui, pour forcer les assistants à parler, revint vers la signora Guadami et feignit de la vouloir égorger.

Alors, les plus braves des assistants s'élancèrent et toute la bande suivit. Ils étaient six contre un seul, la plupart armés de gourdins redoutables.

— Tue ! Tue ! cria-t-on.

L'épée de M. de la Palisse décrivit des moulinets et siffla. Les assaillants s'écartèrent non sans abattre leurs matraques dont il reçut plusieurs coups. Arrivé sur la porte, il se retourna pour faire face.

— Damnation ! rugit-il. Me direz-vous, oui ou non…

Il n'eut pas le temps d'achever. Deux mains puissantes venaient de s'abattre sur ses épaules et deux bras cherchèrent à le ceinturer. Il se baissa brusquement, se releva d'un prodigieux coup de reins et se dégagea ainsi de l'étreinte. Mais, toujours résolu à ne pas verser de sang et se rendant compte de ce qu'il ne serait pas le plus fort en ne faisant pas usage de ses armes, il prit le parti de se retirer.

Cependant, avant de se précipiter dans l'escalier, il voulut donner un avertissement à ses ennemis.

— Le premier d'entre vous qui cherchera à me rejoindre, je lui fracasse la tête d'un coup de pistolet.

Ces mots jetés, il descendit en se promettant d'aller demander à d'autres sources le renseignement qu'il tenait tant à avoir et, déjà à demi apaisé, il s'étonnait de l'accueil que lui avait fait la mère de Beppa Carmello. Que s'était-il passé pendant ces dix-huit années ? Pourquoi la femme qui, impudemment, avait favorisé ses amours, le traitait-elle maintenant comme un bandit ? Pourquoi avait-elle crié qu'il avait jeté le malheur sur sa maison ?

Son cœur se serrait à la pensée que Beppa n'était peut-être plus de ce monde, qu'elle avait chèrement payé le bonheur qu'elle avait librement donné et si ardemment partagé ?

Lorsqu'il eut atteint le jardin, il se retourna. Aucun des hommes ne l'avait suivi. Il rengaina son épée et assura son pistolet dans sa ceinture, ayant décidé de rejoindre Gariglia à l'hôtellerie où il l'avait laissé.

Or, comme il franchissait la grille, des hommes dissimulés derrière le mur se jetèrent sur lui sans lui laisser le temps de reprendre ses armes. Sa bravoure, sa force, sa souplesse ne suffirent pas. Le nombre, à la faveur de la surprise, l'accablait.

— À moi ! cria-t-il.

Mais quel secours pouvait-il espérer dans cette ville hostile où les bandes pourchassées avaient sans doute trouvé à se réfugier ? À peine avait-il lancé son appel qu'un violent coup de poing frappé sur sa nuque l'étourdit. Il s'écroula sans entendre les cris de victoire de ses agresseurs.

Quand il revint à lui, Jacques Chabannes de la Palisse, capitaine de l'armée française et second de Gaston de Foix, duc de Nemours, se trouva enfermé dans une cellule. Son pistolet et son épée lui avaient été enlevés.

Il poussa un long cri de rage. Hélas ! Ce n'était plus que le rugissement d'un lion encagé.

Le jeune Maulmont était revenu dans la maison qu'avait choisie Chabannes pour s'y loger parce qu'elle lui avait paru la plus confortable du village. Les officiers, qui auraient préféré être à Brescia, s'impatientaient d'heure en heure davantage, las de

jouer aux dés, de vider des bouteilles et de disputer de trop rares femmes à leurs soldats.

Maulmont s'adressa à l'hôtesse :

— Le commandant est-il chez lui ?

— Sa Seigneurie n'est pas rentrée, répondit la femme et je pense qu'il lui sera arrivé quelque malheur.

— Comment cela ?

— Le commandant a quitté Castane hier soir à cheval alors que la nuit tombait.

— Malgré le temps qu'il faisait ? s'étonna l'officier.

— Sous la pluie. Il était accompagné de son écuyer.

— Et connaissez-vous la direction qu'il a prise ?

— Je ne sais pas… dit la femme en hésitant.

— Si vous devez parler ? Je vous l'ordonne. L'absence de notre chef m'oblige à prendre des dispositions et je devrais me mettre à sa recherche, aller à son secours si je le croyais en danger.

— Dans ce cas, Monsieur, je peux vous révéler une chose. Sa Seigneurie a eu l'étrange idée de monter sur le toit de la maison avant-hier soir, et, quand elle en a été descendue, elle m'a demandé si, de cet observatoire, on pouvait découvrir Milan pendant le jour.

— Milan ! répéta Maulmont.

Puis, à voix très basse, pour lui seul, il ajouta :

— L'insensé !

M. de la Palisse, qui ne se piquait point de discrétion, lui avait maintes fois conté ses aventures amoureuses et le nom d'une Milanaise était souvent venu dans ses récits. Parbleu ! il avait voulu la revoir et il s'était engagé sur des chemins où devaient rôder des bandes ennemies ; il avait poussé l'imprudence jusqu'à pénétrer dans Milan où se concentraient sans doute les colonnes suisses !

— N'est-ce pas, en fait, une désertion ? se demanda M. de Maulmont, que le mot agita d'un long frémissement.

En vérité, cela devait être écrit, les femmes perdraient Jacques Chabannes de la Palisse. Et Robert de Maulmont, mieux que quiconque, le savait ! Il avait assez souffert en son âme pour le savoir !

Mais que faire ? Partir à la tête d'une petite troupe pour essayer de retrouver le trop galant capitaine ? C'était sans doute s'exposer et exposer des hommes à un inutile danger. Attendre ? C'était risquer de provoquer le dangereux ressentiment des compagnons d'armes, Rejoindre Brescia ? Cela, non !

Robert de Maulmont voulut se persuader de ce que Chabannes n'allait pas tarder à revenir et, à la fois pour satisfaire l'impatience de ses camarades et soustraire les hommes à une oisiveté pernicieuse ; il décida de pousser une pointe en direction du nord.

Le jeune officier prit donc sur lui de réunir ses camarades et, les ayant assemblés, il leur dit :

— Messieurs, le commandant a appris que des bandes se reformaient dans la région de Bergame et il m'a chargé d'aller les

disperser. Demain, départ dès l'aube. Vous, Lorgues, vous vous détacherez avec vos archers en avant-garde.

Lorgues éclata de rire :

— Lorsqu'il faut me battre, dit-il, je me bats. Mais je n'aime guère faire semblant de batailler pour tuer le temps que d'autres emploient à leurs amusements.

— Que voulez-vous dire ?

— Que M. de Chabannes n'aurait laissé à personne le soin de nous mener au combat s'il avait fallu réellement combattre.

— Vous refusez donc de marcher sous mes ordres ?

— Je refuse d'imposer à mes archers une fatigue inutile. Vous nous envoyez sur Bergame pour que nous ne nous étonnions pas plus longtemps de l'absence du commandant.

M. de Maulmont serra les poings.

— Et si son absence était justifiée par de graves événements ?

— Allons donc ! M. de Chabannes poursuit un gibier que ni le duc de Nemours, ni le roi de France n'ont à craindre.

Il avait à peine achevé que Robert de Maulmont avait tiré son épée. Les fers battirent. Aussi pâles l'un que l'autre, les deux gentilshommes demeuraient rivés au sol, ne consentant ni l'un, ni l'autre à rompre d'une semelle, attaquant, esquivant, feintant tour à tour sous les regards admiratifs de leurs compagnons. Mais aucun d'eux ne parvenait à porter un coup.

Soudain, les deux épées en même temps sautèrent. C'était le comte de Guinoches qui, de son arme, venait de mettre un terme

au duel.

— Messieurs, dit-il, c'en est assez ! L'honneur de M. de la Palisse est sauf.

— Je n'avais eu nullement l'intention de l'offenser, déclara Lorgues.

Et il tendit sa main à Maulmont qui la prit dans un geste lent qui, comme ses traits, traduisait sa tristesse. L'incident clos, il fallut préparer l'expédition du lendemain.

— Messieurs, dit le second de Chabannes, je suis d'avis de faire pousser les archers à cheval de Lorgues jusqu'aux premières pentes des Alpes cependant que l'infanterie s'établira sur l'Adda. Si de Lorgues est attaqué, il se repliera sur nous sans perdre le contact de façon à attirer l'ennemi dans notre embuscade. Si l'avant-garde ne rencontre rien, nous pourrons assurer M. le duc de Nemours de ce que les Français n'auront rien à redouter sur leur gauche lorsqu'ils marcheront sur Ravenne que M. le duc a l'intention, je crois, d'enlever.

On sentait qu'il était en proie à de l'inquiétude, qu'il était désabusé, car ses paroles sonnaient faux. Et les jeunes gens qui l'entouraient ne doutaient pas que Maulmont n'avait d'autre but que de les occuper dans l'attente du retour de M. de la Palisse. Mais M. de la Palisse reviendrait-il ?

Guinoches fut sur le point de donner à l'entretien son véritable objet. Des mots se pressaient à ses lèvres :

— M. de Chabannes s'est rendu à Milan où il a pu être attaqué. Pourquoi n'irions-nous pas à son secours ?

Mais il se tut. Et d'abord qu'auraient pu faire contre la place de Milan une poignée d'hommes aussi vaillants, aussi résolus qu'ils pussent être ?

Lorgues opina :

— C'est un plan judicieux, Maulmont. À quelle heure le départ ?

— On s'ébranlera à l'aube, dit Maulmont.

Toutes les mains s'offrirent aux siennes et il sentit chez tous une affection cordiale, mais en même temps une sorte de compassion qui le peina.

Le temps s'était radouci quand la troupe se mit en marche, et le soleil ne tarda pas à se montrer. C'était toujours la même plaine sans feuillages. Pourtant, sous les rayons du soleil, on voyait briller au long de certaines branches les pointes d'émeraude des premiers bourgeons.

Çà et là, dans un creux, au fond d'un fossé, on découvrait un cadavre : des blessés de l'armée suisse qui n'avaient pas pu aller plus loin et étaient morts de faim et de froid.

Vers, la fin de l'après-midi, les archers à cheval de Lorgues atteignirent Bergame à l'heure où l'infanterie prenait position des deux côtés de la rivière, dans la vallée où Maulmont s'était proposé d'attirer de problématiques ennemis.

La journée, à n'en pas douter, allait tenir les promesses de la matinée. Les rares nuages qui étaient demeurés accrochés dans le ciel s'évanouissaient et le soleil triomphant prenait pleinement possession de son domaine.

Archers, lansquenets et arquebusiers rivalisaient d'entrain et de gaieté. Ce soleil radieux semblait leur dire que la guerre était finie et que le printemps bientôt retrouvé allait leur apporter de longs jours de joyeuse détente.

Il était quatre heures de l'après-midi et de larges étendues d'ombre gagnaient la vallée lorsque des coups de feu éclatèrent au loin en direction des monts couverts de neige.

— Tiens ! se dit Maulmont, ils auront donc trouvé quelqu'un !

Une estafette parut bientôt sur un pont haut et étroit enjambant d'un seul pas la rivière. Maulmont sauta en selle et se porta à sa rencontre. L'homme lui remit un billet sur lequel il déchiffra la signature de Lorgues. Le billet était ainsi libellé :

« Deux cents cavaliers nous poursuivent. Trois colonnes d'Espagnols cherchent le combat. Prenez dispositions. Nous les retarderons jusqu'à la nuit. »

Ainsi, sans le vouloir, Maulmont avait prévenu une dangereuse surprise. Trois colonnes d'Espagnols, deux cents cavaliers, c'était à peu près le double de l'effectif que Chabannes avait emmené avec lui. La bataille serait rude. Un moment, le jeune officier se demanda s'il allait la livrer.

Certes, il ne redoutait pas la défaite ! Il pensait à l'heure où il devrait annoncer au duc de Nemours qu'on s'était battu au nord de Castane et que M. de Chabannes n'était pas là. Mais fallait-il se replier et laisser les ennemis reprendre le village ? La retraite sauverait-elle le chef, à supposer qu'il pût encore être sauvé ?

L'engagement ne pouvait plus se produire qu'au matin car la nuit tomberait avant que le gros des effectifs ne fût en présence.

Jacques de Chabannes avait encore une quinzaine d'heures pour revenir. Maulmont décida d'envoyer un cavalier à Castane pour qu'il ramenât le commandant, au cas où il serait enfin rentré, puis il fit ses préparatifs de combat.

Les cavaliers refluèrent et le crépitement des arquebusades déchira les voiles du soir qui tombaient, Les deux petites armées se tâtaient. Elles prirent leurs quartiers de nuit face à face :

Et ce furent de longues heures d'immobilité et de veille dans l'ombre qui, d'instant en instant, se chargeait davantage d'humidité et de froid.

Maulmont attendait le cavalier, mais les heures passaient sans qu'il perçût les bruits de la double galopade. Çà et là, des feux de bivouac élevaient leurs flammes dans la nuit. Un coup de feu claquait. Un autre répondait, et c'était le silence. La nuit s'étirait lentement. Jacques de Chabannes, seigneur de la Palisse, ne venait toujours pas.

Lorsque l'Orient commença de gommer son ombre, Robert de Maulmont se signa.

— Mon Dieu, murmura-t-il, faites que je meure pour le roi de France s'il ne doit pas signer la victoire que nous remporterons !

Au même instant, deux boulets sifflèrent dans l'air. Les Espagnols vaincus avaient pu ramener quelques-unes de leurs pièces ! La vallée s'emplit de coups de feu.

Comme Maulmont s'y était attendu, deux importantes flanc-gardes tenaient les hauteurs de la vallée tandis que le gros des assaillants cherchait à progresser dans le couloir étroit de la rivière. Par deux fois, Maulmont fit charger ses cavaliers. Il vit tomber

Lorgues et il pleura. Mais, soudain, se ressaisissant, il se mit à la tête de ses troupes pour aller chercher le corps à corps. Un peu avant midi, jugeant la situation désespérée, il ordonna la retraite.

Jacques de Chabannes n'était toujours pas venu.

— Plaise au ciel qu'il soit mort ! souhaita Robert de Maulmont.

Il aurait voulu mourir lui-même. Mais la mort le dédaignait.

Àdeux heures de l'après-midi, les survivants traversaient le village de Castane, que les Espagnols allaient réoccuper bientôt après. S'ils poussaient l'audace de poursuivre plus loin les Français, c'en était fait d'eux, car le duc de Nemours n'allait pas tarder à entendre les bruits de la bataille et à se porter au secours de ses soldats.

Ils s'arrêtèrent. La lutte diminua d'intensité et, quand vint le soir, on n'entendit plus que quelques coups de feu à l'arrière-garde.

Maulmont, dans le crépuscule froid, fit faire l'appel des troupes et des officiers. Plus de deux cents hommes manquaient, parmi lesquels le jeune comte de Lorgues, victime de la défection de Jacques de Chabannes, qu'il s'était permis de juger avec quelque sévérité.

— Et dire, pensa Maulmont, que nous nous sommes battus ! Dire que mon fer aurait pu lui donner la mort qu'il a su trouver, si inutilement, hélas ! sur le champ de bataille ! Pauvre ami !

Il s'adressa aux officiers qui l'entouraient.

— Nous sommes vaincus, dit-il, et reprendre demain le combat serait faire un vain sacrifice. Dès le lever du jour, nous rejoin-

drons Brescia. L'un de vous a-t-il une observation à me présenter ?

— Nous rentrerons sans M. de Chabannes, remarqua Guinoches.

Maulmont baissa la tête sans répondre, et ses compagnons respectèrent son chagrin.

On marcha toute la journée du lendemain et une partie de la nuit qui suivit. Les rares lumières de Brescia apparurent. Le jeune chef vaincu ordonna de s'arrêter. Il voulait différer de quelques heures le moment où il devrait faire l'aveu de sa défaite et, en même temps, signaler la désertion de l'homme auquel des liens de sang l'attachaient.

Comme elle se déroula rapidement, cette nuit-là ! Maulmont venait à peine de s'endormir quand Guinoches lui frappa sur l'épaule.

— Il est l'heure de rejoindre, Maulmont.

— C'est bon ! dit le malheureux garçon. Voulez-vous prendre le commandement, Guinoches ?

— Vous ?

— Je vous précéderai… C'est moi qui dois rendre compte au duc de Nemours.

Guinoches comprit.

— Allez, monsieur ! dit-il.

Une heure plus tard, on annonçait Maulmont à Gaston de Foix.

Le glorieux neveu du roi s'étonna.

— Eh ! quoi ? Maulmont, qui était parti avec Chabannes ? Qu'a-t-il donc à m'annoncer d'important ?

Les deux jeunes gens — ils avaient vingt-trois ans tous les deux — se trouvèrent en présence.

— Monseigneur, dit le petit officier en présentant son épée, c'est un vaincu qui paraît devant vous.

— Un vaincu ! Que dis-tu ? N'étais-tu pas avec Chabannes ? Avez-vous livré combat aux ennemis sans m'en informer ?

— Très pâle, le visage crispé et les mains tremblantes, Robert de Maulmont commença son récit. Et, quand il en eut dit assez pour que Gaston de Foix comprît :

— Mais Chabannes, interrompit celui-ci, Chabannes, qu'est-il devenu ?

Maulmont baissa la tête,

— Mort ?

Maulmont ne répondit pas. Alors, Gaston de Foix pâlit à son tour.

— C'est Milan qui l'a tenté ? Je sais qu'il y a, dans cette ville, de belles femmes.

— Monseigneur, dit d'une voix brisée Robert de Maulmont, M. de Chabannes sera tombé dans un guet-apens.

— Il n'avait pas à quitter ses troupes.

Il y eut un silence poignant. Puis, comme s'il se fût parlé à lui-même :

— Il faut, murmura Gaston de Foix, que je convoque un conseil de guerre.

Il réprima un long frémissement, releva la tête, dévisagea Maulmont, et ordonna :

— Poursuis ton récit.

C'était le soir de ce même jour où Robert de Maulmont avait livré son premier combat et subi sa première défaite. Dans une vaste salle surtout éclairée par les hautes flammes d'une immense cheminée où l'on jetait sans cesse des bûches, une dizaine d'officiers étaient assemblés. Leurs ombres dansaient sur les murs au gré du foyer aux langues bondissantes.

Maulmont se tenait assis en un coin de la salle, prêt à refaire le récit que Gaston de Foix avait déjà entendu le matin. Il avait à ses côtés le chevalier de Guinoches et deux autres des officiers qui avaient fait partie de l'expédition.

Le duc de Nemours était visiblement très ému. Toutes les fois qu'il avait à sévir contre un de ses subordonnés, il éprouvait un profond déchirement et surtout quand il s'agissait d'un ancien. Ce jeune général de vingt-trois ans, qui se rangeait parmi les meilleurs capitaines de l'Histoire, connaissait trop bien les défaillances humaines pour ne les point pardonner chez autrui. Et puis, il éprouvait pour Chabannes une affection toute particulière.

Si les Espagnols n'avaient pas repris Castane, si la défection de M. de la Palisse n'avait pas eu d'aussi graves conséquences, le

duc de Nemours aurait passé outre. Mais il y avait des morts et les étendards français avaient subi un échec.

— Messieurs, dit Gaston de Foix, je vous ai réunis en conseil de guerre pour juger le capitaine Jacques de Chabannes de la Palisse qui, ayant abandonné ses troupes à Castane, se serait, selon toute vraisemblance, rendu à Milan accompagné de son seul écuyer Gariglia. Par la même occasion, vous aurez à connaître du cas de M. de Maulmont qui, attaqué par les Espagnols, s'est laissé battre.

Il posa sa fine main blanche sur le poignet du soldat qui se tenait à sa droite et, doucement :

— Voulez-vous procéder à l'interrogatoire, mon bon Bayard ?

Le chevalier Bayard se leva pour appeler :

— M. de Maulmont.

Lentement, le jeune homme s'avança.

⁂

Chabannes, ayant assez tourné dans sa cage, s'assit sur un grabat disposé face à la porte et murmura :

— Cela devait finir ainsi !

Puis, secouant tristement la tête :

— Et cependant, cela aurait dû finir autrement !

Ah ! oui, certes, quand on se nommait Jacques de Chabannes, qu'on avait tué des centaines d'ennemis, qu'on avait enlevé des étendards et pris des villes, on avait le droit d'espérer de rencon-

trer la mort sur le champ de bataille et non pas dans une cage, comme un malfaiteur ou comme un poulet !

Mais il avait, lui, trop aimé les femmes, et c'était cela qu'il allait payer !

Jusque-là, il ne savait pas comment était faite sa prison, ni si elle pouvait lui permettre de s'échapper. On l'y avait transporté pendant la nuit, et le jour n'était pas levé encore. C'était à tâtons qu'il avait découvert la porte fermée, et en marchant, en tournant, qu'il avait rencontré le grabat.

— Le froid, qui l'avait fait sortir de sa torpeur, se fit plus vif : le jour n'allait pas tarder à paraître. Il griffa le carreau d'une lucarne, qui blanchit, et, peu à peu, la lumière descendit dans la cellule. C'était une pièce ronde, vraisemblablement située dans une tour, et dont la lucarne était inaccessible à un homme privé de corde ou d'escabeau. Elle n'avait d'autre issue praticable que sa porte.

M. de la Palisse attendit avec des alternatives de rage et de résignation la venue de son geôlier. Il ne pouvait douter que l'on sût qui il était, car la vieille signora Guadami avait certainement révélé son nom. Son compte était clair : avant qu'il ne fût nuit, on l'aurait passé par les armes

La faim le prit et il recommença à tourner. Par moments, il essayait d'ébranler la porte, mais elle ne remuait pas davantage que si elle eût fait corps avec le mur. Quand il fut las, il revint s'asseoir. Alors, il entendit des pas, et un verrou grinça à l'extérieur. Enfin, quelqu'un venait !

Lorsque la porte s'ouvrit, M. de la Palisse était sur ses gardes. Mais il pensa tout à coup que la ruse seule pouvait lui donner une chance de salut, et il ne fut plus qu'un prisonnier débonnaire, prêt à subir le châtiment qu'on lui avait réservé.

Deux hommes armés étaient devant lui. Ils s'écartèrent pour en laisser passer un autre qui portait dans de vieux récipients la nourriture qui lui était destinée. Sans mot dire, le ravitailleur déposa ses ustensiles et se retira, sous la protection de ses compagnons armés. La porte se referma,

— Cela peut durer longtemps, pensa M. de la Palisse, et l'une des premières conditions de vivre est de ne pas se laisser mourir de faim.

Sur cette vérité, qu'il n'avait énoncée qu'en lui-même, il souleva les couvercles et se mit à manger avec un bel appétit. Puis, une fois repu, il s'endormit. L'ombre, pendant qu'il dormait, descendit dans la cellule. Chabannes se réveilla en pleine nuit, et il eut de longues heures à méditer.

En vérité, était-il irrémédiablement condamné à mort ? Les armées françaises étant toutes proches, il semblait que ses ennemis dussent être pressés de se débarrasser de lui. Or, il était enfermé depuis au moins vingt-quatre heures.

Cette constatation le rassura. Si on ne l'exécutait pas dans sa cellule et pour peu qu'on lui accordât quelque sursis, il était homme à se tirer d'affaire.

Cependant, sa pensée se reporta sur ceux qu'il avait laissés à Castane, et il sentit peser sur lui le poids des responsabilités dont il avait la charge.

— Ah ! murmura-t-il, pourvu qu'il ne prenne pas fantaisie à Maulmont de venir me chercher à Milan ! Pourvu que ces jeunes gens sachent attendre !

L'inquiétude l'empêcha de se rendormir, et le jour le trouva debout. Vers le milieu de la matinée, la porte s'ouvrit encore. L'un des hommes armés lui ordonna de sortir. Sans rien demander, Chabannes se laissa conduire. Il était encadré par quatre gaillards bien disposés à ne pas le laisser s'évader et qui s'engagèrent dans un escalier tellement étroit qu'ils durent passer l'un devant l'autre. Cet escalier, assez faiblement éclairé, descendait en tournant. Deux des hommes marchaient devant Chabannes et les deux autres derrière lui.

N'était-ce pas le moment de tenter ce qui paraissait impossible ? Quelle autre occasion allait-elle s'offrir ? Mourir pour mourir, pourquoi pas ?...

Soudain, Chabannes feignit de glisser, jeta ses jambes dans celles de l'homme qui le précédait, le fit ainsi culbuter l'autre et, après un extraordinaire redressement, se retrouva debout devant eux, une épée à la main. L'un des hommes n'ayant pu se relever, les deux autres butèrent contre lui et il y eut dans l'escalier un enchevêtrement de bras et de jambes.

Chabannes aurait pu se retourner et réduire définitivement son escorte à l'impuissance. Il préféra prendre du champ pour ne pas laisser à d'autres ennemis le temps d'intervenir. Mais des cris s'étaient élevés et l'on entendait courir des gens venus à la rescousse. L'épée de M. de la Palisse tournoya dans un large et sombre corridor, et un homme, qui voulait barrer le passage au fuyard, s'écroula. La voie était libre. Il importait peu pour le mo-

ment à Chabannes de savoir où elle le conduirait, pourvu qu'elle le fit sortir de ln maison.

Elle déboucha dans une cour au fond de laquelle s'ouvrait un passage.

De toutes parts, maintenant, des appels retentissaient. Mais ceux qui poursuivaient cette sorte de démon qu'était devenu M. de la Palisse perdaient du temps à rechercher par où il s'enfuyait. La rue lui apparut. Il s'y jeta comme une trombe et courut follement devant lui. S'il parvenait à franchir l'une des portes, il était sauvé. Mais vers où se dirigeait-il ? À l'intérieur ou à l'extérieur de la ville ?

Au fond d'une ruelle, il aperçut des remparts. La campagne était là, toute proche.

Le cœur de Chabannes battait à se rompre, et ses jambes fléchissaient. Le salut ? Comment pourrait-il lutter, après cette course vertigineuse, si des cavaliers parvenaient à le rejoindre et à le cerner

Devant lui, pas un passant. Il se retourna, Derrière lui, personne. Alors, n'en pouvant plus, il se jeta dans une maison, une grande bâtisse noire dont la porte béait, et se tapit dans un coin d'ombre.

⁂

Le Conseil rassemblé par le duc de Nemours avait écouté dans un silence impressionnant le récit de M. de Maulmont et la déposition de Guinoches. Le chevalier Bayard, qui s'était assis, se leva.

Il était d'une pâleur de cire.

— Monseigneur, dit-il, M. de Chabannes, dont la bravoure est au-dessus de tout éloge, a méconnu ses devoirs en abandonnant son armée. Un homme d'armes, surtout quand il est chargé d'un commandement, ne doit pas être seulement sans peur, il doit être sans reproche.

— Oui, dit tristement le duc de Nemours. Tu as raison, mon bon Bayard. Mais lequel d'entre nous n'a-t-il pas quelque péché sur la conscience ?

Il se sentit pénétré par les clairs et nobles regards de Pierre du Terrail et il ajouta aussitôt :

— Excuse-moi, mon ami ! Il y a des exceptions.

— Dans ce cas, dit Bayard, ce n'est pas à moi qu'il appartient d'accuser M. de Chabannes.

Gaston de Foix consulta du regard ses autres compagnons. Aucun d'eux n'éleva la voix. Aucun ne fit un geste.

— Et cependant, murmura le jeune général, nous ne devons pas oublier que des dizaines des nôtres sont morts, que nous avons dû abandonner un village et que le fruit de notre victoire est en partie perdu.

Àson tour, il se leva.

— Jacques de Chabannes, seigneur de la Palisse… énonça-t-il lentement.

La porte venait de s'ouvrir sous une violente poussée.

— Présent ! répondit une voix.

Jacques de Chabannes arrivait pour entendre la condamnation qui l'allait frapper.

Alors, tous les juges se levèrent et M. de Maulmont alla tomber à genoux aux pieds du revenant. Les yeux de Gaston de Foix s'étaient illuminés.

— Messieurs, dit-il, laissez-moi seul avec M. de Chabannes.

Et, lorsque la salle se fut vidée :

— Chabannes, dit-il, sais-tu que j'allais te faire destituer ?

— Eh bien ! monseigneur, j'allais tomber d'un mal dans un pire, car j'ai failli être décapité.

— Par un mari jaloux ?

— Hélas ! non, monseigneur. Par une bande de Milanais qui s'étaient lancés à mes trousses. Fort heureusement, j'en ai tué trois ou quatre et ai pu m'échapper.

— C'est peu, dit Nemours, trois ou quatre. Peu en comparaison des Français qui sont tombés à Castane, alors que tu n'étais pas là pour les commander.

M. de la Palisse jeta un rugissement.

— Mort de ma vie ! Maulmont s'est laissé attaquer !

Il tira son épée et la remit à Gaston de Foix qui la prit. Mais au lieu de la briser, il l'éleva devant lui, et M. de la Palisse tomba à genoux. Il y eut un moment de poignant silence. Puis la voix du jeune général s'éleva :

— Des morts sont à venger. Cette arme peut-elle encore tirer la vengeance qu'ils réclament ?

— Aucun autre que vous, Monseigneur, répondit Chabannes en frémissant, ne poserait impunément cette question.

— Je peux, dit alors Gaston de Foix, disposer de trois mille hommes.

— C'est assez pour chasser d'Italie toute la vermine qui l'infeste depuis trop longtemps.

— Est-ce assez pour prendre Milan ?

— Milan ! Milan ! hurla Chabannes. Ah ! Monseigneur.

— Relève-toi. Je te donne cinq jours. Il faut que dans cinq jours Milan soit prise.

M. de la Palisse, debout, reprit son épée cet la pressa sur son cœur.

— J'y entrerai le premier, dit-il, et après, que je meure !

Le duc de Nemours l'entraîna.

— Viens t'asseoir, mon brave ami, et conte-moi comment, pour une femme, tu t'es conduit pareillement à un escholier et comment tu t'es tiré du mauvais pas où elle t'avait mis.

Le récit de Chabannes fut bref. Quand il en fut arrivé à l'épisode de la fuite :

— J'ai attendu un long moment tapi dans la cachette où je m'étais jeté. Des gens allaient et venaient en courant mais sans songer à pénétrer dans la maison. Lorsque la rue est redevenue

calme, je me suis introduit dans un logement et, bâillonnant la femme qui s'y trouvait, je me suis emparé des vêtements qu'elle tenait rangés dans un coffre : un manteau, un grand chapeau de feutre et un immense cache-nez de laine qui m'aurait enveloppé à demi. L'habillement du mari ou d'un fils. Mais peu importe ! Si quelqu'un était entré, il n'aurait pas même eu le temps de crier au secours. Par bonheur, le reste de la journée s'est passé sans que je voie âme vivante, hormis cette femme qui ne cessait de me supplier de ses mains. La nuit tombée, je suis sorti pour courir, une fois la porte passée, jusqu'à une ferme. Et là, j'ai dérobé un pauvre vieux cheval efflanqué qui m'a porté jusqu'ici.

Gaston de Foix se détourna pour dissimuler un sourire.

Les Espagnols qui avaient repris Castane ne s'étaient pas aventurés plus avant dans la direction de Brescia, et il y avait tout lieu de penser ou bien qu'ils attendaient les renforts des Suisses se regroupant derrière eux, ou bien qu'ils se contentaient de protéger Milan où la Ligue avait pu décider que se préparait une offensive contre les armées françaises. De toutes façons il fallait agir vite et ce n'était point Chabannes qui se montrait le moins pressé de se porter en avant.

Mais les ravages qu'avait faits dans les rangs français, et plus particulièrement dans la cavalerie, l'affaire de l'Adda inclinaient le duc de Nemours à la prudence, d'autant qu'il ne renonçait pas à aller accrocher à Ravenne les Vénitiens, qui s'y étaient retirés. Couper l'armée en deux, c'était évidemment l'affaiblir, et les effectifs n'étaient pas tellement importants qu'on pût se permettre de multiplier les attaques.

En revanche, si Milan était prise, l'opération sur Ravenne se pourrait faire en toute tranquillité.

Le soir du 28 février, le duc de Nemours manda M. de la Palisse.

— Chabannes, lui demanda-t-il, de combien d'hommes d'armes as-tu besoin ?

— Je me contenterai de ce que vous pourrez mettre à ma disposition, Monseigneur.

— Combien demandes-tu pour prendre Milan ?

— Cinq jours ! C'est vous-même qui avez fixé le délai.

— Même si vous n'êtes pas nombreux ?

— Même si j'étais seul !

Gaston de Foix sourit.

— Hum ! fit-il, sais-tu que ça ne te réussit guère ? Et, à propos, qu'est devenu ton écuyer Gariglia qui, m'a-t-on dit, t'accompagnait ?

_ Il a dû se faire prendre comme une souris, l'imbécile !

— Eh ! bien, tu le délivreras. Voyons : deux cents archers à cheval, cinq compagnies de lansquenets et deux pièces d'artillerie, cela te suffit-il ?

— C'est plus qu'il ne m'en faut, Monseigneur.

— Prends donc tes dispositions et donne tes ordres. Adieu, Chabannes ! Que la victoire soit avec toi ! N'oublie pas d'emme-

ner Guinoches et Maulmont, car ils ont, eux aussi, à prendre leur revanche.

— Maulmont, répéta M. de la Palisse, comment pourrais-je me séparer de Maulmont ?

Il s'inclina, pressa la main fine que le duc de Nemours lui avait tendue et se retira la joie au cœur.

Le lendemain matin, l'expédition se mettait en route. L'hiver paraissait avoir renoncé à ses rigueurs. Il faisait à peine frais et la journée promettait d'être douce et belle. En ces quelques jours, des myriades de bourgeons avaient éclaté et d'innombrables fleurs piquaient les champs. Jamais, il l'eût juré, M. de la Palisse ne s'était senti aussi heureux. Il allait retremper son honneur de soldat dans la victoire et revoir la femme qui, depuis le soir de Castane, s'était, après 18 ans, remise à régner sur son Cœur.

Les Espagnols, surpris à l'aube du lendemain, ne se défendirent qu'à peine sous l'attaque de l'avant-garde que M. de Maulmont commandait. Le soir même, on repartait vers Milan sous la protection d'une colonne d'archers qui couvrait le flanc droit de la petite armée.

Au fur et à mesure que le gros avançait, M. de la Palisse multipliait ses précautions. Ce qu'il redoutait par-dessus tout c'était de tomber dans une embuscade. Aussi, la progression se faisait-elle lentement.

Le troisième jour allait finir lorsqu'enfin apparut la ville. Il restait deux jours pour la prendre, à supposer qu'on attaquât tout de suite. Mais les troupes étaient lasses et il ne fallait pas songer

à les jeter dans la bataille à l'heure où le jour commençait à mourir.

M. de la Palisse, dont la stratégie n'était point à hauteur de la bravoure, ne prit point de très grandes dispositions. Il forma trois colonnes de ses compagnies de lansquenets, en mit une en réserve pour qu'elle pût se porter sur l'aile qui pourrait faiblir, chargea sa cavalerie de contourner Milan pour opérer une diversion, posta son artillerie et attendit l'aube.

Ce fut une très rude bataille pendant laquelle il se dépensa beaucoup. Tantôt avec l'une et tantôt avec l'autre des deux mâchoires assaillantes, il exaltait la flamme de ses hommes d'armes sans souci des arquebusades qui crépitaient autour de lui.

La porte Venezia céda la première. Alors, M. de la Palisse lança ses réserves et, lorsque la brèche fut ouverte, il mit en branle sa cavalerie qu'il avait fait revenir. Une grande partie de la ville était enlevée à la fin de ce premier jour de combat qui était le quatrième de l'expédition.

Une vingtaine d'heures plus tard, un cavalier partait pour Brescia porteur du message que Jacques de Chabannes envoyait au duc de Nemours pour lui annoncer Sa victoire. Alors, tandis que les arquebusiers, les archers et les lansquenets se jetaient au sac de la ville, M. de la Palisse réunit ses officiers. Il en manquait une demi-douzaine, qui étaient morts ou blessés, mais Guinoches et Maulmont avaient pu se tirer d'affaire, et le bonheur de M. de Chabannes s'accrut de les voir.

— Messieurs, s'écria le fougueux capitaine, je veux, ce soir, avec vous, célébrer magnifiquement la victoire qui a couronné

notre vaillance et boire à la gloire de Sa Majesté le roi de France, à qui nous venons de redonner Milan !

Quelques instants auparavant, il s'était demandé s'il ne courrait pas via del Giardino pour y obliger la vieille signora Guadami à lui apprendre ce qu'il était si impatient de connaître. Mais la première épreuve l'avait rendu prudent, et il avait renoncé à s'aventurer dans la ville encore insuffisamment maîtrisée.

Lourd d'ivresse, il se réveilla très tard le lendemain. Les rapports qu'on lui fit lui apprirent qu'on s'était battu une partie de la nuit dans divers quartiers et que quelques îlots de maisons étaient encore aux mains ennemies.

— Eh ! bien, qu'on en finisse ! s'écria-t-il, qu'on en finisse avant ce soir !

Il chargea Maulmont de balayer les derniers centres de résistance et sa pensée revint aussitôt à cette Beppa Carmello qu'il voulait coûte que coûte retrouver. Il était le maître, maintenant, et l'on allait bien voir si cette mule de signora Guadami persisterait à taire son secret !

Sur l'ordre qu'il donna à l'un de ses officiers, quatre hommes d'armes parurent. M. de la Palisse leur donna des indications et les chargea de lui ramener la mère de Beppa, morte ou vivante.

Il n'attendit pas longtemps. Avant même qu'on ne lui eût servi son repas, la signora Guadami, tremblant par tout le corps, franchissait le seuil de sa chambre.

— Laissez-nous seuls ! ordonna-t-il aux hommes qui l'avaient traînée jusqu'à ses pieds.

Et lorsqu'ils se furent retirés :

— Signora, dit M. de la Palisse, je n'oublie pas que vous êtes la mère de Beppa Carmello et je ne veux vous faire aucun mal. Mais, par les cornes du diable ! je saurai si je peux encore revoir votre fille et en quel endroit je la retrouverai.

En se voyant enlevée par quatre guerriers, la signora Guadami n'avait pas douté qu'on allait la jeter dans un cachot ou la passer par les armes. Elle n'aurait pu imaginer qu'elle retrouverait devant elle le démoniaque Français qu'elle croyait mort. Son tremblement s'accentua et son visage devint exsangue.

— Mort de ma vie ! tonna Chabannes, allez-vous parler, oui ou non ?

— Jamais, non, jamais ! dit-elle de sa voix déchirée par la peur.

M. de la Palisse se jeta sur elle, lui saisit les poignets, comme il l'avait fait quelques jours auparavant, puis les brisant dans l'une de ses mains, il tira son pistolet de l'autre.

— Dieu m'est témoin, gronda-t-il, que je voulais t'épargner. Où est Beppa ?

— Pitié ! gémit la malheureuse.

— Vas-tu parler ?

— Qui !

— Ah ! enfin !... Vivante ! Elle est encore vivante, n'est-ce pas ?

La signora Guadami fit un signe affirmatif de la tête.

— Et à Milan ?

Le canon du pistolet glaçait la tempe sous les cheveux blancs.

— À Milan, oui.

— En quelle maison ? Allons, parle !

— Au couvent de San Ambrogio.

— Au couvent ! Dis-tu vrai ?

— Je le jure ! Depuis près de dix-huit ans… Depuis… puis…

M. de la Palisse n'entendait déjà plus. Il s'était précipité au dehors pour courir vers le couvent de San Ambrogio où l'on s'était battu une partie de la nuit, selon les rapports qu'on avait faits à M. de la Palisse, les Suisses et les Espagnols s'étant retranchés dans cette sorte de forteresse dans les murs de laquelle ils pouvaient espérer de tenir longtemps.

On ne rencontrait plus un Milanais dans les rues de la ville ; en revanche, des bandes de soldats pillards y tenaient le payé, Le cheval qui emportait Chabannes à toute allure faillit en écraser quelques-uns. Il s'arrêta met devant l'imposante maison religieuse dont la porte s'ouvrit sous les coups de la crosse de pistolet qui la martelait.

— La mère ? Où est la mère ? demanda Chabannes sans sauter de cheval.

— Tuée par les Français ! répondit en se signant la religieuse qui avait ouvert.

Àce moment, des sergents et quelques hommes d'armes traversèrent la cour en chantant. Visiblement, ils étaient ivres.

— Holà ! cria Chabannes. Ne reconnaissez-vous point, votre capitaine, vauriens ?

Et il s'élança sur eux qui s'immobilisèrent. Des sœurs et trois ou quatre autres femmes toutes pareillement vêtues de noir venaient d'accourir pour se mettre sous la protection de l'officier, Chabannes sauta de cheval.

— On s'est battu ici ? demanda-t-il d'une voix qu'il s'efforçait à rendre rassurante.

Des gémissements et des supplications lui répondirent. Il dit :

— N'ayez pas peur, je ferai respecter votre maison.

Puis, devenu pâle soudain :

— N'y avait-il pas parmi vous Beppa Carmello ?

Une religieuse éclata en sanglots.

— Quoi ? Blessée… ou morte ?

— Blessée, Monseigneur. Elle se meurt.

Le rugissement de M. de la Palisse fit trembler toutes les femmes.

— Ah ! Damnation !

Il passa une main sur son front, se roidit et demanda :

— Pouvez-vous me conduire auprès d'elle ?

— Que Monseigneur veuille me suivre, dit une sœur.

Reportons-nous par la pensée à l'année 1494. Ludovic le More, oncle du jeune duc Jean-Galéas Sforza, vient de s'emparer du pouvoir à Milan. Cette usurpation a attiré sur lui l'inimitié du roi de Naples, beau-père de Galéas, et il a fallu à Ludovic un allié puissant et sûr. Cet allié était tout trouvé : Charles VIII le jeune roi de France.

Àla cour, cependant, les avis sont partagés : Comines, Graville, le duc de Bourbon, d'Esquerdes, représentent les hasards, les difficultés d'une entreprise lointaine, tandis que de Vers, Briçonnet et toute la chevalerie jeune et ardente font briller la gloire et le profit.

Le roi a d'ailleurs de quoi être tenté : il dispose d'une bonne infanterie, d'une cavalerie solide et hardie et surtout de la plus belle artillerie du monde.

Cependant, Charles VIII a de longues hésitations. Le trésor est vide et il faut beaucoup d'argent pour entretenir une armée qui doit espérer au delà des Alpes. À supposer qu'on enlève des territoires, pourra-t-on les garder ?

Le roi de France se décide enfin. Après avoir confié la régence à la reine et au duc de Bourbon, il passe les Alpes au mois d'août, tandis que le duc d'Orléans, grand chef de l'artillerie, débarque à Gênes.

Aux côtés du roi chevauchent de jeunes et beaux chevaliers : Bayard, qui se distinguera pour la première fois à Fornoue quelques mois plus tard, et qui n'a alors guère plus de dix-sept ans, le pétulant Jacques Chabannes de la Palisse et quelques autres.

C’est, dans le début tout au moins, une marche triomphale. Ferdinand de Naples est tellement effrayé qu’il essaie de traiter avec l’envahisseur, sans toutefois négliger de soulever contre lui Florence et Rome. Mais ses propositions d’accommodement sont repoussées et le premier combat se livre à Rapallo. C’est la déroute pour les Italiens, qui laissent 120 morts sur le terrain, nombre considérable pour l’époque.

Charles VIII n’aurait qu’à aller de l’avant. Malheureusement, les finances se sont épuisées, et il faut, avant de poursuivre l’expédition, négocier un emprunt de cinquante mille ducats et mettre en gage pour la moitié de cette somme les bagues de la duchesse de Savoie et de la duchesse de Montferrat, qui suivent les armées françaises.

C’est alors qu’on s’arrête à Milan, où Ludovic le More accueille son allié avec une telle magnificence que la jeune chevalerie demandera au roi de lui accorder quelques jours avant de la remettre sur le chemin de Naples où l’on brûlera les étapes pour rattraper le temps perdu.

Milan ! Ce ne sont partout que des fleurs et des draps tendus aux fenêtres et, quand la nuit jette son ombre, des guirlandes de lanternes qui brillent aux balcons. Tous les ennemis des Français et de Ludovic ont déserté la ville. Il n’y reste plus que des amis, des alliés, qui ne savent comment plaire aux vainqueurs, et des femmes, des jeunes filles, que la gentillesse des chevaliers a séduites.

Dans tous les quartiers, dans toutes les demeures, des fêtes se sont organisées. Ce sont partout des bals et des corsos.

Cette première nuit de septembre, qui avait été choisie par Ludovic le More et sa femme, l'ambitieuse Béatrice d'Este, pour honorer le roi de France avant qu'il ne se remît en route sur Naples, où il allait entrer sans coup férir, cette nuit était admirable, La grande chaleur était tombée et l'ombre était rendue légère par une brise venue des Alpes qui la rafraîchissait.

Charles VIII, dont la jeunesse avait conquis tous les cœurs féminins, et les nobles représentants de la chevalerie française étaient conviés à une soirée qui devait compter par ses fastes dans les annales de la petite cour.

Le Palazzo della Ragione, qui s'élevait à l'angle de la via Broletto et de la Piazza dei Mercanti, avait été Somptueusement décoré, et les plus hautes familles milanaises demeurées fidèles à Ludovic le More s'y pressaient en attendant que s'ouvrît le travesti qui allait faire suite au pantagruélique repas présidé par Béatrice, qui avait à sa droite le roi de France et à sa gauche Léonard de Vinci.

Vers dix heures, les éclats des trompettes retentirent et d'immenses clameurs s'élevèrent de toutes parts. La fête commençait. Alors, débouchèrent dans la vaste cour éclairée par des milliers de lampions, de lanternes vénitiennes, et traversée par d'innombrables guirlandes, d'exquises Milanaises pour la plupart pourvues d'un travesti évocateur et masquées de loups de velours qui laissaient transparaître leurs ardents regards et découvraient leurs lèvres rieuses.

Les chevaliers français, de leur côté, s'étaient répandus dans les salles du palais où les avaient entraînés les belles dames admises au banquet, et ceux qui n'avaient pas pu se donner une ca-

valière se précipitaient dans la cour où, tout de suite, d'aimables œillades les accueillaient.

Le roi de France, cependant, s'avançait au côté de Béatrice qui lui donnait le bras, et quand il parut, il fut salué par des ovations indescriptibles. Le roi, la duchesse, Ludovic le More et sa nièce, qui les suivaient, allèrent prendre place sous un dais de verdure et, aussitôt, le ballet qu'on offrait aux Français commença de se dérouler. C'était une réédition de celui qui avait été donné quelques années plus tôt, en 1489, à l'occasion du mariage de Galéas Sforza avec Isabelle d'Aragon et qu'avait organisé le gentilhomme Bergonza de Botta. Il représentait la légende des Argonautes à la conquête de la Toison d'or et avait obtenu un immense succès.

Lorsqu'il eut pris fin, des quadrilles de jeunes filles, toutes pareillement vêtues, s'avancèrent et mimèrent la naissance de Vénus avec une grâce, un sens de la chorégraphie qui enthousiasmèrent Charles et ses chevaliers.

Il tardait à ceux-ci de prendre part aux ébats. Lorsque le signal leur en fut donné, ils se précipitèrent et ce devait être, une grande partie de la nuit durant, des passamezzo succédant à des gigas, les gigas à des gagliardas et des gagliardas à des tarentelles.

Jacques Chabannes de La Palisse, qui avait alors vingt-six ans, n'était pas le dernier à s'amuser. Mais, plutôt que de danser, il poursuivait les belles Milanaises derrière les ifs, par delà les bosquets et jusque dans les galeries à arcades du palais où cascadaient et se répercutaient mille rires.

Parfois, il rencontrait le jeune Bayard, et il s'étonnait de sa gravité. Mais le jeune Terrail souriait alors et lui disait :

— Va, va, mon bon frère d'armes, et ne prends mie souci de moi. J'ai plus de contentement à vos amusements que si je les goûtais moi-même.

Il était bien près de minuit quand deux masques s'arrêtèrent devant M. de la Palisse, le regardèrent avec une certaine insistance, partirent d'un éclat de rire et s'enfuirent sous les voûtes du palais. M. de Chabannes les poursuivit, en saisit une et, la pressant contre lui :

— Me direz-vous, lutin, ce qui vous faisait rire ?

— C'est, répondit une fraîche et exquise voix de femme, que nous voulions savoir si vous étiez plus apte à courir qu'à danser, car vous n'avez pas encore fait la moindre tarentelle.

— Vous me surveilliez donc, pasques-Dieu ! Et à quel propos, s'il vous plaît ?

La jeune femme — ou la jeune fille ? — ne répondit pas et, sans doute, dut-elle rougir sous son loup, car ses regards s'abaissèrent.

M. de la Palisse la tenait à la taille et il la sentait souple comme un roseau.

— Allons ! poursuivit-il alors, accordez-moi une danse et vous verrez que je sais aussi bien tourner que courir.

Quelques instants plus tard, ils se mêlaient à la foule des couples qui se pressaient dans le bal, et la belle inconnue put en effet se persuader de ce que le jeune Français qu'elle avait provoqué n'était pas plus maladroit qu'un autre.

— Eh ! bien, demanda-t-elle, pourquoi ne dansiez-vous pas ?

— C'est, répondit le beau garçon, que je préfère la chasse à la tarentelle ou au quadrille, en ce qu'elle me donne l'occasion de combattre et, parfois, de triompher.

— Dans ce cas, monsieur le chevalier, chassez, chassez tout à votre aise, car le gibier ne manque pas.

Àpeine avait-elle prononcé ces paroles que l'inconnue glissa d'entre les mains de M. de la Palisse et s'enfuit sous les arcades où elle prit une telle avance qu'il la dut poursuivre un bon moment. Il la rattrapa, toutefois, et, éclatant à son tour de rire ;

— Ha ! Ha ! s'écria-t-il, je parierais qu'aucun de mes compagnons ne pourra se flatter d'avoir une si belle pièce à son tableau.

La danse et la course avaient échauffé le corps de la jeune femme et il se dégageait de sa chair un parfum dont Jacques se grisait. Il songea à se présenter :

— Je me nomme, dit-il, Jacques de Chabannes, seigneur de la Palisse, et je combats pour la gloire du roi de France, mon bien-aimé souverain.

Elle répondit d'une voix dont il perçut le frémissement :

— Et moi, je ne suis qu'une humble femme, indigne de demeurer plus longtemps auprès d'un si grand seigneur.

— Nenni ! Nenni ! dit M. de la Palisse. Vous appartenez très certainement à la noblesse milanaise et j'en jurerais pour plusieurs raisons. La première c'est que vous êtes l'invitée du duc ou de la duchesse ; la seconde c'est que votre beauté…

— En quoi vous vous trompez, Monseigneur. Je ne suis ni noble, ni belle.

— Permettez-moi de vous en donner le démenti !

Ce disant, M. de la Palisse avait, d'un geste preste, saisi le loup de velours noir qu'il avait fait sauter avant même que la jeune femme n'eût songé à se défendre. Le visage apparut, aussi pur que celui d'une madone, sous la lumière de deux yeux immenses qui se mouillèrent soudain de pleurs.

— Ah ! pourquoi, se plaignit l'inconnue, pourquoi avez-vous fait cela ?

— Parce que, madame, répondit Chabannes en frémissant, je voulais vous prendre en délit de mensonge et aussi, surtout, parce que mon cœur n'aurait su attendre plus longtemps pour enfermer en lui-même le visage de celle dont il s'est épris.

La jeune femme voulut sourire à travers ses larmes.

— Combien mon visage en retrouverait-il dans votre cœur ?

— Peut-être quelques-uns, avoua cyniquement M. de la Palisse. Mais aucun qui soit si merveilleux. Allons, venez, madame, car l'on nous regarde, et dites-moi maintenant le nom que je dois prononcer lorsque je suis seul.

Il lui avait pris le bras et l'entraînait dans les galeries, à la recherche d'un coin désert. Mais partout des couples se tenaient enlacés dans l'ombre et ils durent parcourir de longs couloirs pour s'isoler. Et lorsque, enfin, ils <e trouvèrent seuls, Chabannes se mit à genoux

— Vous qui êtes si belle, madame, vous qu'aucune autre, jamais, ne remplacera, dites-moi ce nom que j'appellerai dans mes

rêves, ce nom que j'invoquerai aux heures où je serai en danger dans les combats.

Alors, peut-être malgré elle, la jeune femme laissa tomber ces deux syllabes qu'elle prononça en les détachant comme on détache l'un de l'autre deux baisers.

— Bep-pa !

— Beppa ! répéta M. de Chabannes. Beppa ! Je savais bien que ce serait très doux.

Et puis :

— Vous appartenez à la maison de la reine ?

Beppa secoua la tête et, très bas :

— En vous disant que je n'étais point noble, je ne vous avais pas menti. Mon mari se nomme simplement Joachino Carmello et mon père est un Guadami. Je suis venue ici pat subterfuge, grâce à la complicité de la couturière de Béatrice d'Este et maintenant j'ai honte de ce que j'ai fait.

— Était-ce cette couturière qui était avec vous lorsque je vous ai rencontrée ?

— Oui, Monseigneur, Laissez-moi, de grâce, aller la rejoindre pour la prier de me ramener chez moi.

M. de la Palisse s'était remis debout.

— Non, dit-il, Beppa, vous ne me quitterez pas ce soir parce que je vous aime, et c'est moi qui vous accompagnerai lorsque vous rentrerez chez vous. Votre mari vous attend-il ?

— Seulement ma mère, Joachino est à Venise où il a accompagné des marchands.

Les yeux de Chabannes flambèrent. Beppa était libre et il sentait que, déjà, elle l'aimait.

Vers le milieu de la nuit, quelques instants après que le roi de France se fut retiré, ils partaient au bras l'un de l'autre, ayant échangé des baisers où Beppa avait mis toute sa naissante passion.

Quand ils arrivèrent devant la maison de la via del Giardino, où logeait la signora Guadami, mère de Beppa Carmello :

— En quel endroit et à quelle heure vous reverrai-je demain ? demanda M. de la Palisse.

Elle lutta une dernière fois :

— Il ne faut plus nous revoir. J'ai un mari et un enfant.

— Vous voulez donc, s'écria-t-il, que je me fasse tuer à la prochaine rencontre ?

— Ah ! Dieu ! jeta Beppa, si j'apprenais un jour que vous êtes mort…

Il la pressa contre lui.

— Demain… Où ? À quelle heure ?

Alors, toute tourmentée d'amour :

— Ici, répondit-elle. Glissez-vous dans ce jardin lorsque la rue sera déserte et obscure, à l'heure où les gens sages regagnent leur lit.

— Et les fous ! dit ardemment Chabannes.

Il étreignit Beppa, prit ses lèvres, les brûla dans un long baiser puis, s'arrachant enfin à son ivresse :

— Va, dit-il, Beppa ; à demain.

Et il regagna la maison où il était logé, tout bouillant de passion.

La belle aventure aurait pris fin six jours plus tard si Ludovic n'avait demandé à Charles VIII de laisser à Milan un détachement destiné à encadrer ses propres troupes, dans le cas où les ennemis feraient un retour offensif. Chabannes, qui brûlait une semaine plus tôt du désir de combattre, rougit à peine en demandant au roi un honneur dont ses compagnons faisaient fi. Ainsi allait-il pouvoir pendant de longs soirs presser dans ses bras sa nouvelle maîtresse et devait-il si profondément s'attacher à elle que, dix-huit années plus tard, l'amour qu'il avait peu à peu oublié refleurissait sous les rayons d'un printemps ressuscité.

La signora Guadami, cependant, n'avait pas tardé à le surprendre chez elle. Chabannes paya son silence d'une grande partie de son argent et, dès lors, il se trouva comme chez lui dans la maison de la via del Giardino d'où l'on avait retiré la petite fille de quatre ans que, Dieu aidant, le signor Joachino Carmello avait donnée à sa femme.

⁂

Et maintenant, avec une extraordinaire acuité, tous ces beaux souvenirs se pressaient à la mémoire de M. de la Palisse, tandis qu'il allait revoir, mourante ou morte, cette Beppa Carmello qu'il avait aimée follement.

La religieuse qui le conduisait marchait trop lentement à son gré dans les longs couloirs obscurs et sonores. Les salles succédaient aux salles et les plaintes des blessés répercutaient d'autres plaintes.

— C'est ici, dit la religieuse en ouvrant une porte.

M. de la Palisse, ce lion, se sentit défaillir. Il marcha lentement vers un lit. Un sanglot souleva sa poitrine.

— Beppa ! Beppa ! murmura-t-il.

Le visage de Beppa Carmello lui apparut. Il était blanc, d'un blanc de cire. Immobile, il était comme le modelage de ce visage qu'il avait tant couvert de ses baisers. Était-ce un effet de la mort qui le refroidissait ? On eût dit qu'il n'avait pas changé, pas vieilli. Les cheveux étaient demeurés noirs.

— Beppa ! appela M. de la Palisse d'une voix brisée.

La religieuse tâta le pouls.

— Elle vit encore, dit-elle.

Et elle se retira comme une ombre.

Jacques de Chabannes n'osait pas se pencher. Il attendait qu'un spasme roidit à jamais le corps ou qu'un miracle se produisit. Il dit encore :

— Beppa ! Beppa !

Alors, se réalisa le miracle. Beppa Carmello ouvrit les yeux. Elle parcourut de ses regards à demi-éteints toute la salle et lorsqu'ils se posèrent sur M. de la Palisse ils ne bougèrent plus.

— Beppa ! Ma Beppa !

La voix pénétra jusqu'à l'âme de la moribonde. Ses veux s'éclairèrent. Elle fit un effort et sortit sa main, sa longue main blanche où le sang ne coulait plus que lentement. M. de la Palisse prit la main, se pencha, la toucha de ses lèvres et la mouilla de ses larmes,

Un souffle vint mourir à ses oreilles :

— Jacques !

Elle l'avait reconnu.

— Mon amie ! Ma chère Beppa ! dit-il.

Beppa fit un nouvel effort. Il se pencha davantage. Un murmure s'éleva. Il entendit :

— Je n'ai aimé que vous et je meurs, Veillez… Veillez.

Ce fut tout. Le murmure se tut. Le corps eut un spasme. Beppa Carmello était morte.

M. de la Palisse était retourné bouleversé dans la maison qu'il avait élue et qu'il devait quitter le lendemain des événements que nous venons de narrer pour s'installer dans une aile du vieux palais où, dix-huit ans auparavant, Ludovic le More avait reçu le prédécesseur de Louis XII sur le trône de France.

Jamais il n'avait autant souffert. Il lui semblait qu'il venait de perdre Beppa Carmello à l'heure même où il avait obtenu d'elle son premier rendez-vous. Le temps avait-il vraiment passé ? Par quel sortilège Beppa, terrassée par la mort, avait-elle repris le vi-

sage d'autrefois et comment, alors que ses yeux ne voyaient presque plus, avait-elle pu le reconnaître ?

Il entendait encore sa voix, cette voix qui venait déjà d'outre-tombe : « Je n'ai jamais aimé que vous et je meurs ! » Pauvre femme ! Pourquoi, pendant dix-huit ans, l'avait-il oubliée ? Pourquoi n'était-il jamais revenu aux lieux de leurs amours ? À la suite de quelles circonstances était-elle entrée à San Ambrogio et depuis combien de temps y était-elle ? Que signifiait ce mot : « Veillez… » ? Et pourquoi la vieille signora Guadami, qui l'avait jadis accueilli en complice, l'avait-elle maudit en lui révélant le lieu de retraite de sa fille ? Un drame s'était déroulé. Lequel ?

M. de la Palisse courait, tant il avait hâte de retrouver la signora Guadami. Il allait la forcer à tout lui révéler. Il saurait, dût-il encore une fois employer la force !

Il arriva à la maison, gravit l'escalier à une folle allure, pénétra en trombe dans la pièce où il avait laissé morte de peur la signora Guadami et jeta un mot avec une voix de tonnerre :

— Malédiction !

La signora Guadami avait disparu !

Chabannes fit appeler toutes les gens de la maison, les interrogea et les accabla de menaces. Ce fut en vain : nul ne put ou ne voulut lui révéler où était passée celle de qui la fille venait de mourir.

— Ah ! s'écria-t-il, dussé-je bouleverser Milan, il faudra que je sache !

Àce moment, il se rappela que son écuyer, Gariglia, avait, lui aussi, disparu, et qu'il n'avait pas donné signe de vie depuis que les troupes françaises étaient entrées dans la ville. L'avait-on tué ou bien ? Pour la première fois, il se demanda si ce Gariglia n'était pas un félon et si ce n'était pas lui qui l'avait fait attaquer quelques jours plus tôt dans la via del Giardino.

Mais Gariglia, pour l'instant, passait au second plan. C'était d'abord la vieille qu'il fallait retrouver, la vieille qui devait savoir tant de choses mystérieuses et qui révélerait ce que Beppa n'avait pu exprimer.

M. de la Palisse fit appeler Maulmont et, lorsque Maulmont se fut rendu à son appel, il le mit au courant de ce qui s'était passé et lui ordonna de lui ramener la signora Guadami, qu'elle fût vivante ou morte.

Après quoi, plus calme, il donna des instructions pour que sa chère Beppa, sans doute tuée par des soldats du roi de France, reçût la sépulture qu'il eût donnée à une épouse.

Deux jours plus tard, et alors que Beppa avait été couchée sous une pierre du cimetière de San Ambrogio, Maulmont vint révéler à M. de la Palisse que la signora Guadami n'avait été retrouvée nulle part.

— Mort de ma vie ! s'écria Chabannes, emporté par le courroux. As-tu fait fouiller toute la ville, Maulmont ?

— Il aurait fallu soulever toutes les pierres, Monseigneur, et il en reste trop, en vérité !

— Eh ! bien, je vais la mettre à feu, entends-tu ? Je veux, je veux…

Sa colère tomba soudain et il ne fut plus qu'un pauvre homme vaincu par des sortilèges. Il pleura sa morte et, durant plusieurs jours, on ne devait plus le revoir que dans le château, où la douleur et une sorte de crainte mystérieuse le tenaient claustré.

Parfois, il s'emportait contre ses visiteurs et parfois il les écoutait sans mot dire et les renvoyait sans les avoir entendus.

Il se tenait courbé dans un fauteuil quand, un après-midi, on lui annonça qu'une vieille femme insistait pour lui parler. Tout de suite, il crut que c'était la signora Guadami et il se redressa, les yeux pleins de flammes. Il vit s'avancer vers lui une affreuse bossue qu'il faillit chasser comme une chienne.

— Que me veux-tu ? lui demanda-t-il rudement.

Elle ne répondit pas tout de suite, vint jusqu'à ses pieds et se prosterna. Après quoi, elle posa dans les yeux de M. de la Palisse des regards qui l'impressionnèrent.

— Seigneur, dit-elle, je suis venue vous demander justice.

— Va donc l'adresser au diable, misérable avorton !

— Hé ! Monseigneur, n'est-ce donc pas devant le diable que je suis ? Si vous ne l'étiez point, auriez-vous ainsi pris la ville ?

Chabannes, flatté au fond de soi, se radoucit. Et d'ailleurs, il y avait dans les regards de la vieille des rayons qui le troublaient profondément. Il demanda :

— De quoi as-tu à te plaindre ?

— De ce que vos lansquenets, Monseigneur, ont emporté la plupart des richesses que j'avais assemblées dans ma maison.

— Des richesses ! s'écria Chabannes dans un rire. Les avais-tu donc acquises par ta beauté ?

La vieille ne se fâcha point.

— Par mon travail, Monseigneur, dit-elle.

— Ho ! Ho ! Et quel travail ? Que fais-tu ?

— Je décèle le passé et je prédis l'avenir.

— Sorcière ! J'aurais dû m'en douter, Sorcière !

— Ne vous moquez pas, Monseigneur !

Il y avait eu dans sa voix des accents de défi, de menace, et ses yeux étaient demeurés rivés à ceux de M. de la Palisse, qui se baissèrent malgré lui. Lorsqu'il les releva

— Puisque tu lis dans le passé, dit-il, dis-moi ce que tu vois dans le mien.

— Me ferez-vous rendre justice ?

— Si tu ne te trompes pas, je m'y engagerai. Que vois-tu dans mon passé ?

— Des femmes, de nombreuses femmes, Monseigneur. Vous en avez aimé beaucoup et la plupart d'entre elles ont souffert. Je vois du sang. L'une d'elles vient de mourir.

— Ah ! çà, serais-lu toi-même une diablesse ?

— Une sorcière, Monseigneur, c'est tout comme.

— Et ces femmes, n'y en a-t-il pas une qui me redoute et se cache quelque part ? Dis-moi où elle est !

— Celle-là, vous ne l'avez pas aimée et je ne peux suivre, entre vous et elle, des liens qui n'existent pas. Cependant, je crois que vous la découvrirez vous-même si vous savez patienter.

— C'est donc là toute ta science ! Allons ! Déguerpis, vieille chouette de malheur !

Les yeux de l'inconnue s'allumèrent de malice.

— Paix ! Paix ! Monseigneur, dit-elle. Je m'en vais puisque vous ne voulez pas savoir…

— Quoi ?

— À quoi bon ?

M. de la Palisse s'emporta encore.

— Eh ! bien, vas-tu parler, oui ou non ? Dis-moi ce que tu sais si tu veux sortir d'ici vivante !

La sorcière ferma à demi les yeux et son front se creusa de stries profondes. Elle dit lentement :

— Jacques Chabannes de la Palisse, tu rencontreras bientôt une femme qui te rappellera celle que tu as aimée — celle qui est morte — et qui t'aimera à son tour.

— Où est-elle ?

— À Milan.

— Milan est une grande ville.

— Le Corso de Brera n'est pas infini.

— Le Corso de Brera, dis-tu, vieille. Et la maison ? Comment est la maison ?

— Elle a trente-deux yeux ouverts sur l'avenue.

— Trente-deux fenêtres… Allons ! parle, parle encore si tu ne veux pas mourir.

— Je ne sais plus rien ! dit la vieille en se reculant.

— Si ! Si ! Ah ! Tu as dit « Une femme qui me rappellera celle que j'ai aimée »… Son nom ?

— Cherche-le ! Je ne le sais pas.

— Est-elle brune ?

— Comme l'autre !

M. de la Palisse haletait. Il se tenait presque plié en deux sur son siège, la tête très en avant, les yeux démesurément ouverts, les mains crispées sur le bois du fauteuil. Il revoyait Beppa qui lui souriait, comme si la morte eût été ressuscitée.

— Sorcière, dit-il, si tu as menti, tu connaîtras les pires supplices.

— Et toi, Jacques de Chabannes, si j'ai dit vrai, me feras-tu rendre mes biens ?

— Tu as dit : une maison du Corso de Brera et qui a trente-deux fenêtres. (Combien d'étages aurai-je à monter ?

— Tu n'auras qu'à demander au portier la maîtresse de maison.

— Elle est donc riche ?

— Plus que toi-même. Adieu ! laisse-moi m'en aller maintenant. Ah ! un dernier mot… Tu attendras le soir… Tu n'iras là-bas que lorsque l'ombre se sera étendue sur la ville. Adieu.

M. de la Palisse vit se reculer lentement celle qui lui avait parlé et il ne dit plus rien, ne fit pas un seul geste pour la retenir. La porte s'ouvrit et se referma. Il resta là, crispé, ne sachant plus s'il était éveillé ou s'il faisait un rêve. Au bout d'un long moment, il se passa une main sur son front.

— Qu'avait-elle donc dans les yeux ? se demanda-t-il.

Puis il éclata de rire et il cria :

— J'allais croire à ses sornettes ! Et je ne lui ai même pas demandé qui elle était ! Et elle ne m'a pas dit son nom ; elle, qui voulait que je lui fisse rendre justice ! Ha ! Ha !

Cependant, après quelques secondes, il se prit à murmurer :

— Corso de Brera. Une maison à trente-deux fenêtres.

Toute la journée ces mots-là devaient l'obséder, et, pendant des heures, au cours de la nuit, il les entendit à ses oreilles comme s'ils eussent été dits par des lèvres toutes proches.

Au matin, il était résolu à aller au-devant de ce qu'il pensait, malgré tout, être une mystification. Mais, par instants, il serrait ses poings.

— Qu'ils prennent garde ! s'écriait-il, on ne se moque pas impunément de Jacques de Chabannes.

Maulmont et quelques autres vinrent, dans l'après-midi, lui proposer des parties de dés. Il fut sur le point de leur révéler

l'étrange visite qu'il avait reçue la veille, mais il se tut. Le jour traîna. Il semblait que le soleil faisait à dessein de prolonger sa course. M. de la Palisse n'était pas sorti, malgré les instances de Maulmont qui, en se retirant, lui avait demandé de l'accompagner.

L'ombre descendit enfin. Elle parut d'abord monter du sol, puis, soudain, elle s'abattit, presque d'un seul coup. Jacques de Chabannes revêtit une cotte de mailles, se couvrit d'un long manteau et s'arma d'un pistolet et d'un poignard. Il aurait pu se faire accompagner. Il voulait être seul, seul pour que nul ne fût témoin de la supercherie, de la mystification dont il allait être victime.

Les passants le suivaient des yeux, intrigués. Lorsqu'il arriva Corso de Brera, il jeta un juron. L'étourdi ! Comment, dans l'ombre, allait-il reconnaître la maison aux trente-deux fenêtres ? Pourtant, peu à peu, ses yeux s'étant mieux habitués à l'obscurité, il put distinguer les façades des maisons et, s'arrêtant devant les plus imposantes, il compta les fenêtres dont certaines brillaient. Il découvrit l'immeuble qu'il cherchait vers le milieu de la rue.

— C'est bien là ! murmura-t-il. À moins qu'il n'y ait deux maisons semblables…

Résolu, il s'engagea sur une passerelle, poussa une lourde porte qui s'ouvrit, se trouva dans un couloir à peine éclairé et devant une autre porte à laquelle il dut frapper. Après quelques instants, cette porte s'ouvrit sans que des pas se fussent fait entendre. Une femme s'inclina, s'effaça.

— Tout le monde peut donc entrer ici comme il veut ? s'étonna M. de la Palisse.

La femme ne répondit pas. Elle marchait devant lui, comme si elle eût conduit un ami de la maison, attendu. Ils s'engagèrent, l'un à la suite de l'autre, dans un large escalier pourvu d'une lourde rampe de fer forgé et arrivèrent sur un palier qui commandait quatre autres portes. La femme frappa à l'une d'elles, tourna une sorte de levier et s'effaça. Elle n'avait pas proféré un seul mot.

Lorsque M. de la Palisse se retourna, elle avait disparu. Il se trouvait dans une pièce de vastes dimensions, faiblement éclairée et presque nue. Il était seul. La porte s'était refermée.

— Ah ! çà, se demanda-t-il, serais-je maintenant prisonnier ?

Or, comme il se posait cette question, une portière se souleva et M. de la Palisse aperçut devant lui un salon ruisselant de lumière et qui lui parut très somptueusement décoré. Il y pénétra, de plus en plus intrigué. Et soudain, il poussa une exclamation de surprise et de joie.

Une femme était assise dans un large fauteuil où l'on aurait pu tenir à deux et elle était si belle, si magnifiquement vêtue d'une robe de broderies, si bien parée d'admirables bijoux, qu'on n'aurait su rêver créature plus merveilleuse.

— Monsieur de Chabannes, dit-elle, soyez le bienvenu.

Il voulut manifester son étonnement, mais il ne sut que murmurer :

— Ah ! madame…

Elle riait et son rire suscitait le ravissement.

— Eh ! bien, dit-elle, voulez-vous vous asseoir ?

— Pas avant, dit M. de la Palisse, de vous avoir baisé les doigts, madame.

Il se courba, prit la main qui lui était offerte et y posa ses lèvres avec une grâce qui aurait pu surprendre chez lui. Puis il alla s'asseoir sur un siège qui faisait face au fauteuil de l'étrange hôtesse et attendit qu'elle parlât. Mais elle se contentait de sourire et il s'abandonnait à son ravissement.

Un assez long moment ils demeurèrent ainsi, pareils à des amoureux qui n'osent point se dire qu'ils s'aiment. M. de la Palisse parla enfin

— Madame, dit-il, une sorcière, qui est venue me voir hier, m'a engagé, je ne sais comment, à pénétrer dans votre maison, la maison aux trente-deux fenêtres du Cours de Brera. M'y voici. Je me demanderais ce que je suis venu y faire si votre charme ne me privait de mes facultés de réfléchir. Voulez-vous cependant me permettre d'être indiscret ?

— Mais il me semble, M. de la Palisse que vous l'avez déjà été en violant cette demeure.

— Où vous m'attendiez !

— Fi ! Quelle fatuité ! En réalité, j'attendais je ne sais qui. Un chevalier de France ? Peut-être ! Ai-je dit tout haut ce que je rêvais ? Une fée m'a-t-elle entendue ? Je vous jure que je n'en sais rien !

— Eh ! bien, dans ces conditions, dit Chabannes en riant, avouez que vous avez été mal servie !

Il ne pensait plus à la morte qu'il avait pleurée, à cette Beppa dont la tombe était encore fraîche. Comme toujours, il se laissait prendre par l'Amour, oublieux des amours qu'il avait fait naître. Mais, à vrai dire, jamais il n'avait été séduit par une femme aussi belle.

— Qui sait ? répondit l'inconnue en souriant.

M. de la Palisse quitta son siège, se rapprocha d'elle et, la buvant pour ainsi dire des yeux :

— Quand il m'arrivera de rêver, dit-il, voulez-vous me permettre de donner un nom à mon rêve ?

— Ah ! Quand une femme donne son nom, elle s'engage déjà beaucoup plus qu'elle ne pense. Le nom que l'on révèle est déjà le premier aveu.

Àpeine venait-elle d'achever que tout s'éteignit avec la même facilité que si l'électricité eût été en usage. Les chandelles avaient-elles été truquées ? Peut-être. Tout fut plongé dans l'ombre d'un seul coup. Mais, presque au même instant, une glace s'éclaira et M. de la Palisse, frappé par la lueur, détourna les yeux. Alors il se passa une chose incroyable.

Derrière la glace, M. de la Palisse vit glisser la silhouette d'une jeune femme, une femme qui était le portrait vivant de Beppa, la morte.

— Ciel ! Ciel ! s'écria-t-il en se précipitant.

Il ne put arriver jusqu'au fond de la pièce. La glace s'était éteinte soudain, la silhouette avait disparu et lorsque de nouvelles lampes s'allumèrent, il n'y eut plus qu'une draperie là où

M. de la Palisse avait cru voir un cristal derrière lequel Beppa vivante glissait.

— Eh ! bien, monsieur, qu'avez-vous eu ? demanda de sa voix chantante l'énigmatique maîtresse de maison.

— Je suis ensorcelé ou fou ! dit Chabannes.

Et, peut-être pris de peur, lui, le lion, il marcha vers la porte pour quitter cette maison où Beppa venait d'apparaître à ses yeux.

M. de la Palisse, après une nuit fort agitée, décida au matin de s'entourer d'hommes d'armes et de se rendre à la maison du Corso de Brera, qu'il ferait garder pendant qu'il aurait un nouvel entretien avec la merveilleuse et mystérieuse hôtesse de qui il avait pris congé dans des conjonctures dont il se montrait surpris.

Il allait donner ses ordres lorsqu'on lui annonça un messager de Monseigneur le duc de Nemours. L'homme avait forcé son cheval en le faisant marcher toute la nuit à folle allure. Il tendit à M. de la Palisse un billet portant le sceau de Gaston de Foix qui, de sa propre main, avait écrit ces lignes :

« J'ai fait annoncer à Sa Majesté le roi ta brillante victoire et je ne doute pas que tu n'en reçoives bientôt le prix.

« Ta vaillance, ton habileté ont effacé ta faute et je te presse sur mon cœur, ô mon bon frère d'armes.

« Milan prise et nos derrières assurés, je peux songer à porter à la Ligue le dernier coup. Mais il me faudra beaucoup de monde et je veux que mes plus brillants compagnons soient à mes côtés.

« Le commandant des armées françaises enjoint donc au capitaine Chabannes de rallier avec ses forces le quartier général de Brescia dans les délais les plus courts. Le capitaine Chabannes ne laissera à Milan que les effectifs qu'il jugera suffisants à assurer l'ordre dans la ville et à contenir, si besoin était, les bandes ennemies qui chercheraient à y pénétrer.

« Fait à Brescia le 20 mars 1512… »

Lorsqu'il quitta des yeux le message, Chabannes ne pensait plus à la maison du Corso de Brera. Il manda Maulmont et lui dicta ses ordres. À midi, la petite armée devait s'ébranler.

Trois jours plus tard, elle atteignit Brescia d'où étaient déjà parties les avant-gardes.

Le duc de Nemours venait d'apprendre que l'empereur Maximilien se disposait à se joindre aux ennemis de Louis XII, et il avait décidé de détruire à tout prix l'armée du pape Jules II et du roi d'Aragon. Dès lors, il lui fallait entrer en Romagne et se porter sur Ravenne pour y attirer les soldats de la Ligue qui ne manqueraient pas de se jeter au secours d'une ville si importante.

Le 3 avril, il établissait son camp entre le Montone et le Ronco, dans une presqu'île où il se trouvait à peu près en sûreté. Comme il l'avait prévu, les Vénitiens, commandés par Don Ramon de Cardona, accoururent par marches forcées. La bataille, cependant, ne paraissait pas encore imminente lorsque l'empereur Maximilien donna l'ordre à 5 000 lansquenets allemands de quitter le camp français. C'était priver l'armée française d'une élite de combattants et rompre un équilibre qui était jusque-là en faveur des forces du roi Louis XII.

Fort heureusement pour le duc de Nemours, le colonel des Allemands, Jacob d'Empfer, grand ami de Bayard, garda l'ordre dans sa poche et informa Gaston de Foix qui se décida brusquement à attaquer. La bataille s'engageait favorablement pour nous, grâce à une trahison allemande.

Le 9 avril, un terrible assaut donné à Ravenne fut repoussé par la garnison que commandait Marc-Antonio Colonna. Mais, le 11 avril, jour de Pâques, dès le point du jour, les Français traversèrent le Ronco sans que les coalisés, qui se tenaient derrière les fossés de leur camp, eussent opposé de résistance.

Des deux côtés, les troupes avaient des chefs réputés : les Français étaient conduits par Gaston de Foix, le duc de Ferrare, qui avait formé la plus belle artillerie de l'Europe, le chevalier Bayard, M. de la Palisse, Louis d'Ars et quelques autres capitaines fameux. Quant aux coalisés, ils avaient à leur tête le célèbre Pedro Navarro, Fabrizio Colonna, le plus renommé des capitaines italiens, le marquis de Pescaire et le capitaine espagnol Antoine de Lève.

L'armée de Jules II disposait de 1 400 lanciers, 1 000 chevau-légers et 12 000 fantassins. Ceux-ci étaient admirablement retranchés derrière leurs chariots armés de lances de fer et d'épieux et chargés de vingt pièces de campagne et de deux cents grosses haquebutes.

Le duc de Nemours, voyant que ses adversaires restaient dans leurs retranchements, chercha à les en faire sortir grâce à son excellente artillerie. Mais Navarro répondit par un feu aussi violent et aussi meurtrier que celui de la France. Après trois heures d'une épouvantable canonnade, les deux partis avaient égale-

ment souffert. D'une part, l'infanterie française, qui s'était avancée à découvert, avait perdu la plupart de ses officiers, dont le sire de Molard et le traître allemand d'Empfer ; d'autre part, la cavalerie espagnole et italienne avait fait des perles énormes.

L'armée de Gaston de Foix était étendue en forme de croissant, à l'aile gauche les canons du duc de Ferrare prenant en écharpe la ligne des alliés et emportant des rangs entiers à chaque volée.

Lassés d'être ainsi décimés, les deux partis passèrent à l'attaque. La cavalerie espagnole et italienne chargea le corps de bataille français où se trouvait le duc de Nemours. Elle devait être culbutée après une terrible mêlée, Pendant ce temps les fantassins français et allemands s'étaient rués à l'assaut du camp de Pedro Navarro. Repoussés d'abord après un grand carnage, ils étaient revenus à la charge contre les Espagnols qui, combattant avec le glaive et le bouclier comme les anciens Romains, avaient rompu la phalange allemande hérissée de piques immenses. Les Gascons et les Picards étaient également en désordre lorsque la cavalerie française, prenant les bandes espagnoles en queue, rétablit le combat et les délogea enfin de leur camp. Pedro Navarro, fait prisonnier, la bataille était gagnée.

Mais Gaston de Foix, apercevant une forte bande d'infanterie espagnole qui s'était ralliée et se retirait le long du Ronco en cherchant à gagner Ravenne, se jeta furieusement sur ses ennemis, irrésistiblement poussé par son jeune courage. Il était presque seul, car quelques gentilshommes seulement l'avaient suivi. Aussitôt entouré et jeté à bas de son cheval, il se releva, l'épée à la main. Mais, avant même que Chabannes ne fût intervenu, il était percé de coups et tombait pour toujours.

— Monseigneur ! Monseigneur ! s'exclama sourdement Chabannes, en se penchant, indifférent au danger qui le pressait lui-même.

Le jeune héros rouvrit les yeux et esquissa un sourire. Ses lèvres remuèrent et Chabannes se pencha davantage. Il entendit :

— Bayard, ici… chef… Toi, à Milan…

Ce furent les derniers mots du neveu du roi de France. Sa tête se renversa. Un flot d'écume rougie moussa à ses lèvres. Ses yeux se fixèrent sur l'éternité. Il était mort.

⁂

Huit jours plus tard, Bayard ayant pris le commandement de l'armée en attendant la paix qu'on n'allait pas tarder à signer, M. de la Palisse, toujours suivi de Maulmont, reprenait le chemin de Milan où sa présence était nécessaire pour surveiller les Suisses, et dont il allait être nommé gouverneur.

Le détachement français qu'il emmenait n'atteindrait pas Milan avant trois semaines. Les fantassins étaient las et les chevaux fourbus. Par ailleurs, l'argent manquait et il fallait, tout le long du chemin, piller pour s'approvisionner en vivres, ce qui ne manquait pas de retarder la marche.

M. de la Palisse, qu'entouraient Maulmont et trois chevau-légers, marchait à quelques centaines de pas de l'avant-garde et, s'il ne prononçait guère de paroles, on l'entendait bien souvent soupirer. La mort de Gaston de Foix l'avait empli d'une profonde tristesse. Cependant, ce n'était point sa peine qui s'exhalait, M. de la Palisse supportait impatiemment la longueur du voyage.

S'il n'avait pas eu la responsabilité de la petite armée, il aurait crevé trois chevaux pour rentrer à Milan et percer sans plus attendre le mystère.

— Pour châtier ceux qui se sont moqués de moi, aussi, disait-il parfois entre ses dents.

Mais, aussitôt, il revoyait apparaître la silhouette de Beppa derrière la glace, et le beau visage de l'inconnue se représentait à son souvenir. S'était-on réellement moqué de lui ?

Alors, il voulait savoir et c'était pour cela qu'il soupirait et s'efforçait à faire doubler les étapes. Plus on se rapprochait de la ville et plus s'exaspérait son impatience. Il avait évité Castane pour abréger le trajet. Milan ne fut plus qu'à huit lieues. Huit lieues. Est-ce qu'on ne pouvait pas faire huit lieues en un jour ?

Au matin, quand on leva le bivouac, il dit à Maulmont :

— Aucune attaque n'est plus à craindre. Je vais prendre les devants pour préparer la rentrée des soldats du roi.

— Eh ! quoi, répondit Maulmont, en feignant de s'étonner, n'est-ce point à l'un de vos officiers de prendre de telles dispositions ? Un chef victorieux ne doit-il pas se présenter en tête de son armée ?

M. de la Palisse ne répondit pas. Il savait bien que Maulmont avait raison ! Rongeant son frein, il remit au pas sa monture qu'il avait piquée et, pendant des heures, il ne dit plus un mot.

Les fantassins et les cavaliers, sentant proche le repos et goûtant par avance les plaisirs qui leur étaient promis, chantaient

maintenant, oublieux du carnage, dans les rayons du soleil qui brillait sur les champs.

Lorsqu'on fit halte, au milieu du jour, il devait rester à parcourir un peu plus de quatre lieues. Deux heures de cheval, même avec des bêtes qui n'en pouvaient plus.

— Allons ! se dit M. de la Palisse. Il faut que j'arrive ce soir. Je ne saurais passer toute une nuit encore !

Vers quatre heures de l'après-midi, il fit signe à Maulmont :

— Mon fils, lui dit-il, tu arrêteras la troupe dans une heure et tu feras bivouaquer.

— Vous, monsieur ?

— C'est un ordre que je le donne, entends-lu ? Un ordre, ça ne se discute pas.

Maulmont baissa la tête.

— C'est bien, dit-il, j'obéirai.

Alors, le voyant attristé, M. de la Palisse lui frappa sur l'épaule.

— Il faut que je prenne les devants, dit-il. Je t'expliquerai cela plus tard. Mais demain, sois-en certain, je reviendrai me mettre en tête de l'armée.

Sur ces mots, il désigna de la main deux cavaliers et leur enjoignit de le suivre. Les chevaux éperonnés prirent le galop. Mais, à peine avaient-ils parcouru une demi-lieue, que l'un d'entre eux s'abattit en entraînant son cavalier, M. de la Palisse s'arrêta pour voir si l'homme se relèverait. Quand il en eut l'assurance, il pous-

sa son cheval dans le chemin défoncé. La bête butait à chaque pas et il fallait pour la retenir que M. de la Palisse tirât sur les brides.

Les faubourgs de Milan apparurent dans le lointain, au moment que le soleil sombrait.

Un petit bois qu'il fallait traverser semblait absorber toute la lumière. M. de la Palisse, maintenant suivi par un seul cavalier, dut mettre sa monture au pas. Soudain, celle-ci fit un écart. Cinq cavaliers venaient de surgir d'un fourré et se précipitaient sur la route.

— Sus ! Sus ! cria M. de la Palisse en tirant son épée.

Il fonça seul, l'homme qui l'accompagnait s'étant un peu attardé. Tout de suite, il fut entouré et le combat s'engagea. Les ennemis étaient revêtus d'une cotte de mailles et portaient une sorte de masque. On eût dit qu'ils combattaient sans conviction. Avaient-ils peur ? Peut-être. Deux d'entre eux se portèrent au-devant du chevau-léger pour lui barrer le passage, cependant que les trois autres cernaient M. de la Palisse.

Celui-ci, voulant en finir, se jeta sur l'un d'eux et chercha à le frapper au visage. Il ne parvint qu'à faire sauter le masque et jeta un nom, dans un long cri :

— Beppa !

Le cavalier qu'il venait de démasquer était une femme. Sans doute celle dont il avait vu la silhouette passer derrière la glace dans la maison du Corso de Brera et qui était la vivante image de sa morte.

Il voulut encore crier, mais sa voix s'arrêta net dans sa gorge. Blessé d'un coup d'épée, il s'était abattu.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

02

M. de la Palisse sortit du long évanouissement où sa blessure l'avait plongé et promena ses regards autour de lui. Il se trouvait dans une petite pièce, une sorte de cellule qui recevait le jour d'une lucarne ouverte presque au ras du plafond, et seulement meublée d'une chaise, d'une petite table et d'un lit étroit dans lequel il était couché.

Ses souvenirs furent lents à s'éveiller et, pendant un long moment, il demeura sans réaction. Tout ce qu'il pouvait concevoir c'était qu'il n'était pas dans sa chambre. Pourtant, comme un animal engourdi retrouve ses mouvements lorsque la chaleur l'a pénétré, sa mémoire reprit son pouvoir et la dernière scène de sa vie consciente se reconstitua à son esprit.

M. de la Palisse se revit sur la route, dans le bois qu'elle traversait avant d'atteindre Milan, et luttant à peu près seul contre cinq démons qui l'avaient traîtreusement attaqué. Soudain, il se rappela l'apparition fantastique du cavalier qui était une femme et que cette femme ressemblait si exactement à Beppa Carmello qu'il fallait bien se demander si la morte n'était pas ressuscitée.

Le blessé voulut se redresser sur sa couche et le mouvement qu'il fit lui arracha un cri de douleur. À ce cri, une femme apparut, qui portait la robe des religieuses. Il demanda où il était.

— Votre Seigneurie nous a été amenée cette nuit et elle se trouve à l'hôpital Majeur — Ospedale Maggiore. C'est moi qui ai reçu l'honneur de veiller sur elle.

— Vous savez donc qui je suis ? demanda encore Jacques de Chabannes.

— Le chef des armées de Sa Majesté le roi de France.

— Bon ! Bon ! ma sœur. Et comment suis-je ici ?

— Votre Seigneurie aurait été déposée évanouie à la porte de l'hôpital par des inconnus, des cavaliers, assure-t-on, qui se sont retirés avant qu'on n'ait ouvert la porte.

— Voilà bien, s'écria M. de la Palisse, un nouveau mystère qu'il me plairait d'éclaircir, car je suis, en vérité, entouré par un trop grand nombre de mystères.

— En attendant, dit la religieuse d'une voix très douce, il serait souhaitable que votre Seigneurie se délivrât de la fièvre qui l'a saisie et qu'elle se guérit de sa blessure.

— N'est-ce point à la jambe que j'ai été touché ?

— À la jambe et à la poitrine, Monseigneur. Deux coups d'épée… aux dires du médecin.

— Bah ! Ils ne doivent pas être-très redoutables, car je ne souffre pas. Mais encore une question : comment se fait-il que je sois resté évanoui si longtemps et que je ne me sois pas rendu compte de mon transfert et des soins que l'on me donnait ?

— Monseigneur voudra bien m'excuser, mais je l'ignore.

— C'est encore un mystère, n'est-ce pas ? Un de plus ! Voulez-vous me donner à boire ?

La religieuse se retira sans rien dire et revint avec une tisane qu'elle offrit au blessé. M. de la Palisse l'avala d'un trait, sourit à son infirmière et se tourna vers la ruelle, les paupières lourdes et le front brûlant.

Il devait, pendant sept ou huit jours, être la proie d'une très forte fièvre qui le tint abattu et lui enleva la faculté de penser. Ses blessures, fort heureusement, n'étaient pas très graves et les plaies ne s'envenimèrent point.

Quand il sortit de sa longue torpeur, M. de la Palisse trouva auprès de lui une jeune fille qui avait remplacé la religieuse. Elle paraissait n'avoir pas plus de vingt ans et portait sur ses traits et dans la voix une extrême douceur. Il suffit que Chabannes la vit pour que son sourire s'éclairât. Ainsi, même dans l'état de grande faiblesse où il se trouvait, ne demeurait-il pas insensible au charme d'une femme.

— Quel est votre nom, mon enfant ? demanda-t-il.

— Je m'appelle Marina, Monseigneur.

— Marina ! C'est joli, c'est très doux à prononcer. Vous avez à peine vingt ans ?

— Dix-huit…

— Et c'est vous qu'on a chargée de me soigner ?

— De veiller sur vous, Monseigneur. Les soins, c'est un médecin qui vous les donne.

— Vous êtes Milanaise ?

— Milanaise par la naissance. Mais mon cœur est français.

Pour prononcer ces cinq derniers mots, elle avait baissé la voix après avoir regardé du côté de la porte.

— C'est gentil, dit M. de la Palisse en souriant encore une fois. Depuis combien de jours êtes-vous auprès de moi ?

— C'est aujourd'hui le quatrième.

— Je devais être très malade, puisque je ne l'ai pas remarqué.

— Votre Seigneurie a eu une grosse fièvre.

— Dieu merci, mon enfant, me voici tiré d'embarras. Savez-vous si je pourrai bientôt me lever ? Ce médecin, quand reviendra-t-il ?

— Sans doute dans quelques instants, Monseigneur.

— Ah ! bon, il me tarde… Je voudrais sortir bientôt.

— C'est lui seul qui en décidera.

— Non, signorina, pas lui seul. J'ai, moi aussi, mon mot à dire.

— Mais votre Seigneurie doit se montrer très prudente si elle ne veut point retomber dans l'état pernicieux où elle était.

Chabannes, touché par tant de sollicitude, ferma les yeux à demi et demeura un long moment à rêver. Puis :

— Savez-vous que j'ai faim ? dit-il.

— C'est bon signe.

Sans doute, jolie signorina. Mais quand me donnera-t-on de quoi manger ?

— Quand le médecin le permettra.

— Au diable ce médecin qui se fait tant attendre !

Après un nouveau temps de silence, il interrogea une fois encore :

— Mes officiers sont-ils venus me voir ?

— Un très grand nombre, Monseigneur.

— Savez-vous si, parmi eux, se trouvait M. de Maulmont ?

Marina rougit, mais si discrètement que M. de la Palisse ne le put pas remarquer.

— Oui, je crois, répondit-elle,

— Et on les a empêchés de me parler ?

— On ne leur a pas permis de pénétrer jusqu'ici.

— Parce que l'on croyait que j'allais mourir ? Ha ! Hal Comme si Jacques de Chabannes ne devait pas mourir face aux ennemis de la France ! Avez-vous entendu parler de Monseigneur le duc de Nemours — de Gaston de Foix, ma chère enfant ?

— Son nom glorieux est venu jusqu'à moi.

— Eh ! bien, c'est comme lui que je mourrai, l'épée à la main et non point dans un lit. Car il faudra bien que je le venge.

Il allait s'exalter lorsque la porte s'ouvrit pour donner passage à un homme que suivait une religieuse. C'était le médecin, un

praticien milanais, qui avait la direction de l'Ospedale Maggiore.

— Pourquoi, s'étonna Chabannes, n'a-t-on pas chargé l'un de mes médecins de me soigner ?

— Parce que, Monseigneur, répondit celui-ci en s'inclinant, nous n'avons voulu laisser à personne l'honneur de guérir le plus vaillant des capitaines.

La réplique flatta M. de la Palisse, qui sourit.

— C'est bien, dit-il ; mais le souci de me guérir vous fait-il oublier que je dois manger ?

— J'attendais que votre Seigneurie n'eût plus de fièvre.

Sur ces mots, le médecin prit le pouls de l'illustre malade et s'assura ainsi de ce que la fièvre avait tombé.

— Voyons les plaies, dit-il.

Elles étaient à peu près fermées et, déjà, l'on y remarquait la poussée victorieuse des nouvelles chairs.

— Votre Seigneurie, annonça le guérisseur dans un sourire, va pouvoir dès aujourd'hui reprendre une partie de ses forces et je peux assurer que la guérison ne tardera pas.

Il se tourna vers Marina et lui demanda si elle ne voulait pas être remplacée.

— Non, monsieur, répondit la jeune fille, et je vous demanderai même de vouloir bien me laisser auprès de Sa Seigneurie jusqu'à l'heure où elle pourra quitter l'hôpital.

— C'est accordé, mademoiselle. À moins que Monseigneur…

— Par la Mort-bleu ! s'écria Chabannes, je voudrais bien voir qu'une autre prenne la place de cette enfant auprès de moi !

Ce qui lui valut un exquis sourire de reconnaissance.

Quelques instants plus tard, alors que le médecin et la religieuse partis, Marina apportait au blessé un grand bol de bouillon où flottaient de minces tranches de biscuit :

— Pourquoi, mon enfant, demanda Chabannes, tenez-vous à cette tâche si peu agréable que l'on vous a confiée et qu'on aurait dû donner à une vieille femme ?

Marina, sans répondre, détourna les yeux, et Chabannes se dit que, là aussi, il devait y avoir un autre mystère. Quand il se fut restauré, encore qu'insuffisamment à son gré, il remarqua :

— Et maintenant, je l'espère, mes compagnons pourront venir me voir ?

Marina répondit que M. de Maulmont attendait le bon vouloir de Sa Seigneurie.

— Ah ! qu'il entre ! qu'il entre ! s'écria joyeusement M. de la Palisse.

Maulmont, qui attendait derrière la porte, se précipita.

— Monseigneur ! Monseigneur ! s'exclama-t-il, il y a trop de jours que j'attendais cette heure !

Marina s'était retirée et si M. de la Palisse avait pu voir alors son visage, il aurait été étonné de son bouleversement, Maulmont baisait la main de son chef avec une affection filiale, une sorte de dévotion.

— Suis-je donc descendu si bas, demanda Chabannes, que tu aies eu si peur ?

— Vous avez commis une redoutable imprudence et j'ai tremblé à la pensée que vous pouviez la payer très cher. Il ne vous avait donc pas suffi d'une première fois ?

M. de la Palisse se mit à rire.

— Voilà, dit-il, que tu vas me faire des reproches ? Prends garde ! N'oublie pas que je suis ton commandant ! Mais dis-moi : où en sommes-nous ?

— Les ennemis n'ont rien tenté contre Milan ; quant à l'armée, elle occupe la région de Ravenne sous les ordres de Bayard, en attendant que le traité de paix soit signé.

— Et qu'on nous rappelle ?

— Sans doute ! Que ferions-nous ici si la Ligue reconnaît les conquêtes de Sa Majesté ?

— Oui, oui, dit M. de la Palisse qui ajouta aussitôt à mi-voix : Il faut que je guérisse très vite.

Le désir qu'il exprimait ne devait point se réaliser à son gré, puisque huit jours plus tard il n'avait pas encore quitté l'Ospedale Maggiore. Toutefois, le temps allait lui paraître moins long en raison des visites qui, de jour en jour, se multipliaient, et de la présence à son chevet, quand il demeurait seul, de la douce Marina, la jolie infirmière.

Le surlendemain du jour où Maulmont était pour la première fois entré dans sa chambre, la porte se rouvrit presque sur les pas des gentilshommes français qui venaient de la franchir en se reti-

rant. Chabannes, que le long entretien avait fatigué, faillit bien ordonner qu'on le laissât tranquille. Mais il reconnut un visage de femme qui l'avait séduit par sa beauté et, à peine avait-il froncé les sourcils, qu'il sourit. Il avait devant lui l'inconnue du Corso de Brera.

— Soyez la bienvenue ! dit-il, ô vous qui avez si fort préoccupé ma pensée !

Elle s'assit et posa sa longue main blanche sur les doigts amaigris du blessé.

— Comment vous sentez-vous, Monseigneur ?

— Tellement bien que j'ai fort envie d'envoyer le médecin qui me soigne à tous les diables. Mais c'est seulement, madame, depuis que vous êtes entrée céans.

L'inconnue partit d'un éclat de rire.

— J'ai grande joie, dit-elle, à constater que vous êtes demeuré aussi galant et que les coups d'épée que vous avez reçus ne vous ont rien enlevé de votre esprit.

— Et moi, répondit M. de la Palisse, je suis heureux de voir que vous êtes toujours aussi belle. Mais êtes-vous demeurée aussi énigmatique ?

— En quoi cela, Monseigneur ?

— Vous n'aviez pas voulu me faire connaître votre nom.

— Je pensais qu'il serait pour vous sans importance,

— Et maintenant ?

— Peut-être ai-je changé d'avis !

— À la suite de quel revirement ?

— J'ai été très peinée lorsque j'ai appris que vous aviez été blessé ; j'ai éprouvé le besoin de venir prendre de vos nouvelles et j'ai alors pensé que vous pouviez avoir pour moi les sentiments que j'éprouvais pour vous… et qui sont d'amitié.

M. de la Palisse répliqua :

— L'amitié ne peut naître que d'un long commerce ; seul l'amour vient spontanément au cœur.

L'inconnue avait rougi.

— Je donnais au mot amitié un sens qui n'est sans doute point celui que vous lui accordez vous-même…

— Eh ! quoi ! madame, devrais-je entendre ?…

— Épargnez-moi, Monseigneur ! Une femme ne saurait sans inquiétude descendre au fond de son âme aussitôt qu'elle y sent le trouble qui risque d'en faire une esclave un jour.

Chabannes prit la main qui s'était posée près de la sienne, la porta à ses lèvres et, les yeux à demi clos :

— Enivrantes paroles ! murmura-t-il.

Après quoi, ses regards suppliants se posèrent sur l'inoubliable visage. Alors, se décidant enfin, l'inconnue prononça son nom :

— Je suis la comtesse Béatrix d'Ayala.

— Béatrix ! répéta Chabannes. Ce sont les syllabes que je dirai au moment de mourir.

— Il en était d'autres plus chères à vos lèvres.

M. de la Palisse secoua la tête lentement.

— Pas plus chères, dit-il, mais autant ! Je n'ai plus à les prononcer depuis que la mort a glacé les lèvres qui pouvaient y répondre. Et, à ce propos, madame, dites-moi comment il se fait que le soir où je vous ai vue pour la première fois, l'image de la morte m'est apparue devant vous.

Béatrix d'Ayala resta un moment sans rien répondre. Son front s'était plissé et elle paraissait réfléchir. Chabannes n'avait pas détaché ses regards de son visage. Il la pressa :

— Pourquoi ne répondez-vous point ?

— Parce que je ne saurais rien expliquer, dit-elle. Mais, peut-être, avez-vous été victime d'une hallucination. Dans le moment où vous étiez parjure au plus bel amour de votre vie, celle qui en avait été l'objet vous est-elle apparue pour vous rappeler qu'un amant doit rester fidèle au souvenir de celle qui lui a sacrifié Sa paix et sa vie…

Àpeine Béatrix finissait-elle de prononcer ces paroles que la porte se rouvrit pour laisser passer le jeune comte Robert de Maulmont.

Depuis que ses regards s'étaient croisés avec ceux du beau gentilhomme français, Marina éprouvait comme une sorte de malaise auquel elle n'aurait su donner un nom. En toute autre conjoncture — car les femmes ne tardent pas à déceler la flèche

que leur a décochée Cupidon, — elle aurait nommé l'amour. Mais l'amour fait-il trembler comme la peur et remplit-il le cerveau et le cœur d'inquiétude ?

Cependant, lorsque M. de Maulmont frappait à la porte de la chambre où M. de la Palisse se plaisait maintenant à lui narrer ses exploits et parfois à l'entretenir de ses amours de naguère ou de jadis, elle ressentait un petit choc dans la poitrine et tant qu'elle le savait auprès de son illustre compagnon, elle était toute remuée d'un doux émoi.

Espérait-elle que M. de la Palisse lui parlerait d'elle ? Que pouvait-elle attendre de leur entretien ? Mais non ! Il y avait pour elle, pour M. de Maulmont, pour M. de la Palisse aussi, dans ces minutes où les deux hommes se trouvaient ensemble, une manière de sécurité.

M. de Maulmont s'était toujours montré très correct et même gentil envers elle. Toutes les fois qu'il arrivait il lui souriait, lui disait quelques mots aimables qui étaient presque des compliments. Mais jamais il ne s'était permis de lui dire des choses dont l'interprétation eût pu lui laisser croire que le bel officier pensait à elle hors des instants où ils se voyaient.

Pourquoi donc était-il en revanche toujours présent à son esprit ?

Pourquoi se prenait-elle parfois à souhaiter que M. de la Palisse demeurât longtemps encore à l'Ospedale ?

Le jour où la comtesse Béatrix d'Ayala y pénétra, Marina, qui la reçut au seuil de la chambre, reçut un choc au cœur. Cepen-

dant, elle s'inclina devant la visiteuse qui lui sourit en lui adressant un petit geste à la fois amical et protecteur de la main.

Si elle n'avait pas été une jeune fille parfaitement éduquée, elle aurait collé son oreille à la porte. Que pouvait avoir à dire à M. de la Palisse la belle comtesse Béatrix d'Ayala ? Qu'avait-elle à lui proposer ? Quel piège allait-elle essayer de lui tendre ?

Tandis que se poursuivait l'entretien, Marina sortait par instants de la logette qu'on avait mise à sa disposition pour qu'elle y prit son repos, et venait jusqu'au fond du couloir où il lui arrivait d'entendre les éclats de voix de Chabannes. Mais aussitôt, elle se relirait, de crainte d'être surprise et, surtout, par discrétion.

Il y avait bien près d'une heure que Béatrix était dans la chambre lorsque des pas retentirent au haut de l'escalier. Marina quitta la logette où elle était en cet instant et, le cœur battant, alla à la rencontre de l'éventuel visiteur. Son cœur ne l'avait pas trompée : C'était bien les pas de M. de Maulmont qu'elle avait entendus. Devait-elle se réjouir ou s'inquiéter de cette visite ?

— Bonjour, signorina ! dit gaiement le jeune officier en la reconnaissant. Comment se porte votre malade ?

— Aussi bien que possible, Monseigneur, encore qu'il ait reçu pas mal de gens aujourd'hui.

— Nos compagnons d'armes ?

— Oui, Monseigneur. Et une grande dame.

— Ho ! Ho ! M. de Chabannes a donc toutes les chances ?

— Si c'en est une de recevoir deux coups d'épée.

— Bah ! le métier… Pensez-vous que ma visite puisse le fatiguer ?

— Sa Seigneurie sera sans doute très heureuse de vous voir. Mais pas tout de suite.

— M. de Chabannes n'est donc pas seul ?

— Non, Monseigneur.

— Homme ? Femme ?

— La dame…

— Son nom ?

— Je dois me montrer discrète.

— La discrétion est une très grande vertu, signorina. Bien, j'attendrai.

— Si Monseigneur veut bien s'asseoir… proposa Marina en montrant sa logette.

— Vous êtes gentille. Merci.

Robert de Maulmont pénétra dans la petite pièce, prit un siège et, sur le point de s'asseoir :

— Ah ! mais, vous allez me tenir compagnie, je suppose ?

Marina, qui était devenue toute rouge, hésita quelques secondes, puis se décida. Maulmont se rendit-il compte de sa confusion ? Il la dévisagea longuement et lui sourit encore.

— Eh ! bien, vous ne vous asseyez pas ? Êtes-vous tellement intimidée ?

Il remarquait, pour la première fois peut-être, qu'elle était jolie et distinguée. Mais jamais il n'avait fait la cour à une femme, et la présence, le trouble de celle-ci ne l'émouvaient point. Pouvait-il, dans ces conditions, imaginer qu'elle était pleine de sa pensée et qu'il lui aurait suffi de dire un mot pour la bouleverser ?

Leur entretien était coupé de longs silences où pesait la gêne de Marina. Après quelques minutes, Maulmont se montra préoccupé. Il demanda :

— Cette dame est là depuis une heure, m'avez-vous dit ?

— Une grande heure, Monseigneur, maintenant.

— C'est étrange ! dit-il à mi-voix.

Sur ces mots, il se leva, quitta la logette et marcha de long en large. Puis, soudain, n'y tenant plus, il se dirigea vers la porte et, sans rien dire à Marina, frappa deux petits coups secs et ouvrit.

— Eh ! bien, Maulmont !... jeta M. de la Palisse.

— Je vous demande pardon, s'excusa le jeune officier.

Et, déjà, il faisait mine de se retirer, lorsque Béatrix d'Ayala le rappela.

— Vous n'êtes pas indiscret, monsieur ; j'allais quitter M. de Chabannes.

Maulmont avait entrevu le merveilleux visage, La voix, chantante et profonde, le fit frémir. Il revint sur ses pas, s'inclina et, s'étant redressé, attarda plus longuement qu'il n'était séant ses regards sur les traits de l'éblouissante créature.

— Maulmont ! cria presque Chabannes, est-ce ainsi que tu viens me présenter tes devoirs ?

— Ah ! Monseigneur, excusez-moi ! répondit le jeune garçon dont le visage s'était empourpré.

Il se porta vers le chevet du lit et, dans l'instant qu'il se penchait vers son maître, on entendit retentir un long éclat de rire. La porte s'était refermée ; Béatrix d'Ayala avait disparu.

— Depuis quand, gronda alors M. de la Palisse, un gentilhomme français se permet-il d'entrer chez moi sans s'être fait annoncer ?

— J'ai frappé à la porte, Monseigneur, et si je suis entré avant d'en avoir reçu l'autorisation, c'est que je redoutais pour vous…

— Imbécile !

— Monsieur ! s'exclama Maulmont en blêmissant.

Et déjà, comme s'il se fût trouvé en présence d'un autre homme valide qui l'eût insulté, il avait mis la main sur la garde de son épée.

— Non, un peu plus tard, dit simplement Chabannes ; le combat serait par trop inégal. De surcroît, je m'excuse de t'avoir outragé. Mais enfin, ne savais-tu pas que j'étais avec une femme ?

— Si, Monseigneur !

— Et tu avais peur qu'il m'arrivät quelque avatar ? Tu ne changeras donc jamais, mon pauvre enfant ? Tu n'arriveras pas à comprendre ?…

Maulmont demeurait silencieux. M. de la Palisse reprit :

— N'est-ce pas que celle-ci est bien belle ? Oui, parbleu ! Tu l'as assez dévisagée pour le savoir !

Il rit avant d'ajouter :

— Mais pas de bêtise, mon petit ! Celui qui voudrait se frotter à Béatrix d'Ayala… Allons ! Qu'avais-tu de particulier à me dire ?

— Je venais prendre de vos nouvelles simplement. Quant à ce qui se passe à Milan, mes compagnons ont dû vous l'apprendre. Pas grand'chose, au surplus. L'inaction pèserait aux officiers s'ils ne trouvaient des passe-temps qu'ils jugent agréables.

— Et toi, mon fils ? Pourquoi ne les imites-tu pas ? Tiens, as-tu remarqué combien la jeune fille qui prend soin de moi est charmante ? En voilà une, Maulmont, qui ne demanderait, je pense, qu'à t'aimer !

— Je vous en prie, Monseigneur…

— Bien ! À ton aise, petit. Mais il faut convenir de ce que nous ne nous ressemblons guère ! Allons ! Laisse-moi, maintenant, car tout ce monde m'a fatigué et j'ai faim et sommeil.

M. de Maulmont demanda :

— M'autorisez-vous à revenir demain ?

— Pourquoi pas ? Cependant, si je ne suis pas seul, prends un peu de patience !

Chabannes-tendit sa main et Maulmont, l'ayant affectueusement pressée, se retira. Marina se tenait sur le seuil de sa logette. Quand le jeune officier la vit, les paroles de M. de la Palisse re-

vinrent à sa mémoire : « En voilà une, Maulmont, qui ne demanderait, je pense, qu'à t'aimer ».

Il passa très vite, après l'avoir gratifiée d'un sourire plein de gêne.

Par la suite, il devait rencontrer trois autres fois Béatrix d'Ayala devant la porte de la chambre et sous les regards de la douce Marina. La première fois, la comtesse ne lui parla qu'à peine ; la seconde, elle le retint quelques instants devant la logette de l'infirmière, et la troisième elle fut assez audacieuse pour y pénétrer avec lui et y rester tout le temps que Marina fut aux soins de M. de la Palisse.

Jamais Marina n'aurait pu supposer que l'on pût souffrir aussi cruellement qu'elle souffrait. À la profondeur de sa peine, elle mesura l'étendue de ses sentiments et elle leur donna enfin un nom dans une sorte d'épouvante : elle aimait Robert de Maulmont d'un amour dont elle avait le pressentiment qu'il la déchirerait.

Quant au chaste gentilhomme, lui qu'aucune femme n'avait jamais troublé, lui qui jamais n'avait voulu partager les joies de ses compagnons, il se sentait pris jusqu'au plus profond de son être, pris à tel point qu'il éprouvait à l'égard de M. de la Palisse un ressentiment à la flamme duquel toute son affection, toute sa reconnaissance, tout son dévouement s'étaient anéantis d'un seul coup.

Il ne se demandait plus qui était cette femme et pourquoi elle venait maintenant chaque jour passer des heures au chevet de Chabannes ; il ne voulait pas savoir les buts qu'elle poursuivait, ni s'il fallait la prendre pour un ange ou pour un démon. Avant

d'être son amant, avant même de savoir si elle consentirait jamais à lui accorder la plus légère faveur, il était son esclave.

Ainsi, dans cette chambre de l'Ospedale Maggiore, où les blessures qu'il avait reçues au cours d'un mystérieux attentat avaient conduit M. de la Palisse, venait de se former la trame d'une tragédie dont aucun de ses héros n'aurait su dire comment elle devait se dénouer.

Chabannes avait demandé à Marina :

— Avez-vous reconduit M d'Ayala, ma chère enfant ?

Et Marina avait été sur le point de lui révéler que la belle Béatrix s'entretenait secrètement avec M. de Maulmont à quelques pas de la porte. Mais elle aimait trop M. de la Palisse pour consentir à le peiner et elle avait menti pour rester la seule à souffrir.

Elle quitta la chambre juste au moment où Béatrix et Robert se séparaient et alors que Béatrix, en coulant des regards où passaient toutes les promesses, disait au jeune chevalier :

— Vous n'oublierez pas, caro mio : c'est la plus haute maison du Corso de Brera.

Robert attendit que Béatrix se fût engagée dans l'escalier, puis il se retourna pour se diriger vers la chambre de son maître. Il passa devant Marina qui s'effaça sans qu'il daignât lui accorder le sourire qui, d'ordinaire, l'enchantait.

Des larmes jaillirent des yeux de la jeune fille et elle dut se contenir pour ne pas crier sa douleur.

Une demi-heure plus tard, lorsque Robert de Maulmont repassa la porte, elle était là, debout, figée dans le couloir. Il dit :

— Je vous salue, jolie signorina.

Alors, d'une voix qui paraissait monter d'une tombe, Marina eut tout juste la force de dire :

— La maison du Corso de Brera… N'y allez pas ! N'y allez pas !

La nuit, qui était l'avant-dernière d'avril, portait sur ses ailes légères un pénétrant parfum d'héliotropes et de roses que M. de la Palisse respirait avec bonheur. Le médecin lui avait annoncé qu'il pourrait sans danger se lever dans deux ou trois jours et, déjà, il savourait l'heure où, dans l'ombre odorante, il irait rejoindre dans son appartement du Corso de Brera la belle Béatrix d'Ayala qui l'avait véritablement ensorcelé.

M. de la Palisse, aussi naïf qu'il pût être, n'avait point accepté comme argent comptant toutes les explications que la séduisante comtesse lui avait données du mystère dont elle s'entourait. Il persistait à trouver étranges l'intervention de la sorcière, l'accueil que lui avait fait Béatrix et, surtout, l'apparition du fantôme de Beppa. Mais il était incorrigible et il n'aurait pas pris souci de tous les sortilèges du monde devant la perspective des joies que Béatrix lui avait promises.

Et, tandis que la nuit embaumée tissait ses voiles dans le silence, il se disait d'instants en instants :

— Après-demain…

Car il était bien résolu à quitter l'Ospedale, même si le chirurgien faisait de nouvelles réserves. Il sentait ses forces renaître de-

puis plusieurs jours et rien, ni personne, désormais, ne lui imposerait de plus longues heures d'inaction et d'impatience. L'image de Béatrix avait aboli en son esprit et en son cœur toutes les autres images de ses maîtresses de naguère et de jadis et plus aucune autre ne comptait dans sa vie.

Un peu avant minuit, alors que M. de la Palisse allait céder au sommeil, un homme masqué pénétra dans une maison située derrière la Loggia degli Osii, murmura quelques mots à l'oreille de la femme qui le reçut, prit un escalier qui s'ouvrait derrière une grille au fond du couloir et en descendit les nombreuses marches en s'éclairant d'une lanterne. Il arriva ainsi devant une porte de fer qu'il ouvrit, se glissa dans une pièce humide et sommairement meublée d'une table et de quelques chaises, ouvrit une autre porte et alla suspendre une deuxième lanterne au milieu d'un long corridor souterrain. Puis il revint sur ses pas, alluma des chandelles, disposa les sièges et attendit.

Bientôt, des pas retentirent au loin. Un homme entra que le premier salua avec respect. Un bref dialogue s'engagea :

— Je suis le premier ?

— Personne n'est venu avant votre Seigneurie.

— Tout le monde a été bien prévenu ?

— J'en ai eu l'assurance.

— Comment se fait-il que l'écuyer soit en retard ?

— Que votre Seigneurie veuille bien me permettre de lui faire observer que c'est elle qui est en avance.

— Au fait, tu as peut-être raison.

Sur quoi le silence s'établit pour quelques instants, aussi absolu que dans une tombe. Bientôt, cependant, de nouveaux pas, plus légers que les premiers, éveillèrent les échos du souterrain, et trois femmes firent leur apparition.

Après avoir tendu leurs mains à celui des deux hommes qui avait interrogé l'autre, elles se démasquèrent et, si M. de la Palisse s'était trouvé en ces lieux, il aurait eu la stupéfaction de reconnaître la sorcière qui était venue lui demander assistance et lui avait révélé l'existence de Béatrix ; Béatrix d'Ayala elle-même et celle qu'il nommait la morte-vivante, le fantôme, mais bien en chair et en os, de Beppa Carmello !

— Mon cher Aldo, prononça Béatrix, pourquoi vous obstinez-vous à nous réunir dans cet infect caveau, alors que nous serions aussi en sûreté chez nous ?

— Peut-être, répondit l'interpellé en souriant, simplement par attrait du mystère, Ne trouvez-vous pas que nos réunions manqueraient de piquant si nous les tenions Corso de Brera ?

Et comme Béatrix haussait les épaules :

— J'ai mes raisons, ajouta-t-il. Votre maison est aussi dangereuse pour nous qu'une souricière et si nous étions trahis, nous n'en sortirions pas. Ici, grâce au passage creusé sous les remparts, nous avons la possibilité de pouvoir fuir dans la campagne. Mais n'avez-vous point rencontré Gara ?

Alors que l'homme — le chevalier Aldo Aldi — posait cette question, un nouveau conjuré qu'on n'avait pas entendu s'approcher pénétra dans la pièce. Celui-là aussi, M. de la Palisse l'aurait reconnu !

— Pourquoi es-tu en retard, Gara ? demanda le chevalier.

— Monseigneur fait erreur. Je suis en avance de deux minutes. Il m'a fallu faire un long détour pour dépister quelques lansquenets à demi ivres qui me suivaient.

— Bon ! Bon ! Tu as toujours réponse à tout. Voulez-vous vous asseoir, Béatrix ? Et toi aussi, ma chère Anzora. Toi, Cremonese, veille à la porte. Quant à toi, Gara, nous t'écoutons.

L'ancien écuyer de M. de la Palisse, ce Gariglia, qu'on appelait ici Gara, et que le capitaine français n'avait plus revu depuis l'heure où il l'avait laissé avec les deux chevaux dans une hôtellerie alors qu'il allait lui-même rendre visite à la vieille signora Guadami, via del Giardino, s'assit sans façon aux côtés du chevalier d'Aldi et rendit ainsi compte à son maître :

— J'ai rencontré hier soir, au Monte Blanco, l'homme que vous m'aviez chargé de voir. Son maître, le capitaine Hanstedt, l'avait chargé de me dire que les éléments suisses qui tiennent encore la campagne n'ont pas tous été rassemblés et qu'en outre, il faudrait les payer d'une assez forte somme pour les décider à marcher sur Milan. Du côté des Espagnols et des Vénitiens…

— Oui, interrompit Aldo d'Aldi, je sais que nous ne. pouvons plus guère compter sur eux depuis que le pape et l'empereur ont accepté de débattre les conditions de la paix. En somme, il nous faut gagner du temps.

— Combien ? demanda Béatrix d'Ayala.

— Je ne sais pas… Plusieurs semaines…

— C'est trop, mon cher. Ce benêt de Chabannes va sortir de l'hôpital et…

— Et vous ne saurez plus le faire patienter ?

— Je voudrais bien vous voir à ma place !

— Oui ! dit le chevalier, c'est en vérité un bel homme et les femmes ne savent guère lui résister longtemps.

— Ce qui veut dire ? jeta Béatrix en fronçant les sourcils.

— Eh ! bien, qu'il ne serait peut-être pas le seul à perdre patience !

— Allons ! paix ! intervint la jeune fille qui répondait au nom d'Anzora et n'avait pas encore pris la parole. Vos querelles n'arrangent rien et je me demande, pour ma part, ce que vous attendez pour supprimer purement et simplement cet homme.

— Ah ! mon enfant, s'écria alors le chevalier, si je n'écoutais que mon ressentiment… Les ans ne l'ont point atténué et ma plus grande joie serait d'étrangler ce suppôt du diable. Mais serais-je assez vengé en le tuant ! Je te l'ai dit : ce que je veux, c'est le déshonorer avant de l'envoyer dans l'autre monde ! Déshonneur pour déshonneur !… Il paiera. Ah ! oui, que ma vengeance — et la tienne, ma chère Anzora — soient complètes !

Béatrix eut un geste d'impatience.

— Elle le sera, Aldo, dans la limite du temps que nous aurons pour la réaliser et de nos moyens. Résumons, voulez-vous ? Pour l'instant, et pendant de nombreux jours, nous ne pouvons compter que Sur nous-mêmes car les armées de la Ligue ne sont pas prêtes à se remettre en campagne, les groupes suisses ne peuvent

s'acheter qu'à prix d'or et la population milanaise ne se soulèvera point.

— Exact, ma chère Béatrix.

— La force nous faisant défaut, nous employons la ruse.

— C'est une arme dont on peut tout espérer.

— À quoi avez-vous décidé de la faire servir ?

— Mais, vous le savez bien, tous ! Je veux que cet homme ne soit bientôt plus qu'un pantin entre nos mains, que nous l'amenions à trahir son roi…

Anzora intervint encore :

— Nous pouvions l'enlever, le séquestrer, le mettre hors d'état de nous nuire et lui imposer nos conditions. Vous ne l'avez pas voulu !

— Parce que, mon enfant, Chabannes disparu, un de ses officiers — sans doute le comte de Maulmont — aurait pris le commandement des troupes d'occupation et que nous risquions de tout perdre. Car tu penses bien qu'il y aurait eu de sanglantes représailles !

— Voulez-vous me permettre de continuer ? coupa Béatrix d'Ayala. Il est entendu que, renonçant à tuer M. de la Palisse, nous devons également renoncer à le séquestrer. C'est déjà beaucoup que nous l'ayons pendant plus de quinze jours réduit à l'impuissance. Il va donc quitter l'hôpital et il n'aura d'autre hâte que de venir Chez moi. Je vais… l'amuser pendant deux, trois, quatre jours. Mais après ? Supposez même, Aldo, qu'il se prête au jeu. À quoi cela nous avancera-t-il ?

— N'ayez-vous pas vu M. de Maulmont ?

— Si ! Aujourd'hui même. Je le crois pris, lui aussi.

— Quel homme, dit le chevalier d'Aldi avec une pointe d'amertume, ne se prendrait-il pas à vos charmes ?

— Encore ! Vous êtes insupportable, à la fin ! Comment, c'est vous qui m'obligez à tenir un rôle que je ne voulais pas accepter, vous qui proposez d'introduire chez moi M. de la Palisse et Maulmont, et vous…

— Excusez-moi et veuillez poursuivre, cara mia.

— J'ai donc vu Maulmont et j'ai la certitude qu'il a déjà dû rôder autour de la maison. Il y viendra demain et je le recevrai. Après ?

— Il faudra que ces deux hommes arrivent à se haïr.

— Ce ne sera ni long, ni difficile. Après ?

— Eh ! bien, vous ne devinez pas ? C'est leur antagonisme même que nous exploiterons. Comment ? Je ne saurais le préciser encore. Mais est-il impossible que M. de Maulmont se fasse l'exécuteur de notre œuvre ?

La voix de Gara s'éleva :

— Je connais Maulmont, dit-il. Même s'il devait devenir éperdument amoureux — j'en demande pardon à M la comtesse — même s'il devait atrocement souffrir, il ne se dresserait pas contre son protecteur.

Béatrix sourit :

— C'est une opinion, dit-elle. Les événements la vérifieront.

Alors, Anzora :

— Supposez que Gara ait raison ? M. de Maulmont s'efface et Chabannes se débarrasse à tout jamais de son jeune rival. Je pose la même question que Béatrix : après ?

— Vous m'en demandez trop ! s'écria le chevalier d'Aldi. Après ! Toujours : après ? J'ai un plan. Les événements peuvent m'obliger à le modifier à toute heure. Pour l'instant, nous en sommes là : dresser Chabannes et Maulmont l'un contre l'autre.

Gara dit encore :

— Ce qui est parfaitement réalisable si M d'Ayala en a le temps. Or, M. de Chabannes va sortir de l'hôpital…

— Eh ! bien, Gara, il ne faut pas qu'il sorte !

— Ce n'est pas moi, Monseigneur, qui peux l'en empêcher.

— Ce n'est pas non plus Marina, remarqua Anzora d'une voix étrange.

— Qu'en sais-tu ? demanda le chevalier.

Ce fut Béatrix qui répondit :

— M. de la Palisse et Marina sont les meilleurs amis du monde.

— Ah ! oui, dit alors Aldo d'Aldi, cette chose-là devait arriver ! Et cependant, cependant, il faut absolument que Marina remplisse le rôle que je lui ai destiné. Il le faut !

Il avait parlé avec véhémence et, aussi, avec une sorte de douleur dans la voix. Nul écho ne lui répondit et le silence s'appesantit pendant de langues secondes, Il fut troublé par la voix de la sorcière qui n'avait pas encore pris la parole une seule fois.

— Il serait possible, dit-elle, de laisser sortir M. de la Palisse de l'Ospedale Maggiore tout en le laissant inoffensif pendant tout le temps qu'il serait nécessaire.

Le regard du chevalier s'éclaira.

— Il est vrai, dit-il, que je t'avais oubliée, Speranza ! Parle !

— Voici, Monseigneur…

La pièce alors s'emplit de ces accents qui avaient frappé M. de la Palisse, le jour où il n'avait pu détacher ses regards de ceux de la femme qui l'implorait, Quand la sorcière s'arrêta de parler :

— Merci, Speranza ! dit Aldo. Je n'attendais pas moins de toi.

Après quoi, s'adressant aux deux femmes :

— Vous allez rentrer, leur dit-il. Je vous rejoindrai là-bas dans quelques instants.

Alors que Béatrix et Anzora s'éloignaient, il donna de nouveaux ordres à Gariglia et au silencieux comparse, remit une bourse à la sorcière et se disposa à partir à son tour.

Bientôt, le caveau fut plongé dans l'obscurité et l'escalier retentit sous les pas de celui qui en avait fermé les portes, Gariglia longeait les remparts, la sorcière Speranza se hâtait dans les rues obscures et le chevalier d'Aldi, la main sur la crosse d'un pistolet,

courait presque pour rattraper les deux femmes sur les pas desquelles il pénétra dans la maison du Corso de Brera.

Il était un peu plus d'une heure du matin quand il entra dans la chambre où Béatrix commençait de se dévêtir.

— Tu veux bien, cara mia, demanda-t-il en lui enlaçant la taille, que je reste ce soir auprès de toi ?

— C'est si peu souvent ! soupira la divine créature.

— Hélas ! Les circonstances… Et mon âge, aussi !

— Ah ! remarqua Béatrix en souriant, n'es-tu pas, chaque année, un peu plus jeune ? Le temps passe sans te toucher…

— J'ai quarante-cinq ans, dit Aldo. Je les sens peser à mes épaules et j'ai peur, terriblement peur de ne paraître bientôt plus qu'un vieillard auprès de toi ! Voyons, ma chère Béatrix, combien cela fait-il d'années que je t'aime ?

— Tu m'aimes depuis toujours, Aldo.

— C'est vrai ! Je t'aime depuis que je suis le chevalier Aldo d'Aldi, depuis la mort du signor Carmello, le malheureux époux d'une femme parjure. Je l'aime depuis l'heure où, revenu de Venise couvert de richesses, je t'ai rencontrée au lendemain du jour où j'ai appris la trahison de Beppa !

— Beppa ! N'est-ce pas elle que tu aimes encore ? Si tu n'aimais point cette morte, t'acharnerais-tu à vouloir venger ton honneur ?

Aldo posa l'une de ses mains sur la bouche de Béatrix.

— Tais-toil ! dit-il. Si j'avais aimé cette femme après son crime je ne l'aurais pas obligée à finir ses jours à San Ambrogio. Morte, je la hais encore. Et je hais l'autre, son suborneur, d'une haine qui ne s'éteindra qu'avec moi !

Sa main glissa au long du cou et vint se crisper sur la poitrine de Béatrix.

— Cara mia ! murmura-t-il. Oublions pour quelques heures.

Dans une chambre peu éloignée de celle où ils étaient, Anzora d'Aldi, qui avait été Anzora Carmello dans son jeune âge, se dévêtait lentement dans la caresse embaumée de cette calme nuit d'avril.

Béatrix d'Ayala, la séduisante jeune femme que le signor Carmello avait élue au lendemain du jour où, revenu de Venise avec une immense fortune et un litre de noblesse, il avait appris sa disgrâce et fait justice, ne s'était pas trompée en pensant que Robert de Maulmont ne tarderait pas à l'aller voir.

Si le jeune gentilhomme avait attendu quarante-huit heures, c'était en raison de la lutte qu'il avait dû soutenir entre son cœur, sa raison et sa chair. Sa chair, pour la première fois, venait de s'embraser aux feux de deux yeux admirables et pleins de promesses. Autant elle était, jusque-là, demeurée sourde aux appels de la jeunesse et aux tentations qu'on lui avait prodiguées, autant, d'un seul coup, elle brûlait.

Mais pourquoi fallait-il que la première femme qu'il désirait fût convoitée par M. de Chabannes ? Convoitée ? C'était sans doute trop peu dire. N'était-ce pas pour elle que Chabannes avait commis les pires imprudences, avait presque déserté ? N'était-ce

pas à cause d'elle qu'il était tombé dans un guet-apens ? Elle venait le voir et ils passaient de longues heures ensemble. En vérité, ils étaient amants, et son premier amour, à lui, l'entraînait à trahir l'homme à qui il devait tout, l'homme à qui — mais il n'était pas bien sûr de cela — l'unissaient des liens indestructibles. Lorsqu'il était prêt à se faire tuer pour Jacques de Chabannes, allait-il lui prendre sa maîtresse ?

Ainsi, son cœur et sa chair venaient d'entrer dans un terrible conflit, une rude bataille que son esprit, sa raison cherchaient à arbitrer.

Sa raison soutenait son cœur. Elle lui disait : « Cette femme est perfide et c'est elle qui a préparé les pièges où Chabannes est tombé. Elle joue un rôle redoutable, un rôle à quoi elle veut te mêler. Si elle aimait Chabannes, t'aurait-elle fait de telles avances et t'aurait-elle demandé de l'aller voir ? »

Et puis, il se répétait ce que lui avait dit la douce Marina : « N'y allez pas ! N'y allez pas ! » C'était donc vraiment dangereux qu'il répondît à l'invitation de l'envoûteuse ? Que savait Marina ? Maulmont se dit :

— Je le lui demanderai.

Mais quand il se retrouva en sa présence, il renonça à l'interroger. À quoi bon mêler cette enfant à ce drame de passions qui pouvait aboutir à un drame tout court et qu'aurait-il fait de ses confidences ? Pouvait-il, oui ou non, se détacher de Béatrix d'Ayala, rompre les liens qu'elle tissait comme une aragne à la fois merveilleuse et monstrueuse ?

Il savait bien, Maulmont, qu'il ne le pouvait pas ! Les hommes, autour de lui, avaient trop fait d'inutiles expériences ! Si son cœur filial ne triomphait pas ce n'était point sa raison qui l'emporterait.

Et ce que tout homme, à sa place, se fût dit, il se le dit comme une excuse :

— Bah ! Je peux toujours aller me rendre compte ! Je suis assez grand garçon pour savoir si je dois m'arrêter et où !

Et il se décida.

— Ce soir…

C'était le soir qui suivait celui de la conjuration. Une heure après que la nuit fut tombée, il ne restait plus dans les rues que quelques passants et de la soldatesque braillarde. Maulmont, qui avait soupé avec une demi-douzaine de ses compagnons habituels, les quitta sans qu'ils s'en montrassent surpris. Ils savaient qu'il était sage et se couchait de bonne heure.

— Dans la journée, Maulmont avait repéré la maison du Corso vers laquelle il se dirigea à coup sûr. S'il fut surpris de constater qu'on l'attendait, il ne s'arrêta pas à sa surprise. Une femme le précéda dans l'escalier qu'avait suivi M. de la Palisse et le laissa sur le seuil de la pièce où Béatrix d'Ayala allait lui apparaître dans tout l'éclat de sa beauté.

Il s'arrêta, ébloui. Ce n'était pas, du moins encore, une femme. C'était une déesse, une princesse de légende, peut-être une fée qui pouvait donner la vie ou la mort. La robe très ouverte qu'elle portait découvrait la naissance de sa poitrine admirable. De rares

bijoux l'irradiaient et l'éclat de ses yeux était si vif qu'il semblait refléter la lumière des pierreries.

En vérité, l'ancien petit commerçant Carmello avait royalement fait les choses !

Maulmont s'avança lentement, sans détacher ses regards de l'apparition et vint devant elle mettre un genou en terre. La voix de Béatrix s'éleva :

— Je vous attendais, dit-elle.

Il lui avait pris la main et la baisait avec ferveur. Mais, aussi déférent qu'il voulût être, il ne parvenait pas à réprimer de longs frémissements que Béatrix décelait avec une joie de félin flairant une proie. Quand il se releva, il avait le visage bouleversé.

— Voulez-vous vous asseoir, monsieur le Français ? prononça Béatrix, d'une voix défaillante.

Et, avant même que Maulmont eût pris place dans le fauteuil où M. de la Palisse s'était assis un soir, elle murmura :

— Je vous ai prié de venir, je vous attendais et c'est seulement à présent que je me rends compte de la légèreté de ma conduite.

— Madame, dit Maulmont, si vous ne m'aviez pas fait l'honneur de m'adresser une invitation que j'appelais de tous mes désirs, c'est moi qui vous aurais suppliée de me recevoir.

— Pour me dire quoi, monsieur ?

— Que vous êtes la plus belle d'entre toutes les femmes et que ma vie vous appartient.

Béatrix sourit.

— Vous ne seriez pas un chevalier français, dit-elle, si vous ne m'aviez pas dit cela.

— Parce que tous les chevaliers français qui sont passés à Milan se sont permis de vous le dire ?

Elle parut avoir été piquée.

— Eh ! quoi, supposeriez-vous que je reçoive ici tous ceux qui foulent notre sol ? Non ! Mais je connais la galanterie française.

— L'hommage que je vous rendais n'est point une simple galanterie.

— Alors, monsieur, je vous remercie de me l'avoir fait, encore qu'il me rende très confuse. Comment se porte M. de la Palisse aujourd'hui ?

— Vous n'êtes donc pas allée lui rendre visite, madame ?

— Mon Dieu… non ! Je n'ai pas toujours le temps d'aller à l'hôpital et je pense au surplus que c'est lui qui, bientôt, reviendra chez moi.

Malgré lui, car il sentait combien Béatrix supporterait mal la remarque, il se prit à dire :

— Comme il doit vous tarder !

Elle se souleva à demi et, frappant de sa main la poignée de son siège :

— Ah ! çà, monsieur, de quel droit vous permettez-vous ?…

Maulmont chercha à rattraper son insolence :

— Mais, madame, M. de Chabannes n'est-il pas pour vous un ami très sûr, très dévoué ?

Elle se radoucit et, à la fois, s'assombrit.

— Peut-être ! dit-elle. Mais comme il me fait payer cher son amitié et son dévouement !

— Eh ! quoi…

La voix de Béatrix parut pleine de larmes.

— Vous qui le connaissez si bien ne savez-vous pas comme il est jaloux et autoritaire ? C'est une amitié qui m'a été bien précieuse mais qui, par instants, me paraît lourde, maintenant.

Si Maulmont avait pu réfléchir, il se serait dit que M. de la Palisse n'avait pas pu connaître la comtesse d'Ayala quand il était venu une première fois à Milan, en 1494, et que ce n'était pas dans les quelques jours qu'il y était demeuré après la prise de la ville qu'il avait pu se rendre insupportable à celle qu'il aimait. Mais le comte de Maulmont n'était plus en état de spéculer sur les réalités, d'autant qu'il voyait se mouiller les yeux de l'idole. Ce fut elle qui, se rendait instinctivement compte de la faute qu'elle avait commise, s'empressa à la réparer :

— Car vous ne savez pas, monsieur, que j'ai eu l'occasion de faire plusieurs voyages à Paris et que j'y ai assez longuement séjourné à diverses reprises.

— Eh ! bien, remarqua Maulmont, si l'amitié de M. de la Palisse vous importune, pourquoi la supportez-vous plus longtemps ?

Béatrix répondit avec une tristesse qui ne paraissait pas feinte :

— N'est-ce pas notre rôle, à nous, les femmes, de subir ? Et cependant j'ai essayé de me soustraire à cette tyrannie dont j'ai la faiblesse de ne plaindre. Et tenez, monsieur, si j'ai eu l'audace de vous demander de me sacrifier quelques instants, au risque de me faire mal juger, c'était pour m'évader un peu de la contrainte…

Robert de Maulmont quitta son siège, revint se mettre à genoux devait Béatrix et, s'enhardissant à lui prendre la main :

— Et moi, madame, si je suis venu, si j'étais prêt à solliciter de vous l'inestimable faveur de cet entretien, c'était que, depuis le jour où, pour la première fois, je vous ai vue, je n'ai fait que penser à vous. Jamais, me croiriez-vous ? je n'ai aimé encore. Il a suffi que vous passiez devant moi pour que votre visage se grave dans mon cœur, pour que je sois prêt à toutes les folies.

Il assourdit sa voix pour ajouter :

— …À toutes les bassesses.

Béatrix retira sa main comme à un contact répugnant.

— Ah ! je vous en prie, monsieur, rompons là !

— N'est-ce pas l'aveu que vous appartenez toute à M. de Chabannes et que son amour vous est plus cher et plus doux que vous ne l'avez prétendu

— Je vous en conjure, partez !

Maulmont, grisé, n'était plus maître de lui-même.

— Et si je ne partais pas ? jeta-t-il. Me feriez-vous chasser par vos gens ? Qu'ils viennent donc !

Et, déjà, s'étant remis debout, il tirait son épée. Elle lui prit la main à son tour, la pressa et, dans le geste qu'elle fit, sa robe découvrit plus complètement la gorge. Dieu, qu'elle était belle et désirable ! Elle murmura :

— Si vous ne partiez pas, vous me feriez atrocement souffrir. Ah ! pourquoi vous ai-je appelé ? Pourquoi ai-je cru que vous ne pouviez être pour moi qu'un bon compagnon lorsque je sentais en moi…

Maulmont poussa un cri :

— Est-ce vrai ?

Elle baissa la tête. Alors, se remettant à genoux, il prit dans ses mains qui étaient très fines et très douces, le visage de Béatrix qu'il souleva d'un geste lent. Il vit qu'elle pleurait.

— Béatrix ! Mon âme ! dit-il.

Ils se regardèrent pleinement et, sans qu'ils l'eussent voulu, eût-on dit, leurs lèvres se joignirent. Sous le baiser qui la brûlait, Béatrix se reprit.

— Je vous ai supplié de partir.

— Je ne pars plus !

— Vous voulez de me faire tuer par M. de la Palisse ?

— Je vous défendrai ! Qu'il ose donc toucher à un seul de vos cheveux !

— Vous êtes fou !

— Je vous aime ! Je vous aime, et s'il est vrai que vous m'aimiez un peu…

— Assez pour souffrir afin qu'il ne vous arrive rien de malheureux. Votre maître est guéri. Demain ou après-demain, il reviendra me voir…

— Et s'il ne sortait pas de l'hôpital ?

— S'il ne sortait pas… Comment ? Que voulez-vous dire ?

— Ses plaies peuvent se rouvrir…

— Ah ! non, pas cela, Maulmont, pas cela ! Mais partez, je vous en conjure encore !

Dans l'état d'exaltation où elle l'avait si savamment mis, Robert de Maulmont était prêt à tout.

— Ce n'est pas commettre un crime, dit-il, que de lui imposer quelques jours de repos supplémentaire.

Alors, amèrement, Béatrix remarqua :

— Quelques jours, n'est-ce pas ? Le temps que vous prendriez à votre plaisir… Pourquoi pas seulement quelques heures ? C'est cela ! Proposez-moi d'être votre maîtresse d'un soir !

Sombre, Maulmont répéta :

— Quelques jours… Après, je saurai bien…

— Quoi ?

— Ne m'interrogez pas davantage. Il faudra que M. de Chabannes renonce volontairement à vous. Je vous emmènerai à Paris. Vous serez mon épouse !

Béatrix détendit son bras et en enlaça le cou de Maulmont. Leurs lèvres se joignirent encore et le jeune officier ne put pas douter de la sincérité d'une passion qui imprimait de violents frissons au corps qu'il pressait contre le sien. Il crut que l'heure divine était arrivée et il s'apprêtait à soulever Béatrix, lorsqu'elle le repoussa en se plaignant.

— Non ! Non ! Ce serait monstrueux… Jurez-moi que M. de la Palisse n'a rien à redouter… Que vous ne lui ferez pas de mal.

— Je veux seulement l'empêcher de vous reprendre à moi.

— En annihilant ses facultés ? Ah ! cela, oui, si c'est possible !

Et, tout aussitôt, en parlant très vite, Béatrix ajouta :

— Je connais une femme qui a composé une drogue pour cela, On m'a affirmé que c'était inoffensif… C'est le suc d'une plante, je crois. Il suffit de l'inoculer à une personne pour la priver de volonté et d'un peu de mémoire, aussi, mais sans qu'elle en souffre. Ah ! je suis folle de vous dire cela ! Nous n'avons pas le droit !… Vous, surtout, vous qui êtes aux ordres de M. de la Palisse, et son ami. Vous auriez dû vous en aller… Partez, je vous en supplie !

Cependant, ses mains se crispaient sur l'épaule et sur le bras de Maulmont et son haleine le pénétrait jusqu'aux fibres de sa chair les plus profondes.

— Cette femme, demanda Maulmont, puis-je la voir demain ?

— Non !

— Je le veux, Béatrix ! Je l'exige !

— Mais de quel droit, au nom du Ciel ?

— De celui que me donne mon amour, mon premier amour, et qui sera unique !

— Vous êtes fou comme j'étais folle ! Laissez-moi me reprendre, de grâce ! Vous ai-je dit que je n'aimais plus M. de la Palisse ? Je l'aime, ah ! oui…

— Béatrix !

— Tais-toi ! Ne prononce pas mon nom ; tu n'en as pas le droit !

— Dis-moi où je verrai demain cette femme.

— Et s'il nous arrive malheur ?

— Réponds-moi !

— Reviens demain, ici. Elle sera là. Elle te donnera la drogue.

— Pourquoi m'obliger à revenir ? Si je restais, dis ? Cette nuit… Toute la nuit !

— Non, partez ! Laissez-moi.

Maulmont finit par se soumettre. Il était comme ivre. Il ne savait plus ce qu'il faisait. Dans la rue, alors qu'il rejoignait sa demeure, il titubait, pareil à celui qui, sur le point de commettre un crime, s'est gorgé d'alcool pour se donner du « cœur au ventre ».

Maulmont était entré en coup de vent chez Béatrix, et Anzora, qui était avec elle, avait tout juste eu le temps de se dissimuler derrière une draperie.

Toute la nuit il avait lutté. Pendant des heures et des heures, il avait eu tour à tour devant les yeux l'image de son ami, de son protecteur, et celle de la belle comtesse d'Ayala. Pendant des heures, il avait entendu ces paroles :

— Oserais-tu faire cela, toi, mon fils ? Aurais-tu li lâcheté de me trahir pour me ravir la femme que je désire ? Serais-tu assez vil pour attenter à mes jours ou, tout au moins, m'amoindrir ?

Et celles-ci :

— N'auras-tu pas le courage de me délivrer d'un homme que je n'aime plus et d'écarter un rival de la route où t'attend le bonheur ? Entre Chabannes et moi, peux-tu hésiter une seule minute ? Es-tu un homme ou n'es-lu qu'un faible enfant ?

Alors, tour à tour, il s'était dit, dans l'ombre :

— Elle veut se débarrasser de lui, et c'est moi qu'elle charge de son crime. Ce liquide est un poison dont on meurt. Non, non, je ne ferai pas cela !

Puis :

— Te sacrifier à un homme qui a failli à son devoir en abandonnant son armée, un homme qui a voulu toutes les femmes qu'il rencontrait et n'en a aimé aucune ? Serais-tu assez niais pour cela ?

Il était parti pour la maison du Corso de Brera sans savoir ce qu'il ferait tantôt prêt à crier à Béatrix son mépris et tantôt prêt à se jeter à ses pieds, en esclave. Et, lorsqu'il était arrivé, il avait crié :

— Vite ! Vite ! Chabannes compte sortir ce soir. Il est debout. Sa faiblesse n'est pas assez grande pour qu'il renonce à la joie qu'il a escomptée.

Béatrix lui avait ouvert ses bras. Ils étaient restés étroitement serrés l'un contre l'autre, bouché à bouche, mêlant leurs cheveux, Depuis plusieurs jours, depuis qu'il l'avait vue à l'Ospedale, il était vaincu, irrémédiablement vaincu. Peut-être lutterait-il encore. C'en était fait de lui. Il n'était plus qu'un félon, un criminel. Ah ! cette femme, comment Chabannes n'aurait-il pas déserté pour elle ? Son haleine seule grisait.

Elle lui dit :

— Promets-moi de ne faire qu'une piqûre. Une seule, qui nous laisse libres seulement quelques jours. Après je retournerai à na chaîne et toi, mon cher amour, tu trouveras une autre maîtresse.

— Jamais, jamais ! répondit-il. Quand tu seras à moi, je te garderai ou il faudra que Chabannes me tue. Nous nous battrons.

Puis, il ajouta :

— Mais vite, vite, au nom du Ciel ! Où est la drogue ?

Béatrix se dégagea, prit un coffret dans un tiroir et en sortit une bague. Elle dit :

— Cette bague-là à ton doigt. Tu n'auras qu'à appuyer légèrement. Il ne sentira rien. Il n'y aura qu'une goutte de sang. Après, tu reviendras me voir. Je t'attendrai. Ne tarde pas trop, caro mio !

Il prit le bijou, le passa à son annulaire droit et s'enfuit, comme s'il l'eût volé. Anzora sortit de sa cachette. Elle demanda :

— Croyez-vous, Béatrix, qu'il ira jusqu'au bout ?

— J'en suis sûre ! répondit-elle sans hésiter en se regardant dans une grande glace.

— Le malheureux !

Béatrix d'Ayala partit d'un éclat de rire et, feignant de se méprendre :

— Allons, bon ! Voilà que tu as des remords ? Si tu renonces à notre œuvre, si M. de la Palisse…

— Ce n'est pas de lui qu'il s'agit.

— Eh ! quoi, ce garçon ?…

— Que nous a-t-il fait, lui ?

— Rien, encore. Il va devenir notre complice.

— Vous le poussez à l'infamie !

— Un bien gros mot ! Est-ce que, ma chère Anzora, M. de Maulmont t'intéresserait ?

Anzora Carmello baissa la tête et, sans ajouter d'autre parole, se retira. Béatrix haussa les épaules.

— Après tout, dit-elle, elle a raison. Ce garçon-là est bien fait pour tourner la tête aux femmes.

Et elle s'assit, songeuse, cependant que Robert de Maulmont se hâtait vers l'Ospedale Maggiore pour y perpétrer l'attentat que la passion lui imposait.

Il y arriva au moment que M. de la Palisse allait se mettre à table. Marina, sur la demande qu'il lui en avait faite, se tenait auprès de lui. Quand Maulmont entra, elle rougit intensément, tandis que Chabannes s'écriait :

— Te voilà, mon fils ! Si tu t'es invité, tu as eu une fâcheuse idée, car je me sens une faim de loup et le menu n'est point copieux ! Mais quel air as-tu ? serais-tu malade ? Mort de ma vie ! On te prendrait pour un déterré !

Maulmont détourna ses regards. Il était livide, et des frissons lui glaçaient le dos.

— Je ne sais, dit-il, si j'ai pris un froid, mais c'est de vous, Monseigneur, qu'il s'agit. Je suis heureux de vous trouver une bonne mine…

— Et prêt à quitter la maison, sais-tu ? Ce soir…

Chabannes regarda Marina et, lui souriant :

— Excusez-moi, mon enfant. J'emporterai un regret d'ici : celui de ne plus revoir mon ange gardien.

Il s'adressa de nouveau à Maulmont :

— As-tu mangé ?

— Oui, Monseigneur.

— Eh ! bien, assieds-toi et dis-moi ce qui se passe.

Marina, discrète mais surtout gênée, se retirait.

— Vous pouvez rester, ma chère enfant.

Elle s'excusa, ouvrit la porte, et Maulmont, que cette présence importunait, se sentit un peu mieux à son aise. Il évitait de regarder son compagnon qui ne se préoccupait plus maintenant de l'air soucieux de son ami, bavardait seul en sautant d'un sujet à l'autre, ne s'interrompant même pas lorsque la religieuse qui le servait entrait dans la pièce où il prenait son repas.

Soudain, il dit :

— Jamais, mon fils, je n'ai été aussi heureux. Plus tard je te conterai une étonnante histoire. Tu as rencontré ici la femme qu'un homme fabriquerait s'il était dieu. N'est-ce pas qu'elle est exquise ? Eh ! bien, ce soir, Maulmont, ce soir, je serai chez elle et… Mais qu'as-tu, voyons ?

— Peuh ! Monseigneur… rien ! Un peu de malaise qui passera tout seul. Voulez-vous que je vous aide à faire un tour au soleil ? Vous éprouverez vos forces.

M. de la Palisse fit sonner son rire.

— M'aider ? Tu plaisantes, mon fils ! M'aider ! Je monterais à cheval sans aucune aide. Mais je veux bien que nous fassions quelques pas ensemble.

Il s'était levé et se secouait.

— Viens, Maulmont, et conte-moi ce que tu as fait. Pas d'amour, encore ? Pas même d'amourette ? Je t'avais parlé de cette gentille Marina…

— Laissons cela, Monseigneur !

— Au diable soit de ta bégueulerie ! Pasques-Dieu ! Quand te décideras-tu à être un homme ?

— Je me contente d'être un soldat ! repartit Maulmont.

— Dadais ! Ne peut-on pas être les deux ensemble ? Ne suis-je pas un soldat, moi ? Dieu sait pourtant combien j'ai remporté de combats ailleurs que sur les champs de bataille ! Et ce soir… Tubleu ! la belle victoire que j'aurai…

On eût dit qu'il piquait Maulmont à plaisir, qu'il le poussait à commettre sa forfaiture, et Maulmont se disait :

— C'est lui qui l'aura voulu !

Il prit le bras de Chabannes et se serra contre lui. Le chaton de la bague touchait le vêtement contre lequel la pointe allait se briser, peut-être. Allait-il se décider à piquer ?

Ils descendaient un escalier aux larges marches. M. de la Palisse murmura :

— Cette femme… Ce soir…

Alors, Maulmont feignit de trébucher, s'accrocha à la main de son ami, de son protecteur, et la bague fit surgir une goutte de sang. Le venin allait faire son œuvre. Chabannes dit :

— Qu'as-tu donc à la main, qui m'a piqué ?

— Veuillez m'excuser, Monseigneur. Un bijou que j'ai retrouvé dans mes bagages…

— Une belle bague, remarqua Chabannes en prenant la main qui venait de blesser la sienne et que Maulmont retira vivement. Cachottier ! Dans tes bagages, cela ? Allons ! Dis-moi le nom de ta conquête !

Ils étaient dans la cour, sous les ombrages naissants. Des oiseaux, soleil au bec, jouaient dans les feuilles. Il faisait bon vivre, et M. de la Palisse le remarqua à haute voix.

Combien de temps fallait-il au poison pour agir ? Comment son action allait-elle se manifester ?

— Au diable soient les guérisseurs ! s'écria le bouillant capitaine. Remontons, mon ami. Je veux tout de suite m'habiller et rentrer chez moi. Veux-tu prendre les devants pour prévenir ?

— Comme il vous plaira, Monseigneur. Mais permettez-moi de vous accompagner jusqu'à votre chambre.

— Tu as donc peur que je ne puisse pas remonter l'escalier tout seul ? C'est insensé ! Mais viens…

Ils avaient gravi quelques marches quand tout à coup M. de la Palisse s'arrêta :

— C'est étrange, Maulmont, dit-il. Voici que mes jambes se refusent soudain à me porter.

En même temps, il portait sa main à son front où perlaient des gouttes.

— La promenade vous aura fatigué, monsieur…

La voix de Robert de Maulmont était celle d'un agonisant. Ses yeux jetaient des lueurs fauves, et il sentait, lui aussi, ses jambes se dérober sous son corps. M. de la Palisse n'allait-il pas mourir ? Instants cruels où toute l'ignominie du monstrueux forfait se révélait à celui qui l'avait accompli !

— Appelle ! murmura Jacques de Chabannes.

Ce fut un cri rauque, un long râlé aigu qui sortit de la gorge du traître. Des gens vinrent : infirmiers et religieuses, et là-haut, Marina se pencha sur la rampe. Elle aperçut les deux hommes et se précipita, pressentant un grand malheur.

— Aidez-nous, ordonna Maulmont aux assistants.

Quatre infirmiers se chargèrent de M. de la Palisse, tandis que Marina offrait le frêle appui de son bras à M. de Maulmont. Elle demanda :

— Que s'est-il passé ?

Une réponse monta, du fond de l'âme de Robert : « Je suis un misérable ! » Il la retint au bord de ses lèvres et dit :

— Je ne sais pas… Une défaillance que j'espère bénigne.

Bientôt après, M. de la Palisse se retrouva couché dans son lit, au pied duquel, dans un fauteuil, Maulmont se tenait prostré. Vers deux heures, le chirurgien arriva. S'il avait découvert la cause du mal subit de M. de Chabannes, s'il avait décelé la piqûre, Maulmont aurait saisi son pistolet et se serait fait sauter la cervelle.

— Sa Seigneurie a commis une imprudence en sortant trop tôt, déclara le chirurgien. Elle n'aurait pas dû sortir encore. J'espère que cela va passer avec du repos.

Il ordonna des bouillons d'herbe et quelques drogues. Maulmont lui demanda :

— Vous êtes sûr qu'il n'y a rien à redouter ?

— Il faut attendre à demain pour acquérir une certitude. Mais je ne dois pas me tromper.

— Je vous remercie, monsieur.

Maulmont et Marina restèrent seuls dans la chambre. M. de la Palisse s'était endormi, le visage couvert de transpiration, Un profond silence régnait dans la pièce. De temps à autre une religieuse faisait une apparition. Marina lui adressait un signe pour qu'elle se retirât. Elle attendait que M. de Maulmont lui adressât la parole. Il se taisait, ravagé par le remords.

Un peu avant la tombée de la nuit, le malade sortit de son sommeil. Il regarda autour de lui, pressa son front et ses yeux de ses mains, et demanda :

— Où suis-je ? Qui êtes-vous ?

Le poison ne l'avait pas tué ; il lui avait fait perdre la mémoire, et Béatrix d'Ayala avait dit vrai. Maulmont se trouva soulagé d'un gros poids. Il se dressa, se rapprocha du chevet et dit :

— Monseigneur, ne reconnaissez-vous point votre ami ?

— Parbleu ! s'exclama M. de la Palisse, nous sommes de vieux amis, hein ? Nous nous sommes battus ensemble à... Cornebleu ! le nom m'échappe !

Il éprouvait des difficultés à s'exprimer, trouvant malaisément ses mots et ne les articulant qu'avec peine. Mais son visage n'était point celui d'un homme qui se trouve en danger de mourir, et le remords de Maulmont s'atténuait, encore qu'il demeurât vif.

Maintenant, n'ayant pas mangé de la journée, le jeune homme avait faim. Il demanda à sa victime :

— Voulez-vous me permettre, Monseigneur, d'aller prendre mon repas ?

— De quel droit vous en empêcherais-je, monsieur ? répondit Chabannes étonné. Mais, avant de me quitter, rappelez-moi le nom de ce glorieux soldat qui s'est fait tuer à la bataille de… de…

— La bataille de Ravenne ? Monseigneur le duc de Nemours.

— Le duc de Nemours ? C'est étrange…

— Gaston de Foix.

— Ah ! oui, c'est cela, Gaston de Foix. Un grand capitaine, monsieur, et d'une telle droiture |

Le mot frappa Maulmont comme un soufflet, Son remords redevint poignant. Mû par un besoin d'affection, il tendit pour la première fois sa main à Marina qui éprouva un violent émoi, la pressa tendrement et se retira sans prononcer une parole.

En ces instants, il haïssait Béatrix, et s'ils avaient été face à face, il lui aurait crié son dégoût et son mépris. Il marcha au long des rues que les voiles du soir envahissaient, sans s'occuper de la direction, erra pendant un temps assez long, entra dans une hostellerie et s'assit à une table où il mangea tout ce qu'on voulut bien lui apporter. Il était comme un animal traqué qui se repaît avant d'affronter la lutte suprême, mais il ne savait pas, lui, avec qui il engagerait la lutte qu'il avait à soutenir. Serait-ce avec lui-même ou avec Béatrix ?

Lorsque, repu, il quitta l'hostellerie, la nuit était descendue sur la ville. Brusquement, Maulmont se dit :

— Je vais la voir.

Il éprouvait l'impérieux besoin d'affronter Béatrix. Alors, il chercha à s'orienter pour trouver le Corso de Brera, mais il dut demander son chemin, parce qu'il ne pouvait guère réfléchir et que les rues étaient à demi-obscures.

Robert, comte de Maulmont, arriva devant la haute maison aux trente-deux fenêtres et, près d'y entrer, se ravisa, Quel instinct, quel pressentiment le poussait-il à ce qu'il allait faire ? Il rebroussa chemin, tourna dans la première rue qui s'offrit à lui et revint, par : une autre voie, vers l'immeuble qu'il situa au fond d'un jardin planté de grands arbres. Le jardin était fermé par un mur assez haut dans le milieu duquel une porte de fer découpait son rectangle.

Maulmont, s'étant assuré de ce qu'il n'y avait personne dans la rue, escalada le mur. En quelques instants, il fut dans le jardin. Des fenêtres brillaient à la façade arrière de l'immeuble. Toujours sans en avoir raisonné, il grimpa à un arbre, se blottit dans une fourche et chercha à voir ce qui se passait dans la maison. Il dut attendre ainsi longtemps, et il se décidait à redescendre, lorsque des ombres apparurent derrière un rideau léger. C'étaient les ombres d'un homme et d'une femme.

Maulmont dut étouffer un cri.

— La gueuse ! murmuura-t-il.

Car l'ombre masculine venait d'ouvrir ses bras pour étreindre l'ombre féminine, celle de la comtesse Béatrix d'Ayala, à n'en pas douter.

La souffrance que le malheureux avait éprouvée dans les heures qui avaient précédé et celles qui avaient suivi son forfait

n'était rien à comparer avec celle qui lui tordait le cœur en cette minute. Il avait été le jouet de cette femme et c'était de sa propre main — de la main qu'elle avait dirigée — que M. de la Palisse avait été frappé !

Les deux ombres s'étaient détachées l'une de l'autre et celle de l'homme, s'étant éclipsée un instant, se montra à nouveau avec un chapeau. Cette fois, Maulmont raisonna. Il se dit :

— L'amant de Béatrix s'en va pour la laisser seule en prévision de ma visite. Il va sortir, mais non point la porte du Corso.

Prestement, il descendit de son observatoire et courut se poster au bas du petit perron qu'il avait aperçu au fond du jardin. L'épée haute, il attendit, tout bouillonnant d'un courroux redoutable. Des bruits de clés et verrous lui signalèrent qu'il ne s'était pas trompé. La porte s'ouvrit et deux hommes apparurent. Dans le premier, qui portait un rousseau de clés, Robert de Maulmont aurait pu reconnaître l'ancien écuyer de son maître, le traître Gariglia. Mais l'ombre était trop dense pour qu'il pût distinguer ses traits.

Il se redressa, fit tournoyer son épée, et cria :

— En garde !

Le chevalier Aldo d'Aldi, celui qui avait été jadis le signor Carmello et avait condamné Beppa à finir ses jours dans un couvent, se montra tout d'abord si surpris qu'il s'offrit immobile, aux coups de son adversaire. Mais M. de Maulmont n'était pas un assassin.

— En garde ! répéta-t-il.

Aldo d'Aldi tira enfin son épée, tandis que Gariglia, ayant reconnu la voix de Robert de Maulmont, prenait prudemment le large. Les épées s'entre-choquèrent dans le silence impressionnant du jardin et, dès les premières passes, le chevalier français ne douta pas qu'il aurait facilement raison de l'inconnu. En quoi il se trompait, car l'ancien marchand avait acquis au maniement de l'épée une habileté peu commune. Le combat dura longtemps. Mais parce que les deux antagonistes ferraillaient sans prononcer un seul mot, que Gariglia, dissimulé dans un coin, n'osait point ouvrir la bouche dans la crainte d'être reconnu, et que toutes les fenêtres étaient closes, aucun curieux ne se montra.

Soudain, Robert de Maulmont, profitant de ce que son rival s'était découvert, se fendit à fond et son épée se planta entre deux côtes. Aldo d'Aldi poussa un cri et s'abattit. Alors, Maulmont, victorieux, se précipita vers la porte, gravit l'escalier en courant, retrouva celui qui conduisait à l'appartement de Béatrix, frappa violemment et, quand on lui eut ouvert, se jeta dans la pièce.

Une voix angoissée s'éleva bientôt pour demander :

— Au nom du ciel, que se passe-t-il ?

Maulmont courut, souleva une tapisserie et faillit renverser Béatrix d'Ayala. Il allait crier un outrage. Devenu très maître de lui tout à coup, il prononça d'abord seulement ces mots :

— Madame, j'ai accompli la mission dont vous m'aviez chargé : j'ai fait perdre l'esprit à M. de la Palisse.

Puis, lentement, en scandant les mots, il ajouta :

— Et maintenant, madame, je viens de tuer votre amant.

Un peu de sang coulait de l'épée. Béatrix d'Ayala exhala une plainte et s'abattit aux pieds de M. de Maulmont.

M. de la Palisse avait, un peu avant minuit, été repris de faiblesse et s'était évanoui. Comme la première fois, son corps s'était couvert de transpiration et, pendant bien près d'une demi-heure, tant il restait immobile et tant son pouls battait lentement, Marina, qui ne l'avait pas quitté d'une seconde, aurait pu croire qu'il allait, d'instant en instant, passer de vie à trépas.

C'était un fait bien étrange et dont le chirurgien aurait dû s'inquiéter, semblait-il. Jamais une seule fois, depuis le jour où il était entré à l'Ospedale Maggiore, tout au moins depuis que Marina avait été mise auprès de lui, M. de la Palisse ne s'était pareillement évanoui. Mais peut-être, de loin en loin, subissait-il de telles crises.

— Mais alors, se demanda Marina, pourquoi M. de Maulmont a-t-il eu une telle alarme ?

Elle flairait le mystère encore qu'elle eût grandi dans un pays et vécu dans une époque où les mystères n'auraient pas dû étonner, et, par une naturelle déduction, y mêlait Robert de Maulmont et la comtesse d'Ayala, le capitaine n'ayant jamais été en tête à tête qu'avec eux. Mais elle s'efforçait à ne pas trop réfléchir pour n'avoir pas à refouler des soupçons qui l'auraient envahie de souffrance.

Lorsque M. de la Palisse fut revenu à lui et que son pouls eut repris ses battements réguliers, elle consentit à le laisser aux soins de la religieuse qui l'avait veillé au cours des premières nuits et était revenue prendre son service.

Marina se coucha dans le petit lit de fer disposé derrière un paravent au fond de sa logette et, toute lasse qu'elle était, elle n'y trouva le sommeil qu'à une heure fort avancée de la nuit. Mais, alors même qu'elle dormait, le mystère revint l'obséder en des rêves et elle se réveilla très tôt, bouleversée par un cauchemar qui lui avait montré M. de la Palisse mourant.

Fort heureusement, ce n'était qu'un mauvais songe. Marina allait quitter son lit pour aller aux nouvelles quand elle entendit dans sa logette le pas menu de la religieuse. Aussitôt, elle appela pour s'informer.

— Sa Seigneurie a paisiblement dormi et elle ne s'est pas encore réveillée, signorina. Je venais prendre ici un peu de breuvage pour me réconforter, car je n'ai pu moi-même fermer l'œil.

— Eh ! bien, je vais me lever et vous viendrez vous reposer à ma place.

— Non ! Non ! n'en faites rien, signorina. C'est bien assez que vous soyez de garde tout le long du jour.

Marina n'insista point. Puisque M. de la Palisse dormait, il était bon qu'elle profitât du répit pour reprendre elle-même des forces. Ses yeux ne se refermèrent plus et sa pensée fut tout entière captivée par M. de la Palisse et le jeune et beau comte de Maulmont.

Pourquoi donc M. de Maulmont, qui la regardait à peine, lui avait-il si tendrement pressé la main ? Quels sentiments à l'égard de l'humble jeune fille qu'elle était, se débattaient-ils dans l'âme de ce soldat si chevaleresque ? Était-il bon qu'elle eût, de ses vœux, appelé son amour ? Hélas ! Elle avait pu apprendre, par ce

qu'on lui avait raconté, combien les guerriers, et surtout les gentilshommes français étaient versatiles. Souhaiter l'amour de M. de Maulmont n'était-ce pas tenter le malheur ? Ou bien, dans les combats à venir, un boulet emporterait cette vie si précieuse, ou bien, si Dieu daignait l'épargner, M. de Maulmont retournerait bientôt en France où devait l'attendre un autre cœur mieux partagé.

M. de Moulmont, elle savait peut-être au fond de son être, la douce Marina, pourquoi elle l'aimait, s'il est vrai qu'on puisse savoir pourquoi l'on aime et qui l'on aime. Mais M. de la Palisse ? Il était un ennemi de son pays. Il avait tué et fait tuer des centaines de Milanais. Elle avait des raisons de le haïr et elle sentait pour lui, dans le plus secret de son cœur, des trésors de tendresse. Peut-être était-ce par réaction ? Parce qu'elle détestait ceux qui avaient juré sa perte. Ou bien, par quel instinct ?

Soudainement, Marina sauta hors de son lit. Elle ne voulait plus penser, car le travail de son esprit l'éprouvait davantage qu'une fatigue corporelle. En quelques minutes, elle eut fait sa toilette et déjeuné. M. de la Palisse, dont les traits étaient à peine altérés, la vit apparaître et la dévisagea longuement sans prononcer un seul mot.

— Avez-vous bien dormi, Monseigneur ? demanda-t-elle.

Il attendit un moment avant de répondre :

— Oui, mademoiselle ; mais qui êtes-vous ?

— Marina, votre garde. Ne vous souvient-il plus de Marina ?

Il lui prit la main et la garda dans la sienne comme si, près de mourir, il eût voulu emporter dans la tombe la chaleur de vie de

son enfant.

Marina regardait la main qui pressait la sienne et elle y distingua un point d'un rouge foncé au sommet d'une légère boursouflure. Une bestiole avait dû piquer M. de la Palisse qui demanda :

— Que regardez-vous ?

Elle souleva la main et montra du doigt le point. M. de la Palisse sourit.

— Qui sait, s'interrogea la jeune fille, si la bête n'était pas venimeuse et si ce n'est pas le venin qui a provoqué les malaises ? Le chirurgien aurait dû voir cela.

Elle se proposa de signaler la blessure qu'elle ne cessait pas de regarder, elle n'aurait su dire pourquoi, cependant que le malade continuait de sourire, d'un air un peu hébété. Chabannes paraissait physiquement en aussi bonne santé que la veille, alors qu'il était prêt à quitter l'hôpital, mais il ne manifestait plus le désir de s'en aller.

Ils demeurèrent ainsi, la main dans la main, un très long moment, et l'on eût dit deux amoureux faisant, sans se parler, un commun rêve. M. de la Palisse rompit le silence pour déclarer qu'il avait faim.

— Oh ! excusez-moi, Monseigneur, dit Marina. J'oubliais mes fonctions.

Elle retira sa main et courut à l'office. Quand elle rentra, quelques instants plus tard, dans la chambre, M. de la Palisse était toujours assis sur son lit, les regards sur la porte, ayant le

même sourire figé sur ses traits, comme dans l'attente d'une apparition.

Il mangea de fort bon appétit et, ayant fini de déjeuner, reprit la main de la jeune fille.

C'était une véritable idylle, mais une idylle très pure qui se nouait entre le soldat aux cheveux gris et la jeune fille si douce devenue infirmière par la volonté de gens à qui elle devait obéir et qu'elle n'aimait point parce qu'ils la faisaient parfois souffrir et faisaient souffrir M. de la Palisse.

Ils se disaient des choses puériles quand la porte s'ouvrit devant une religieuse qu'une autre femme suivait. Marina pâlit. Elle se leva, alla à la rencontre de la visiteuse et lui demanda :

— Que viens-tu faire ?

— Voir ton malade. N'en ai-je pas le droit ? Je parie qu'il te faisait la cour ?

— Oh ! tais-toi ! supplia Marina avec une grande tristesse.

Anzora Carmello, fille du chevalier Aldo d'Aldi, fit un pas de côté et découvrit ainsi à M. de la Palisse son visage que cachait Marina. Le malade appuya ses deux mains sur le lit pour se soulever et tendit son buste et sa tête en avant, la bouche crispée, les yeux exorbités. Il avait devant lui l'image si chère de sa Beppa, la morte vivante qu'il avait vue passer derrière une glace et reconnue parmi ses agresseurs. Mais sa mémoire demeurait endormie et s'il dévisageait aussi intensément Anzora c'est qu'elle lui rappelait une femme perdue dans le passé, une femme à qui il n'était plus capable de donner un nom. On voyait qu'il souffrait, de cette souffrance que doivent éprouver les enfants infirmes qui voient

jouer les autres, voudraient prendre part à leurs jeux et ne peuvent pas s'arracher à leur lit de douleur.

— Monseigneur, dit Anzora, je viens excuser auprès de vous la comtesse Béatrix d'Ayala qui, légèrement souffrante, n'a pu venir aujourd'hui prendre de vos nouvelles.

Jacques de Chabannes ne bougea pas, le nom qu'Anzora avait prononcé ne lui ayant sans doute rien rappelé. Alors, une flamme de joie brilla dans les yeux d'Anzora Carmello et Marina, qui l'observait, la vit luire. Tout de suite une pensée vint à son esprit :

— Ce sont eux ! Eux qui ont piqué M. de la Palisse…

Eux ? Elle se sentit défaillir. L'étrange mal s'était révélé alors que M. de Maulmont était avec le capitaine et M. de Maulmont était parti dans une allure de malfaiteur.

Anzora demanda :

— Y a-t-il longtemps que M. de la Palisse est ainsi ? N'a-t-il pas davantage de mémoire ?

Marina ne répondit point. Elle s'assit et parut indifférente à ce qui se passait. La religieuse était restée sur le seuil de la chambre. Anzora, décontenancée, prit le parti de s'en aller. Elle sourit au malade, jeta un regard de dédain sur la garde et disparut sans se retourner. La porte refermée, Marina se redressa et se pencha sur le lit.

— Ami, ami, murmura-t-elle.

C'était la première fois qu'elle osait dire ce mot de douceur à celui qu'elle soignait. Le visage de M. de la Palisse se détendit et sa voix s'éleva :

— Quelle est cette femme ?

— Je l'ignore, répondit Marina en rougissent.

Alors, Chabannes retomba dans son lit et ne fit plus aucun geste, Il gardait les yeux ouverts, perdus dans le lointain, à la poursuite d'un souvenir, d'une image, cependant que Marina se plongeait dans ses réflexions. Elle ne pouvait pas douter : Béatrix avait tourné la tête à M. de Maulmont pour l'employer à ses desseins criminels qui se proposaient de réduire à l'impuissance le chef de l'armée d'occupation et de favoriser ainsi le retour des troupes de la Ligue. Pourquoi Maulmont ? Pour avoir barre sur lui et le mettre, lui aussi, hors d'état de résister.

M. de Maulmont, qu'elle aimait, n'était donc qu'un félon, un lâche ? Une victime d'abord. La beauté de Béatrix l'avait subjugué. L'horrible chose ! Penser que l'amour qui avait paru si beau n'était plus qu'un peu de boue ! Se dire que tout était fini, que l'homme qu'on aimait en secret était devenu l'amant — et le pantin — d'une autre... Ah ! comme ils avaient su frapper ! Comme ils avaient diaboliquement réussi leur coup en faisant trois victimes des trois êtres qu'ils exécraient !

Ainsi, Marina était-elle amenée à se poser une fois de plus la question qui l'obsédait depuis son enfance :

— Pourquoi me détestent-ils ? Pourquoi me font-ils si cruellement souffrir ? Que leur ai-je fait et qui suis-je ? Que leur suis-je ?

Des larmes coulaient sur ses joues sans qu'elle songeât à les sécher. Une révolte la secoua. C'était sa première révolte. Elle murmura entre ses dents serrées :

— Il faut que je sache ! Il faut que je les délivre, eux. Quant à moi…

Que lui importait désormais ce qu'on ferait d'elle ?

Marina se leva et rentra dans sa logette pour y travailler. Le travail seul lui permettrait d'attendre sans trop s'impatienter, sans trop souffrir, l'heure qu'elle venait de se fixer pour accomplir son premier acte de défense. Mais elle eut beau aller, venir, agir, elle ne parvint pas à chasser les douloureuses pensées de son esprit, ni la peine de son cœur. Toutes les fois qu'elle entendait un pas dans le corridor, elle imaginait que M. de Maulmont allait apparaître. Souhaitait-elle ou redoutait-elle qu'il vînt ?

M. de Maulmont ne vient pas. Le soir descendit peu à peu et noya la ville. Alors, Marina s'en alla trouver les religieuses et demanda à la mère l'autorisation de s'absenter.

— Je n'ai pas le droit de vous l'accorder, mon enfant, dit celle-ci.

— De quel ordre, je vous prie ?

— Il ne m'appartient pas de vous le dire.

— Pouvez-vous, du moins, ma mère, me révéler si cet ordre vous a été donné par M. de Chabannes ?

— Ce n'est pas de lui que je l'ai reçu.

— Dans ce cas, je passerai outre, M. de Chabannes étant gouverneur de Milan et maître et souverain de tous les Milanais.

La supérieure se mordit les lèvres.

— Votre devoir, mon enfant…

— Mon devoir, répliqua Marina, m'ordonne de servir notre maître. Je vous demande une fois encore de me faire remplacer pour quelques heures auprès de lui. Si vous ne m'accordez pas cette faveur, j'en rendrai compte à M. de Chabannes qui avisera si on n'achève pas de le tuer dans votre maison !

— Que voulez-vous dire, mademoiselle !

— Tout ce qu'il vous plaira de penser, répondit de sa voix douce, mais ferme, Marina.

— Eh ! bien, sortez donc, mon enfant, et que cette autorisation que je vous donne vous soit une preuve que je n'ai rien à redouter.

Marina remercia et retourna dans sa logette pour s'y habiller. Dans l'ombre qui s'épaississait, elle se glissa au long des rues et gagna le Corso de Brera à peu près désert à cette pure obscure. Quand elle se trouva devant l'immeuble aux trente-deux fenêtres, son cœur se mit à battre à coups désordonnés. Pourvu qu'elle ne rencontrât personne et que celle qu'elle allait voir fût dans son appartement. Elle connaissait un passage secret, s'y engouffra et monta un escalier tournant qu'utilisaient seuls les domestiques. Arrivée au troisième étage, elle prit un couloir, plein de ténèbres et gratta à une porte. La porte s'ouvrit.

— Que me voulez-vous ? interrogea une voix de femme.

— C'est moi, Marina ! Bonsoir, Speranza !

— Toi, ma fille, à cette heure ! Pourquoi n'es-tu pas à l'Ospedale ? Sais-tu que si l'on te surprenait ici ?…

— Qu'ai-je à redouter de plus terrible que la haine dont on m'entoure ? La mort ? Je ne la crains pas. Speranza, écoute et faisons vite. Je n'ai eu jusqu'ici un peu d'affection que la tienne. Aujourd'hui, je souffre comme jamais je n'ai souffert et je viens te demander secours.

— Ne s'agit-il que de toi, ma fille ?

— De moi — par d'autres. Ce n'était pas assez qu'on eût blessé M. de la Palisse. On a tenté de l'empoisonner et l'on a réussi à en faire un vieillard sans mémoire et sans volonté.

— Que t'importe cet homme ? Pourquoi veux-tu lui venir en aide ? Il est notre ennemi à tous.

— Je l'aime !

— Santa Madona ! Il ne faut pas, Marina, il ne faut pas !

— Je l'aime comme une fille son père…

— Tais-toi !

— Speranza, je t'en supplie ! C'est toi qui as fourni la drogue et c'est M. de Maulmont qui l'a administrée ?

— Je ne peux rien te dire.

— J'ai donc deviné. Écoute, Speranza ; je pourrais te dire que je m'adresserai aux officiers de M. de la Palisse et que vous serez tous arrêtés. Je veux n'en appeler qu'à ta vieille affection. Pourquoi es-tu de leur côté ? Parce qu'ils te donnent de l'argent ? M. de la Palisse t'en donnera bien davantage, et tu ne risqueras pas d'être abattue comme un chien devant les remparts.

— Christo Santo !

— Le poison que tu as fourni, on peut en combattre les effets. Dis-moi comment et avec quoi. Non, je ne te menace pas. Je te rappelle seulement que tu t'es toujours montrée bonne pour moi et que, toi aussi, je t'aime. Parfois, il m'a semblé que tu étais ma maman, cette maman dont on ne m'a jamais dit le nom ! Parle, Speranza. Hâte-toi !

Marina s'était jetée aux pieds de la sorcière et, pleurant, elle joignit les mains dans un geste de supplication.

Alors, Speranza se laissa toucher et, à son tour, elle dit :

— Écoute…

Quelques minutes plus tard, Marina redescendait le vieil escalier glissant et noir en emportant dans sa main une fiole qu'elle pressait comme un trésor. Nul autre que Speranza ne l'avait vue. Elle courut dans les rues et les venelles, échappa aux poursuites de soudards, arriva à l'Ospedale Maggiore tout essoufflée et faillit, tant sa course l'avait brisée, s'abattre dans la chambre de M. de la Palisse.

M. de la Palisse s'était endormi et Marina le regarda longtemps respirer.

— Demain, se dit-elle, demain je l'aurai sauvé !

Elle s'adressa à la religieuse,

— Vous pouvez vous retirer, ma sœur, c'est moi qui veillerai cette nuit. Veuillez dire à la mère que je suis rentrée.

La fiole de Speranza glissée dans son corsage et pressée par son bras, elle s'endormit à son tour.

Àpeine Béatrix d'Ayala s'était-elle effondrée en exhalant sa plainte, que l'énigmatique Anzora Carmello apparut. L'angoisse la rendait plus belle encore, et Robert de Maulmont fut frappé par sa beauté. Très pâle, presque blanche, elle demanda d'une voix angoissée :

— Par le Ciel, monsieur, que s'est-il passé ? Qu'arrive-t-il ?

— Qui êtes-vous ? répliqua Maulmont sans colère, tant l'impression que lui faisait Anzora avait fait taire son courroux.

Devant tout autre homme, Anzora l'eût pris de haut pour remarquer qu'elle était chez elle et n'avait pas à justifier son intervention. Mais, en présence du jeune ami de M. de la Palisse, elle se sentait sans volonté.

— Je suis, répondit-elle, une amie de la comtesse d'Ayala et je vous supplie de ne pas lui faire de mal.

— Pourquoi donc en fait-elle aux autres ?

— Je ne sais pas. Je ne comprends pas !

— M. de Maulmont voulut se délivrer du sentiment qui le gagnait et, sur un ton où il mit volontairement de la rudesse :

— Allons donc ! s'écria-t-il, vous n'allez pas prétendre que vous ignorez les intrigues de cette femme ! Vous n'oserez pas soutenir qu'étant son amie — et sa complice, sans doute — vous ne savez pas à quoi visent ses odieuses machinations !

Anzora, blessée en son cœur, et touchée par le reproche qu'elle savait mérité, essaya de réagir.

— Monsieur, dit-elle âprement, on m'avait toujours affirmé que les gentilshommes français étaient nobles et chevaleresques et j'étais loin de penser qu'ils maniaient l'outrage mieux encore que le madrigal.

— Veuillez m'excuser, dit alors Maulmont en baissant la tête.

Il regarda Béatrix étendue sans mouvement à ses pieds et pointant un doigt vers le corps :

— C'est de cette femme que j'exigerai la vérité.

Puis, soudain, il se baissa et, la touchant :

— Mais, qu'attendez-vous, mademoiselle, qu'attendez-vous pour lui porter secours ? Vous ne voyez donc pas qu'elle va mourir, peut-être ?

Il oubliait son ressentiment, repris par sa passion, et, sans voir ce qu'il y avait de tendre pour lui dans les yeux d'Anzora, il ne pensait plus qu'à ranimer Béatrix pour qu'elle le regardât, lui sourît et versât dans son âme et dans sa chair le poison de sa beauté diabolique.

Anzora Carmello, roide, glacée, appela, et deux femmes vinrent. Elle leur dit :

— Emportez votre maîtresse et efforcez-vous à lui faire reprendre ses sens.

Puis, tandis qu'on emportait Béatrix :

— Monseigneur, ajouta-t-elle, un peu plus maîtresse d'elle-même, j'espère que vous ne refuserez point de me dire ce qui a provoqué l'évanouissement de M d'Ayala.

Robert de Maulmont eut un ricanement.

— La rage d'avoir été démasquée, sans doute ! La honte…

— Je ne comprends toujours pas.

— Eh ! bien, je lui ai dit que je venais de tuer son amant, l'homme qui, il y a à peine quelques instants, la tenait ici pressée sur sa poitrine.

Anzora Carmello jeta un cri, elle aussi.

— Ce n'est pas vrai ! Dites que ce n'est pas vrai !

— Quoi ! fit M. de Maulmont dans un rire sardonique, cet homme-là serait-il également votre amant ?

Il put croire qu'Anzora allait bondir sur lui. Après un mouvement de révolte, elle éclata en sanglots et dit :

— C'est mon père !

— Ah ! s'exclama alors Maulmont, que je vous plains, que je vous plains !

La jeune fille chancelait. Il lui offrit le bras et l'emmena vers le fond de la vaste pièce où elle s'effondra dans un fauteuil, le visage dans ses mains, et pleurant à chaudes larmes, cependant que le jeune chevalier français se précipitait dans l'escalier pour se porter au secours de sa victime qui n'était peut-être pas morte sur le coup.

Alors qu'il allait arriver à la porte donnant accès dans le jardin, il entendit des bruits de voix derrière lui et découvrit un passage qui s'amorçait dans le couloir allant de la porte à l'escalier. Il y avait, dans le fond, une autre porte et c'était derrière celle-ci

qu'on parlait. Maulmont, sans même avoir regardé dans le jardin, eut la certitude qu'on avait transporté là le blessé ou le mort, ouvrit sans façon et aperçut effectivement, sur un lit, un homme autour de qui s'empressaient des gens.

— C'est moi, dit-il, qui me suis battu avec cet homme. Est-il mort ou vit-il encore ?

On s'était écarté et il s'approcha. Le chevalier Aldo d'Aldi respirait, mais il était d'une extrême pâleur. Maulmont lui prit le pouls et constata qu'il battait à peine un peu plus vite qu'au rythme normal. Il demanda :

— Y a-t-il un chirurgien parmi vous ?

N'obtenant pas de réponse, il ajouta :

— Qu'on aille en chercher un tout de suite !

Il n'avait pas remarqué, en entrant dans la salle, le départ subit de Gariglia. À peu près rassuré, il remonta vers l'appartement de Béatrix et la retrouva revenue à elle et tenant dans ses bras Anzora qui pleurait désespérément.

— Dieu, madame, dit-il, n'a pas voulu que je tue votre amant et je l'en remercie. Mais nous avons un compte à régler tous les deux et s'il vous plaît que nous le réglions tout de suite…

— Oui, répondit Béatrix en repoussant Anzora et en s'efforçant à se lever.

— Je vous en prie, dit Maulmont, restez assise.

— Oui, finissons-en, monsieur ! Si mon frère meurt, soyez à tout jamais maudit !

— Votre frère !

— S'il en réchappe, je ne pourrai jamais oublier que vous avez injustement provoqué le père de cette enfant et…

— Misérable que je suis ! s'écria Maulmont ; la passion m'avait aveuglé ! Votre frère… le père de cette jeune fille ! Ah ! Dieu merci, mon épée ne l'a point terrassé jusqu'à la mort et je viens de m'assurer de ce qu'il en réchappera.

Ce disant, le bel officier s'était jeté aux pieds des deux femmes et, par les mains, par les yeux et par les lèvres, il implorait son pardon.

— Vous m'avez outragée, vous avez outragé cette enfant, monsieur. De quel droit ? Vous croyiez-vous déjà mon maître ? Vous ai-je donné des gages d'un esclavage qui m'aurait peut-être été doux si je l'avais librement accepté ? Qu'avez-vous dit à Anzora ? De quel crime m'accusez-vous ? Et vous voulez que je vous pardonne !

Anzora, informée que son père n'était pas en danger de mort par Gariglia, qui avait mis à profit les quelques minutes d'absence de M. de Maulmont, se tenait maintenant un peu à l'écart, regardant alternativement le gentilhomme et la comtesse. Elle se rendait compte de l'ascendant qu'avait pris Béatrix sur celui qu'elle aimait, du pouvoir qu'elle exerçait sur lui et cependant assurée de ce que Béatrix ne serait jamais sa maîtresse, elle souffrait à la pensée que son propre amour ne parviendrait point à le toucher. En ces instants, elle oubliait sa haine pour M. de Chabannes et en voulait à son alliée, à son amie, le principal artisan de la vengeance que les conjurés avaient projeté de tirer.

Quant à Béatrix, elle savait maintenant que Maulmont ne réagirait plus, qu'il était entièrement sa chose et elle jugea, dès lors, qu'il était de bonne politique de se radoucir et de se montrer indulgente. Elle dit :

— Monsieur, le remords que vous manifestez m'incline à moins de rigueur.

— Seulement mon remords ?

— Peut-être autre chose. Mais, de cela, il ne saurait être question, du moins ce soir. Mon frère a besoin de nos soins. Laissez-nous.

— Jusqu'à quand ?

— Jusqu'à ce que j'aie pardonné, monsieur, jusqu'à ce que la sympathie que j'avais pour vous soit revenue, si elle doit revenir. Vous m'avez donné une terrible inquiétude et vous m'avez offensée. M. de la Palisse n'aurait point agi de la sorte !

Béatrix avait à dessein prononcé le nom du capitaine pour mesurer, sonder la profondeur de la passion de sa victime, Maulmont s'assombrit davantage et gronda presque :

— Je ne veux pas entendre ce nom de vos lèvres !

— Vous persistez donc à vouloir commander ?

Il se courba, se voûta, dans l'attitude d'une bête battue.

— Excusez-moi encore, madame. Non, je ne commande pas. Je suis votre esclave. J'obéis. Mais, de grâce, épargnez-moi !

Elle lui tendit sa main qu'il mouilla de ses lèvres et de deux larmes et lui accorda un sourire qu'il emporta sans daigner jeter

les regards sur Anzora dont la souffrance s'exaspéra.

Après une nuit de sommeil bestial, M. de Maulmont se demanda s'il allait retourner à l'Ospedale Maggiore, auprès de l'homme qu'il avait tant aimé et qu'il haïssait maintenant comme il n'avait jamais haï quiconque. Il renonça à sa visite et demeura enfermé tout le long du jour dans l'attente impatiente de l'heure où il pourrait revoir Béatrix. Mais, quand la nuit fut venue, il sut redevenir un homme, museler son impatience et se forcer à attendre de nouvelles heures pour ne point faire reculer celle qui lui donnerait enfin le bonheur si ardemment désiré.

Là-bas, à l'Ospedale Maggiore, Marina, qui avait versé dans un breuvage le contenu de la fiole que lui avait remise la sorcière Speranza, ne quittait pas un seul instant M. de la Palisse dans l'attente des événements qu'elle espérait. Elle pensait que la réaction serait aussi violente que l'avait été l'effet de la drogue et que le capitaine éprouverait de nouvelles crises avant de recouvrer sa mémoire et sa volonté, s'il était vrai qu'il dût les recouvrer.

Le contre-poison avait été administré le matin. Vers deux heures de l'après-midi, M. de la Palisse ressentit une sorte de vertige et, sur une plainte qu'il poussa, s'endormit profondément. À dix heures du soir, il dormait encore d'un sommeil agité comme celui d'un fiévreux, quoiqu'il eût le front à peine chaud. Un peu après minuit, Marina constata que son pouls battait faiblement et que son front et ses mains se refroidissaient davantage. Elle eut peur, mais se garda d'appeler. M. de la Palisse allait-il mourir là ? Speranza s'était-elle trompée ou bien avait-elle sciemment donné un autre poison ? Ah ! que chaque minute était longue… Comme là nuit durait, durait !… À quatre heures du matin, le malade dormait toujours. Cela faisait quatorze heures.

La fatigue, l'angoisse finirent par avoir raison de Marina, qui luttait depuis le milieu de la nuit pour résister au sommeil qui la gagnait. Une voix frappa ses oreilles. Rêvait-elle ? Peut-être… C'était un rêve dans lequel un homme l'appelait au secours. La voix devint plus forte, plus perçante. L'homme qui était en danger se traîna jusqu'à Marina et lui toucha la main. Marina jeta un cri et s'éveilla.

M. de la Palisse, à genoux sur son lit, lui étreignait le poignet et l'appelait d'une voix suppliante :

— Mon enfant ! Ma petite Marina !…

Elle dégagea son poignet, se redressa et, encore à demi plongée dans l'inconsciente :

— Qu'y a-t-il, monsieur… monseigneur ?

— Ah ! dit M. de la Palisse, je viens d'avoir un terrible cauchemar. On m'assassinait et parmi mes assassins je reconnaissais M. de Maulmont. N'est-ce pas que c'est une chose affreuse ?

Il avait prononcé le nom qui, la veille, lui échappait. Était-il guéri ?

— Marina, dit-il encore, donnez un peu plus de lumière. Il y a autour de moi des ombres que je voudrais chasser.

Maintenant plus complètement réveillée, la jeune fille alluma des lampes.

— Merci, mon enfant, je me sens à présent plus rassuré. C'est stupide qu'on rêve ainsi. Je ne sais plus où j'en suis. Ne devais-je pas quitter l'hôpital ? Pourquoi suis-je encore dans cette chambre ?

— Parce que vous avez rechuté, monseigneur.

— Il y a longtemps ?

— Deux jours bientôt.

— C'est étrange. Deux jours… Et Maulmont est-il venu pendant ces deux jours ?

— Oui, Monseigneur, dit-elle ; mais vous ne le reconnaissiez pas. Vous ne reconnaissiez personne.

— N'ai-je pas eu d'autres visités ?

— Celle du chirurgien.

— Ah ! un bel âne, en vérité. Il n'a rien compris à mon mal.

— Et les visites des religieuses.

— Elles sont tout juste bonnes à dire des prières. Pas d'autre ? la comtesse d'Ayala ?…

Il avait retrouvé cet autre nom. Il était guéri. Guéri pour connaître quel destin, pour retomber dans quel nouveau piège ?

— La comtesse n'est pas revenue, dit Marina.

— Eh ! bien, c'est moi qui irai la voir. Il est quelle heure ?

— Cinq heures. Le jour va paraître bientôt.

— Quand il sera jour, je me lèverai. Je ne veux plus rester ici, où l'on rechute. J'ai besoin de marcher, d'agir, de me battre contre je ne sais qui.

— Il ne faut pas se battre, monseigneur. Il faut être bon.

— Hé ! Je ne suis pas un ange, comme vous ! Être bon ! Oui, je voudrais bien, sambleu ! Mais un soldat et la bonté ne peuvent faire bon ménage. Ah ! je sais… Gaston de Foix était bon, et le chevalier Bayard l'est aussi. Des saints. Tout le monde ne peut pas l'être. Tenez, les saints ne mangent pas, n'est-il pas vrai ? Et moi, je me sens un appétit d'ogre. Il doit y avoir des mois que je ne me suis rien mis sous la dent.

— Je vais aller… proposa Marina en se levant.

— Non ! ordonna-t-il. J'attendrai. Je vous ai réveillée, mon enfant. Dormez, dormez encore. Je vous regarderai dormir. Car je vous aime bien, vous savez ! Si j'avais eu une fille, je ne l'aurais pas plus aimée. Voulez-vous m'embrasser, mon enfant, si vous n'avez pas peur de ma vilaine barbe ?

Elle se baissa pour poser ses lèvres sur les joues velues du soldat qui lui pressa les mains à les broyer, et ils se sourirent, heureux d'un même bonheur, dans cette minute où il oubliait Béatrix et où elle ne pensait plus aux épreuves qui leur étaient réservées. Puis, sur les instances de M. de la Palisse, Marina consentit à regagner sa logette et à s'étendre sur son lit où le sommeil ne tarda pas à la plonger dans l'oubli.

Il était très tard quand elle rouvrit les yeux, et M. de la Palisse, complètement rétabli, au grand étonnement du chirurgien et des religieuses, se tenait déjà prêt à quitter l'hôpital. Marina s'excusa.

— J'étais si lasse, si lasse !…

— Oh ! dit-il, je vous aurais attendue plus longtemps. Et savez-vous pourquoi je vous attendais ?

— Pour me dire adieu, monseigneur ?

— Pour vous emmener avec moi, Avez-vous ici une famille ?

— Des… amis.

— Eh ! bien, vous les quitterez. Je ne saurais plus me passer de vous et c'est moi qui commande à Milan.

— Monseigneur !…

— C'est un ordre que je vous donne. Allons ! préparez-vous. Je vous attends, mais pas longtemps !

— Soit ! dit Marina, soudain résolue.

Et elle pensait : « Que m'importe le sort qui m'attend ? Que m'importe de mourir si je peux encore veiller quelques jours ou quelques heures sur ce grand soldat qui n'est qu'un enfant ! »

Ils arrivèrent dans la maison que M. de la Palisse avait élue et dont il fit les honneurs à Marina.

— Voici, mon enfant, dit-il, l'appartement que je vous réserve. J'espère que vous vous y trouverez assez bien pour que je n'aie point à subir le remords de vous y avoir amenée.

— Je m'y sentirai heureuse, monseigneur, répondit-elle, si vous me permettez de rendre plus gaie votre demeure, de la parer, de lui enlever l'air maussade qu'elle a.

— Votre sourire, votre jeunesse ne lui donnent-ils pas déjà la grâce que vous lui souhaitez ?

— Non ! pas encore, dit la douce enfant en souriant.

Tout de suite, elle alla revêtir une blouse et se mit à ranger et à nettoyer malgré l'opposition de M. de Chabannes, qui voulait ap-

peler des domestiques. C'est qu'elle désirait, Marina, retenir chez lui l'impénitent coureur d'aventures, et, de surcroît, se montrer si digne d'amour qu'il serait bien obligé, tôt ou tard, d'appeler sur elle les regards de M. de Maulmont.

Elle crut bien y parvenir du premier coup, car M. de la Palisse ne manifesta point, de toute la journée, l'intention de sortir. Hélas ! À peine avaient-ils achevé de prendre leur repas du soir qu'il quitta la table en déclarant qu'il allait se rendre compte de ce qui se passait dans la ville. Marina ne s'y trompa pas. Il pensait encore à Béatrix et se disposait à la rejoindre. En vain essaya-t-elle de le retenir :

— Vous n'êtes pas suffisamment rétabli. Il faut attendre à demain.

M. de la Palisse n'en voulut point démordre et les larmes de Marina, même, se révélèrent sans effet. Elle le vit partir et n'eut que la ressource de prier.

Et, tandis qu'elle demandait à la sainte Madone de veiller sur lui, il s'en allait, plus jeune que jamais, vers la maison aux trente-deux fenêtres, où Béatrix d'Ayala serait toute surprise et toute heureuse, croyait-il, de le voir apparaître.

M. de la Palisse poussa la porte, s'engagea presque en courant dans l'escalier et, sans même frapper, ouvrit. Alors, il jeta un cri de rage. Robert de Maulmont se tenait à genoux aux pieds de Béatrix qui lui donnait la main et lui souriait, à peine vêtue.

— Misérables ! Misérables ! Vous me trahissiez !

Maulmont, devenu très pâle soudain, s'était levé et faisait front, la main sur la garde de son épée. Chabannes marcha sur lui

et lui plaqua une main sur l'épaule. Il était livide, lui aussi.

— C'est la première fois, dit-il, qu'un de mes officiers se permet de me provoquer. Et c'est vous, Maulmont, vous qui faites ce geste ! Vous ne pouvez pas imaginer la douleur que je ressens. Faut-il vraiment que je tire madame, moi aussi ? Êtes-vous disposé à croiser votre fer avec le mien ? Voulez-vous m'obliger à transpercer l'enfant que j'aime le plus au monde ? M'obliger à vous fermer les yeux ? Si oui, mettez-vous en garde !

Il éleva la tête, joignit les mains et, dans un sanglot :

— Mon Dieu, dit-il, pardonnez-moi !

Et, sur cette prière, il essuya les larmes qui coulaient au long de son visage.

Ces larmes, ce sanglot avaient bouleversé Maulmont. Il tira son épée, se jeta à genoux et, baissant la tête :

— Monseigneur, dit-il, ma vie vous appartient. Ordonnez !

Àquoi M. de la Palisse, tremblant par tout le corps, répondit :

— Allez vous constituer prisonnier en attendant que je décide.

Puis, il prit l'épée du malheureux et la brisa. Maulmont marchait à reculons vers la porte. Quand il la toucha du pied, il se retourna, l'ouvrit et disparut. Alors seulement, M. de la Palisse s'avança vers Béatrix.

— À nous deux, madame, dit-il.

Béatrix d'Ayala, qui n'avait pas bougé, souriait d'un sourire plein d'ironie.

Il y avait des heures et des heures que Marina attendait, et la nuit était interminable. Tous les bruits de la rue s'étaient tus depuis longtemps et la porte d'entrée demeurait obstinément silencieuse. Maintes fois, la jeune fille avait été tentée d'aller aux nouvelles en rôdant autour de la maison qu'elle connaissait bien. Mais toujours, près de sortir, elle renonçait à son entreprise. Elle éprouvait une peine déchirante et se demandait pourquoi.

Que lui était cet homme, et de quoi étaient faits ses sentiments à son égard ? En vérité, son tourment ne venait-il pas du danger que le brusque retour de M. de la Palisse faisait courir à M. de Maulmont ? Béatrix, Anzora, tous les autres s'étaient ingéniés à faire naître un drame entre les deux hommes et il était, hélas ! vraisemblable qu'ils y avaient réussi. Peut-être, en ces heures douloureuses, M. de Maulmont gisait-il, roide, cloué au sol par le fer de son chef, de son ami. Ou, peut-être, était-ce lui qui avait tué M. de la Palisse ?

Elle avait un cadavre devant les yeux, et tantôt c'était celui du capitaine et tantôt celui du jeune comte. N'y avait-il pas même deux cadavres étendus côte à côte en quelque coin des souterrains de la maison où Béatrix d'Ayala était parvenue à jeter l'un contre l'autre les deux hommes qu'elle haïssait de la haine qu'avait insufflée dans son âme le chevalier Aldo d'Aldi ?

— Dieu de bonté, Sainte Madone, priait Marina à haute voix, épargnez-les s'il en est temps encore !

Elle invoquait le ciel pour la vingtième fois quand il lui sembla entendre des bruits de pas frappant le sol.

— Lui ! M. de la Palisse ! pensa-t-elle. Merci, mon Dieu ! Merci, Vierge Marie ! vous m'avez exaucée.

Elle ne se trompait point. Les bruits se firent plus distincts, s'amplifièrent et la nuit fut troublée par le grincement de la lourde porte tournant sur ses gonds. L'escalier retentit.

— Ah ! s'écria Marina torturée, en voyant apparaître M. de la Palisse, ah ! Dieu…

Il s'était précipité en la voyant défaillir.

— Enfant ! Ma chère enfant ! Qu'avez-vous ? Pourquoi êtes-vous encore levée à cette heure ?

Marina pressait ses yeux et son front de sa main glacée, pour chasser l'image du cadavre qui était venu l'épouvanter dans l'instant que Chabannes avait poussé la porte, l'image du cadavre de Robert de Maulmont. Elle répondit :

— J'ai eu peur. Ce n'est rien, rien, Monseigneur…

— Mais pourquoi n'êtes-vous point couchée ?

Elle hésita deux secondes, puis :

— J'avais de sombres pressentiments. Il me semblait que vous ne rentreriez pas, qu'il vous était arrivé un grand malheur.

— Un grand malheur !… répéta Chabannes en écho. Oui, peut-être.

— Ah ! Je savais bien ! Lequel ?

Marina avait fermé les yeux. Des mots — ces mots — allaient frapper ses oreilles et la terrasser : « J'ai tué M. de Maulmont ». Elle entendit :

— J'ai été obligé de châtier un traître que je ferai mettre aux fers dès demain.

Il n'était donc pas mort ! Que Dieu fût loué !

Cependant le déchirement de Marina avait été si profond qu'elle perdit pour quelques instants connaissance dans les bras de M. de la Palisse, que la grâce de ce jeune corps abandonné troubla soudain.

— M'aime-t-elle d'amour, se demandait-il, cette enfant que je croyais si pure ? Et ne vais-je pas chercher bien loin des joies que je pourrais cueillir ici ? J'avais médité de la donner à Maulmont. Imbécile !

Marina ouvrait les yeux. La flamme qui luisait dans ceux du capitaine l'obligea à détourner ses regards.

— Je vous demande pardon, Monseigneur, dit-elle, et je vous promets d'être plus sage à l'avenir, Permettez-moi de me retirer.

Il fut sur le point de la retenir, de lui dire ce qui lui passait maintenant par la tête, mais, fort heureusement, il y renonça pour ce soir-là et, la détachant de lui :

— Allez, mon enfant, et passez une nuit heureuse.

Marina ne s'attarda point et, quelques minutes plus tard, ils étaient tous les deux couchés chacun dans son lit, Marina cherchant le sommeil qui se montrait rebelle, et M. de la Palisse se remémorant les événements qui venaient de se dérouler.

Béatrix d'Ayala, si elle souriait au moment où le capitaine s'était avancé vers elle, gardait au fond de soi un profond étonnement. Par quel prodige était-il là, en possession de toute son

énergie et de toute sa mémoire ? Speranza avait-elle trahi ou la dose de poison contenue dans le chaton de la bague avait-elle été insuffisante ? Certes ! Rien n'était encore perdu, mais tout était à recommencer puisque le jeune Maulmont se rendait. Et d'ailleurs, s'il n'était pas possible de compter sur la trahison de Maulmont, on trouverait autre chose !

M. de la Palisse venait de prononcer ces mots :

— À nous deux, madame !

— Je suis à vos ordres, répondit-elle sans trouble apparent. Mais qu'attendez-vous de moi ?

— Que vous me disiez quel jeu vous jouez.

Béatrix prit son temps, invita le bouillant Chabannes à s'asseoir en face d'elle et, toujours très calme, demanda encore :

— De quel droit, monsieur, m'interrogez-vous ?

— Sans doute de celui que vous m'avez donné ! N'est-ce pas vous qui m'avez provoqué ?

— Je ne crois pas, dit Béatrix en secouant doucement la tête. Si mes souvenirs sont exacts, vous êtes venu ici un soir que je ne vous attendais pas.

— Bien vrai ? ironisa M. de la Palisse, La vieille sorcière qui m'a engagé à pénétrer dans cette maison, n'était-ce pas vous qui l'aviez envoyée ?

— Je pourrais vous répondre que c'est beaucoup de fatuité de votre part.

— À quoi je répondrais moi-même que ce n'est pas moi qui vous ai mandée à mon chevet lorsque j'étais malade.

Béatrix plissa ses lèvres dans un signe de dédain.

— Alors, monsieur, vous m'aviez déclaré un amour en quoi j'ai eu le tort de croire et que j'étais tout près de partager. Lorsque je me rendais auprès de vous, je voulais me convaincre de ce que je vous aimais. Et puis…

— Et puis ?

— J'ai rencontré dans votre chambre une jeune fille qui vous soignait avec un tel dévouement et que vous regardiez avec une telle tendresse que je n'ai plus pu avoir d'illusions sur la sincérité de l'amour que vous m'offriez. Au surplus, s'il m'en était resté, M. de Maulmont…

— Le misérable !

— Pourquoi donc, monseigneur ? Parce qu'il n'a pas su garder son secret ? Parce qu'il m'a avoué que cette jeune fille était votre amante ?

— Le traître ! L'imposteur !

— Non ! M. de Maulmont vous aimait assez — il vous aime encore assez, et vous venez de vous en rendre compte — pour n'avoir rien dit qui ne fût vrai. Hé ! monsieur, c'est votre droit d'aimer cette jeune fille et vous auriez eu grand tort de ne pas répondre aux avances qu'elle vous a faites ! Mais voulez-vous me permettre de vous dire que j'ai été profondément vexée ? Si vexée que j'ai eu la faiblesse de penser à me venger de vous et que… mon Dieu, oui, j'ai écouté sans déplaisir les propos galants de

votre jeune ami. Si vous pensez que ce soit là un crime, je suis prête à l'expier. Ordonnez.

Pas un instant M. de la Palisse n'avait douté de la franchise de Béatrix. Les choses s'étaient réellement passées comme elle le disait et seul Maulmont était infâme.

— Ah ! s'écria-t-il, comme je regrette de n'avoir pas accepté le combat ! Il expierait maintenant à tout jamais sa trahison. Mais rien n'est perdu et demain… Quant à vous, madame, sachez que la jeune fille de qui vous parliez est un ange de pureté et que vous avez été victime d'un odieux mensonge. Pas un instant je n'ai cessé de penser à vous et l'amour dont je vous fis l'aveu je le sens qui m'embrase encore par tout mon être.

— Hélas ! dit Béatrix, le mien est mort. Plutôt, il a changé d'objet. Je ne saurais appartenir à deux hommes, et M. de Maulmont est mon amant.

Un rugissement s'éleva, formidable, Après quoi, cette menace tonna :

— Je le tuerai et, alors, il faudra bien que vous m'appartenez !

Béatrix se leva.

— Monsieur, dit-elle d'une voix qui paraissait glacée, ma vie, comme celle de toutes les Milanaises et de tous les Milanais, est aux mains de l'ennemi victorieux. Mais si vous ne devez pas me faire mourir tout de suite, je vous en conjure, sortez d'ici.

M. de la Palisse souffla :

— Et si je vous prenais de force ? Si…

— Alors, vous n'étreindriez qu'un cadavre !

Il hésita, un moment, dans l'attitude d'un fauve qui va s'élancer sur sa proie. Mais, près de bondir, il se recula, jeta une autre menace et sortit en faisant battre violemment la porte.

Longtemps il erra dans les rues, parlant seul, jurant et décochant à l'adresse de Maulmont les pires outrages. S'il n'était point parvenu à se maîtriser, il serait allé au poste de garde demander si celui qui l'avait trahi était là pour, éventuellement, l'étrangler. La marche dans la nuit apaisa un peu son épouvantable courroux. Moins irrité, il pensa à Marina dont l'odieux Maulmont avait dil qu'elle était sa maîtresse. En fait, pourquoi Marina s'était-elle si fortement attachée à lui ? Pourquoi avait-elle accepté son hospitalité ? Qu'y avait-il dans ce jeune cœur ? Quels émois insoupçonnés troublaient-ils cette chair à peine épanouie ?

Il se la représentait, couchée à quelques pas de sa propre chambre, offerte et rêvant peut-être de lui. Béatrix, Marina… Pourquoi pas celle-ci plutôt que l'autre ?

Mais, tandis qu'il se posait ces questions, M. de la Palisse éprouvait une gêne singulière, comme si, dans un temple, il eût été tenté d'abattre des reliques. Son front brûlait de honte après avoir brûlé de courroux. Il voulut ne rentrer chez lui que délivré, et il marcha longtemps encore, seul dans les rues désertes de la ville dont il était le gouverneur.

Et maintenant, cherchant le sommeil sans parvenir à le trouver, il ne désirait plus que conquérir Béatrix, la reprendre à celui qui la lui avait ravie et châtier impitoyablement le fourbe dont la traîtrise le poignait au plus profond de soi.

Il se réveilla très tard dans la matinée et alors que, depuis longtemps, Marina dirigeait le travail des servantes. Dans l'heure qui le séparait de celle du repas, il sortit pour aller s'informer à la garde de ce qu'avait fait Maulmont. Il apprit que le jeune officier s'était présenté dans la nuit et qu'il attendait les ordres du chef des armées.

— C'est bien, dit M. de la Palisse, qu'il attende.

Il s'imposait la contrainte de vaincre son irritation pour juger équitablement. En fait, il ne pouvait point, malgré son désir de vengeance, arracher de son cœur des liens qu'il sentait plus forts que tout.

— Monseigneur, lui dit Marina quand il rentra, vous vous êtes mis en retard et la cuisine va être immangeable.

— Je sais à l'avance, mon enfant, qu'elle sera délicieuse, puisqu'elle me sera servie par vos mains. Par la fenêtre dont les vitres étaient ouvertes, les parfums du parc venaient les baigner, et il semblait à M. de la Palisse que fondait la neige de ses ans. Marina lui apparaissait plus charmante encore qu'il ne l'avait trouvée jusque-là, et il éprouvait à nouveau le trouble qui l'avait envahi. Lorsqu'on eut desservi, il alla s'asseoir dans un canapé et l'appela auprès de lui. Elle vint, un peu craintive. Il dit :

— Je suis si heureux de vous avoir…

— Pas assez, monseigneur, pour que vous daigniez rester auprès de moi.

Que voulait-elle exprimer ? Quelle pensée ces paroles traduisaient-elles ? Marina l'aimait. De quel amour ? Il lui prit les mains, les pressa et il y eut dans ses yeux une lueur fauve. Tout à

coup, Marina éclata en sanglots. Sans mot dire, il la serra contre lui, lui dégagea le visage et chercha, de ses lèvres, à lui prendre les lèvres. Alors, Marina se rejeta vivement en arrière, regarda M. de la Palisse épouvantée et exhala sa plainte dans ces mots :

— Mon Dieu ! Mon Dieu !

Chabannes s'excusa :

— Je vous demande pardon, mon enfant.

Alors, instinctivement, Marina mit le bien-aimé entre eux.

— Que s'est-il passé entre M. de Maulmont et vous-même ?

— Des choses qu'une petite fille doit ignorer.

— J'ai dix-huit ans, monseigneur. Je ne suis plus une petite fille. Il s'agit de M Béatrix d'Ayala ?

Chabannes ne marqua pas son étonnement.

— Qui, dit-il, ce misérable a profité de mon séjour à l'hôpital pour détacher de moi cette femme.

Elle cria presque :

— Ce n'est pas vrai ! Ce sont eux… C'est elle qui est coupable de tout !

Mais, à peine avait-elle jeté cette protestation véhémente qu'elle eut peur, peur d'elle n'aurait su dire quoi.

— Comment savez-vous ?… interrogea M. de la Palisse.

Elle répondit en baissant les yeux :

— Je ne sais pas, je ne sais rien. J'imagine. M. de Maulmont ne pouvait pas, consciemment, vous trahir !

— Comme vous le défendez !

Alors, spontané, l'aveu vint aux lèvres de l'enfant amoureuse :

— Je l'aime !

M. de la Palisse ressentit le froid d'un frisson. C'était donc Maulmont qu'elle aimait ! C'était parce qu'elle aimait Maulmont qu'elle s'était ainsi attachée à lui ? Elle avait espéré qu'il l'aiderait à conquérir le cœur rebelle. Il se sentit vieux et souffrit. Il dit amèrement :

— Robert de Maulmont n'est plus digne de vous.

— Je l'aime !

— Vous devez l'oublier.

— Jamais !

— Si je vous en donnais l'ordre ? Car je suis le maître, ici.

— Si vous m'ordonniez de ne plus le revoir, de ne jamais lui faire l'aveu de mon amour, je m'inclinerais, monseigneur. Mais rien, ni personne ne pourra m'empêcher d'éprouver pour lui ce que j'éprouve.

M. de la Palisse contempla un instant ce jeune Corps Si bien fait, ces formes fraîchement épanouies, ce visage de grâce, et sa jalousie s'exaspéra. Ce n'était pas assez que Maulmont lui eût pris, consciemment ou non, cette Béatrix d'Ayala qui aurait été la plus capiteuse de ses maîtresses, il lui avait ravi le cœur de cette enfant qu'il croyait ne battre que pour lui.

Sa décision était prise. Il dit simplement :

— Un homme pourrait pardonner certains outrages. Un chef ne le peut pas.

Les prières, les larmes, les supplications de Marina furent vaines. Il se redressa, arma sa volonté au désespoir de Marina qui pleurait convulsivement, et quitta la maison pour aller retrouver Maulmont.

Celui-ci, qui l'attendait depuis le milieu de la nuit dans une salle que, sur sa demande même, un homme en armes gardait, s'avança au-devant de lui.

— Monseigneur, lui dit-il, vous m'avez infligé l'affront le plus douloureux qu'un soldat puisse connaître.

— Tu as, répliqua M. de la Palisse, trahi les plus sacrés des devoirs. Si tu n'étais rien pour moi qu'un officier sous mes ordres, je te ferais passer par les armes. Je n'ai pas le droit de te tuer.

— Que voulez-vous dire ?

— Ce que je dois être le seul à savoir. Je n'ai donc pas le choix des châtiments. Ton déshonneur éclabousserait sur moi. Tu ne seras donc pas traduit devant le conseil de guerre. Robert, comte de Maulmont, je vous destitue et vous ordonne de rentrer en France, où nous nous retrouverons.

Maulmont se redressa.

— Et si je vous désobéissais ?

— Alors, tu pourrais mourir d'une balle de pistolet dans la tête, entends-tu, comte de Maulmont ? Tu n'es plus un soldat.

J'espère encore que tu ne seras pas un bandit.

Des larmes roulaient sur le visage de M. de la Palisse. Il se détourna et Robert de Maulmont ne put plus rencontrer son regard.

Ils étaient tous réunis autour du lit du chevalier Aldo d'Aldi dont les blessures paraissaient devoir se cicatriser avec une rapidité extrême : Béatrix, Anzora, Speranza et Gariglia, et Béatrix exposait la situation :

— Les sommes que nous avons recueillies sont assez considérables pour décider le capitaine Hanstedt et ses Suisses. Malheureusement, les pourparlers de paix paraissent très avancés et il est vraisemblable, dans ces conditions, que les forces de Bayard, entièrement libérées, se porteraient au secours du détachement français si M. de la Palisse était attaqué.

— Notre entreprise, déclara l'ex-Carmello, était trop vaste. Elle ne saurait désormais réussir que si le gros de l'armée de Louis XII était rappelé et si la Palisse devait occuper pendant quelque temps et avec des effectifs réduits le Milanais. Je n'ose pas y compter et je ne veux pas que ma vengeance m'échappe.

— Chabannes, déclara Anzora, peut mourir demain si nous le voulons.

— Il serait mort plus tôt si nous l'avions voulu, ma chère Anzora. Tuer un homme n'est rien. Oublies-tu que je voulais, avant de le faire mourir, déshonorer à tout jamais celui que nous haïssons d'une même haine ? Un coup d'épée, un coup de pistolet ne me satisferaient pas. Mais, continuez, Béatrix.

— Faut-il que je rappelle les événements ? Nous nous à déserter pour l'amour de moi et à dresser contre lui M. de Maulmont,

de façon à le pousser à soulever les troupes d'occupation contre leur chef. Nous n'y avons pas réussi. M. de la Palisse a pu, dans des circonstances qui demeurent inexplicables, sortir de l'état d'impuissance où nous l'avions mis et M. de Maulmont, que je croyais prêt à tout, s'est montré débonnaire comme un enfant. La Palisse va revenir. Que dois-je faire ? Il n'est pas homme à patienter.

— Il faudra bien, dit Aldo, qu'il patiente !

— Ah ! mon cher, je voudrais bien vous y voir !

Anzora prit la parole.

— Nous faisions, dit-elle, une mise au point. Elle n'est pas complète. Si j'ai bien compris ce que vous m'avez conté, Béatrix, M. de Maulmont est allé se constituer prisonnier sur l'injonction de M. de Chabannes ?

— Ce n'est pas douteux.

— Il y a, si je ne m'abuse, neuf chances sur dix pour que M. de Chabannes lui fasse grâce de la vie ?

— Sans doute.

— Dans ces conditions, rien n'est perdu. Rien ne le sera, du moins, si nous parvenons à faire évader M. de Maulmont.

— Mais voyons, protesta Béatrix, puisqu'il s'est rendu de son plein gré ! Ce garçon-là n'est qu'un enfant et…

Des appels, venus de l'autre bout de l'appartement, l'interrompirent.

— Chabannes ! s'écria Béatrix. Allez, Anzora. Dites-lui que je suis malade, que je ne peux pas le recevoir aujourd'hui.

Anzora Carmello quitta la chambre de son père, traversa les pièces qui la séparaient de celle où Béatrix recevait ses adorateurs, souleva la portière et jeta un léger cri d'étonnement. C'était Robert de Maulmont qui était devant elle.

— Oh ! Monsieur, dit-elle toute rouge de confusion, je vous demande pardon…

— Ce n'est pas moi que l'on attendait, sans doute ?

— Mais… nous n'attendions personne, en vérité. Votre visite nous comble d'honneur.

Maulmont fit un geste vague.

— Me sera-t-il permis de m'entretenir quelques instants avec M la comtesse d'Ayala, mademoiselle ?

— S'il lui est possible de vous recevoir… M d'Ayala est un peu souffrante.

— Il faut, dit Maulmont, sur un ton impérieux, que je la voie dès ce soir.

— Ce soir ! Ne me serait-il pas permis de me faire voir messagère auprès d'elle ?

Sa voix avait tremblé et son attitude, ses regards, tout trahissait son amour. Mais Maulmont ne remarquait rien. Il pensait à Béatrix, à elle seule. Alors, dans l'âme d'Anzora, perça un sentiment plus âpre que le dépit, qui n'était pas encore de la haine, mais qui corrodait tout d'un coup, comme un acide, l'affection

qu'elle avait jusque-là portée à celle que son père lui avait appris à aimer. Elle regarda longuement le jeune chevalier pour emporter bien vivante son image et se retira pour aller informer Béatrix.

— Maulmont ! s'écria celle-ci. Si Chabannes ne lui a pas fait grâce, s'il s'est évadé, rien n'est perdu !

— Attention ! recommanda Anzora, je lui ai dit que vous étiez souffrante.

— Bien, merci. Je le rejoins.

La belle Béatrix allait disparaître quand Aldo la rappela.

— Permettez-moi, ma chère amie, de vous faire une recommandation, moi aussi. M. de Maulmont est jeune et bien fait et…

Un éclat de rire coupa net sa phrase et Anzora, qui l'observait, remarqua qu'il partageait, ses propres soucis, Elle quitta la chambre à son tour, revint vers la pièce où elle avait reçu Maulmont et se mit aux écoutes derrière la tapisserie.

— Quelle heureuse surprise ! s'écriait Béatrix.

— Heureuse, madame ? Serait-il vrai ? Non ! C'est une autre visite, une autre joie que vous attendiez.

— Ah ! pourquoi me peiner ? N'est-ce pas assez que je sois souffrante ?

— M. de la Palisse s'est donc montré bien cruel envers vous ?

— Je vous en prie, monsieur, Si vous n'avez eu d'autre dessein que de me poindre, je vous demanderai de me faire la grâce de me laisser. Que me reprochez-vous ?

— De n'avoir pas prononcé un seul mot, de n'avoir pas fait un seul geste, hier soir, pour signifier à M. de la Palisse qu'entre lui et moi vous aviez fait un choix qui m'était favorable.

— C'est donc vous qui vous plaignez ! Vous qui êtes parti sans m'accorder un regard, pareil à un écolier pris en faute, honteux, aurait-on pu croire, d'avoir été surpris à mes pieds… Ah ! c'est moi qui n'ai guère pesé, pour vous, aux côtés de votre maître ! Certes, _ monsieur, j'ai fait taire mon ressentiment car j'ai compris que vous n'aviez qu'à obéir, qu'à vous plier à la volonté du chef, mais…

— Qu'en savez-vous, madame ? Et si, contrairement à ce que vous croyez, j'étais bien décidé à ne pas me soumettre ?

— Allons donc ! Pensez-vous que je veuille briser votre carrière ? Allez, monsieur, vous êtes fait pour vous battre et non point pour aimer. La souffrance dont vous voyez encore des traces aujourd'hui s'apaisera. Je n'aurai fait qu'un rêve. Et, à tout prendre, cela vaut mieux. Vous n'auriez fait que trembler dans mes bras…

M. de Maulmont, piqué au vif, s'emporta :

— Je vous défends de penser que je suis un lâche.

Et presque aussitôt, se radoucissant :

— Excusez-moi. J'ai tant de peine… Non, madame, mon servage envers M. de la Palisse est fini. C'est un autre qui commence. Je ne suis plus soldat. Je n'ai plus aucun compte à rendre à cet homme, et l'affection que j'éprouvais pour lui est bien morte.

Béatrix ne put retenir un frémissement de joie, mais s'étant très vile ressaisie :

— Hélas ! dit-elle, rien n'empêchera M. de la Palisse d'être notre maître à tous et de nous imposer sa volonté.

— À moins que nous ne le réduisions à l'impuissance ? Une première fois, déjà, et alors que j'avais bien moins qu'aujourd'hui des raisons de le haïr… Non ? C'est que vous l'aimez, n'est-ce pas ?

— Enfant ! Venez là, caro mio. Là… Regardez dans mes yeux. N'y lisez-vous pas qu'entre votre jeunesse et les ans de M. de Chabannes, c'est votre jeunesse que j'ai choisie, votre jeunesse qui anime mon amour ?

Maulmont avait posé sa tête sur l'épaule de Béatrix qui lui caressait les cheveux.

— Si c'était vrai ! murmura-t-il.

— Pourquoi ne pas me croire ? Regarde, regarde-moi, mon beau chevalier.

Il releva la tête et leurs regards se mêlèrent. Sans qu'elle s'en rendît parfaitement compte, Béatrix entr'ouvrit ses lèvres qui découvrirent ses dents éclatantes. Alors, sous le brûlant baiser de Maulmont, elle tressaillit si profondément qu'elle comprit qu'elle n'était plus une comédienne. Comme Anzora, comme Marina, elle aimait Robert de Maulmont.

Là-bas, au fond de la pièce, la tapisserie s'était relevée. Ils n'entendirent pas la plainte que poussait Anzora.

— Écoute, dit Béatrix. Je t'aime, je t'aime. Sens-tu mon cœur qui bat pour toi ? Veux-tu avoir confiance ? Si je te demandais de t'en aller, ce soir ?…

— Vous voulez vous jouer de moi, encore ?

— Ah ! mais tu es insupportable, à la fin ! Je ne suis pas seule ici ! Celui que tu as blessé, mon frère, tient encore le lit. Et il y a sa fille, Anzora… Il faut compter avec eux. Soyons prudents. Je les dois préparer peu à peu à te recevoir, à t'admettre chez nous ; je dois leur faire oublier tes malencontreux coups d'épée.

— Où irai-je ? demanda Maulmont. Je vous ai dit que je n'étais plus soldat. La Palisse m'a ordonné de rentrer en France, Si l'on me découvre, je suis un homme perdu. Il faut, entendez-vous ? il faut absolument que vous m'hébergiez ici.

— Mes gens, qui n'ont pas les mêmes raisons que moi de t'accepter parmi eux, te demanderont des gages.

— Je suis prêt à accepter tout, ce qu'ils m'imposeront.

— Même s'ils te demandent de combattre Chabannes ?

— Oui !

— Viens ! dit alors Béatrix.

Avant de l'entraîner, elle offrit encore ses lèvres et ne s'arracha que difficilement à l'ivresse qu'elle goûtait. Anzora s'était retirée en entendant les derniers mots de celle qui était à présent sa rivale. Debout devant le lit de son père, elle vit apparaître Maulmont que son extrême pâleur rendait encore plus beau. Il s'avança vers l'amant de Béatrix et, lui tendant la main :

— Monsieur, dit-il, je vous prie d'excuser l'erreur que j'ai commise et de me pardonner le mal que je vous ai fait.

— Le combat fut loyal, répondit l'ex-signor Carmello en prenant la main qui lui était offerte. Je n'ai pas à vous pardonner.

S'étant tourné vers Anzora, Maulmont s'inclina devant elle.

— Mademoiselle, lui dit-il, je viens de donner à M d'Ayala ma parole et je vous prie de me faire l'honneur de voir en moi un ami.

Il sentit que la main de la jeune fille tremblait dans la sienne, mais fut loin d'en démêler les raisons. Et, comme il se retournait encore, il jeta un cri d'étonnement :

— Ho ! Gariglia ! Toi !...

L'ancien écuyer de Chabannes avait donné une sombre expression à son visage.

— Moi, Monseigneur ! Je n'ai pas su pardonner.

— Que t'avait-il donc fait ?

— Ce qu'il a fait à tant d'autres. Il m'a pris ma femme et j'ai souffert plus que je ne l'aurais cru.

— Ah ! s'écria Maulmont, il faudra qu'il paie toutes ses fautes !

— Tous ses crimes ! dit Aldo d'Aldi en baissant la

Alors Béatrix révéla la situation de leur nouvel allié et demanda qu'on l'accueillît en toute confiance. Une heure plus tard, le malheureux dormait dans la chambre qu'on lui avait préparée et

au mur de laquelle pendaient les vêtements qu'il allait troquer contre ceux qu'il avait portés dans les batailles.

Il était tellement pris par sa passion qu'aucun soupçon n'effleurait plus son esprit. C'était fini : le comte Robert de Maulmont n'était plus rien qu'un traître.

⁂

M. de la Palisse était retourné à son hôtel. À le voir si bouleversé, Marina comprit qu'il s'était passé quelque chose d'irrémédiable. Elle demanda en tremblant :

— Qu'avez-vous décidé, Monseigneur ?

— J'ai destitué le misérable qui était indigne de porter les armes et lui ai ordonné de rentrer en France. Vous ne le verrez plus, plus jamais !

Marina éclata en sanglots.

— C'est moi que vous punissez le plus terriblement, se plaignit-elle, et cependant je ne le méritais pas !

— Quoi ! gronda-t-il, auriez-vous été assez vile pour vous donner à un misérable ?

— Il n'est qu'un malheureux, une victime, monseigneur. Ah ! écoutez… Écoutez ! Vous venez de commettre la plus effroyable des injustices.

Chabannes, frappé par la douleur de cette enfant qu'il chérissait, l'attira auprès de lui sur le canapé.

— Parle, dit-il, je t'écoute.

Alors, de sa pauvre voix mouillée de larmes et que coupaient de violents sanglots, Marina révéla à M. de la Palisse tout ce qu'elle savait. Et, tandis que se déroulait son récit, tombaient d'instants en instants les exclamations du capitaine :

— Les misérables ! Les canailles ! Le démon !

Il y eut un long, un profond silence que troublaient seulement les sanglots de Marina. Puis la voix de Jacques de Chabannes s'éleva :

— Je ferai justice dès ce soir !

— Épargnez-le ! supplia Marina encore.

Tout l'après-midi, toute la soirée, il se demanda comment il allait agir. Il pouvait faire cerner la maison aux trente-deux fenêtres et jeter aux fers tous ses occupants. Il préféra opérer seul pour jouir plus pleinement de sa vengeance.

Lorsqu'il jugea la nuit assez noire, il partit armé de son pistolet et de son épée.

Pas une fenêtre ne brillait à la maison du Corso de Brera. M. de la Palisse poussa la grille et s'engagea dans l'allée qui conduisait à la porte. Il allait surgir dans l'appartement de la belle Béatrix en justicier que rien ne peut plus émouvoir. La porte céda. Alors une couverture s'abattit sur lui et, avant même qu'il eût pu jeter un seul mot, il se sentit ligotté des pieds à la tête. Des bras l'enlevèrent et il fut emporté comme un paquet dans l'escalier.

Lorsqu'un peu plus tard, on lui découvrit la tête, il aperçut devant lui, ricanant comme des fantômes, Gariglia son écuyer, Ro-

bert de Maulmont et la morte vivante, la jeune fille qu'il s'obstinait à appeler Beppa !

— Damnation ! hurla-t-il.

— Puis, il éclata de rire et ceux qui le regardaient pensèrent qu'il était devenu fou.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

03

La nuit allait tomber lorsque deux cavaliers dont les chevaux fumaient se présentèrent à la Porta Venezia devant laquelle allaient et venaient deux hommes d'armes. Ceux-ci reconnurent un officier de l'armée française et s'immobilisèrent.

— Où se trouve le logement du capitaine Chabannes ? demanda l'officier en se penchant sur l'encolure de sa bête.

— Je l'ignore, répondit l'interpellé ; mais on vous renseignera au poste de commandement qui est situé Piazza del Duomo, au centre de la cité.

— Peux-tu me conduire ?

— Nous ne devons, mon camarade, ni moi, quitter la garde, monsieur l'officier. Mais Duomo n'est pas difficile à trouver. Tout au fond de la rue, vous déboucherez dans un corso qui vous acheminera vers la Piazza si vous tournez sur votre gauche,

— Je te remercie. Adieu !

L'officier piqua sa monture qui bondit, malgré sa fatigue, et le cavalier qui s'était arrêté quelques pas en arrière le suivit. Quelques minutes plus tard, ils arrivaient sur la place au fond de laquelle, malgré l'ombre qui envahissait la ville, l'officier aperçut des archers groupés devant une maison d'assez belle apparence. À sa vue, les archers se rangèrent et l'un d'eux s'avança.

— Service du commandant, des armées, dit l'officier. Conduis-moi à ton chef.

Ce disant, il avait sauté de cheval et jeté la bride à son écuyer vers qui les archers se précipitèrent pour lui demander des nouvelles. Sur le seuil de la maison, deux exclamations se croisèrent :

— Bretache !

— Maupertuis !

Le jeune vicomte de Bretache, tout couvert de transpiration et de poussière, passa son bras sous celui du chevalier de Maupertuis qui avait assuré le service de jour.

— Eh ! bien, demanda-t-il, que faites-vous ici ? De belles fredaines, sans doute ?

— Comment passerions-nous le temps autrement ?

— Heureux conquérants !

— Auriez-vous à vous plaindre, vous-mêmes ?

— Vous avouerai-je que Ravenne manque de femmes et de distractions et que monseigneur du Terrail, de surcroît, ne nous laissait pas grande liberté ? Ah ! le valeureux Bayard ne ressemble guère à M. de Chabannes, et il tient davantage encore à

ses officiers que feu monseigneur le duc de Nemours ! Heureusement que nous rentrons à Paris !

— Toute l'armée ?

— Je ne crois pas. Le Milanais n'est pas très sûr encore et j'ai là des instructions pour votre commandant, le gouverneur, qui est chargé, jusqu'à nouvel ordre, d'assurer la police dans la province. Voulez-vous, mon cher Maupertuis, me dire où je pourrai rencontrer M. de Chabannes ?

Maupertuis fit un geste évasif.

— Tout ce que je peux faire, dit-il, c'est de vous envoyer au capitaine d'Ancy, qui vous renseignera, s'il le peut. C'est d'Ancy qui commande depuis deux jours.

— Eh ! quoi, ni Chabannes, ni Maulmont ?...

— Introuvables !

Le vicomte de Bretache s'étonna :

— Et vous n'en êtes pas plus ému ?

— Bah ! On connaît M. de la Palisse. Il doit passer de bon temps auprès de quelque jolie femme. Quant à Maulmont, de qui vous connaissez la chasteté, il se montrait si bizarre ces temps derniers qu'il a dû se laisser prendre à son tour, Et vous devez savoir comme ça se passe quand on commence si tard ! Alors, Geoffroy d'Ancy, qui est notre aîné et le plus ancien capitaine, a pris le commandement. Une sinécure, d'ailleurs, car tout est absolument tranquille. Voulez-vous m'attendre quelques instants, Bretache ? Je vais être relevé et je veux vous offrir la bienvenue à Milan.

— Sambleu ! s'écria Bretache, voilà qui est sagement parlé, car je meurs de soif, en vérité.

Ils poursuivirent leur entretien jusqu'à ce qu'un tambour se fit entendre. La relève, qui s'effectua sans apparat, libéra bientôt Maupertuis, et les deux compagnons d'armes s'en allèrent vers une auberge toute proche. Ils y avaient vidé un nombre respectable de flacons lorsque Bretache manifesta le désir de s'acquitter de sa mission.

— L'heure du souper n'est pas loin, dit Maupertuis. Nous allons trouver d'Ancy à la table commune, à moins qu'il n'ait, lui aussi, à rendre des devoirs.

La nuit étant tout à fait venue, ils ne tardèrent pas à quitter l'auberge pour se diriger vers une hôtellerie de la via del Mercanti, où trois officiers se trouvaient déjà réunis dans une arrière salle. L'arrivée de Bretache y fut saluée par des vivats. Et, tout de suite, dix questions se mêlèrent :

— Allons-nous partir ? La paix est-elle signée ? Venez-vous nous relever ?…

Le jeune gentilhomme souriait, pressait les mains qui s'étaient tendues et répondait de son mieux :

— C'est nous qui rentrons pour vous laisser le champ libre. Vous aurez toute l'Italie pour vous. La paix ? On assure qu'elle est imminente. M. du Terrail a reçu l'ordre de nous ramener et nous allons prendre la mer à Gênes.

L'entrée de Geoffroy d'Ancy suspendit des éclats de rire.

— Monsieur de Bretache ! s'écria-t-il. Comme je suis heureux de vous voir !

Bretache s'inclina.

— Je suis flatté, monsieur, et d'autant que l'on m'a appris que vous exerciez le commandement.

— Oh ! à titre bien précaire ! Nous avons voulu laisser M. de Chabannes à ses plaisirs, et nos compagnons m'ont chargé de le suppléer. Mais non point dans ses entreprises amoureuses ! ajouta-t-il en riant. Bah ! Il faut bien que jeunesse se passe ! Qu'est-ce qui nous vaut le plaisir de vous recevoir ?

— Une mission que M. du Terrail a bien voulu me confier. L'armée est en marche sur Gênes, et Bayard charge M. de Chabannes d'assurer l'ordre ici en attendant la décision de Sa Majesté le roi que Dieu garde. Mais puisque M. de Chabannes est invisible…

— Je lui remettrai les instructions dont vous êtes porteur, monsieur. En attendant, je suis heureux de vous renouveler l'invitation que nos compagnons vous ont sûrement faite : nous allons souper en votre honneur et boire à la gloire de Sa Majesté le roi, que Dieu garde !

Ce fut une joyeuse soirée que l'on passa. Cette jeunesse turbulente — car Geoffroy d'Ancy, qui était l'aîné des convives, n'avait pas plus de vingt-cinq ans — saisissait toutes les occasions de festoyer dans les heures où ne l'appelait pas le service de la France et était aussi prompte à rire, banqueter et mener l'assaut d'une belle qu'elle l'était à courir sur l'ennemi avec cette « furia francesa » qui devait la signaler à l'admiration de tous.

On se coucha tard, et Bretache n'eut guère à dormir que quelques heures avant de quitter Milan pour aller rejoindre l'armée de Bayard. Les mêmes gentilshommes, hormis celui qui assurait le service, se retrouvèrent à table à la fin de la matinée, et M. d'Ancy, en y prenant place, demanda si l'on avait des nouvelles de M. de Chabannes et de Robert de Maulmont. Nul ne savait ce qu'ils étaient devenus. Alors, d'Ancy fit part de ses préoccupations à ses camarades.

— Une si longue absence, dit-il, ne semble pas naturelle, et peut-être conviendrait-il que nous sortions de notre discrétion, d'autant que j'ai à remettre à notre chef le message de M. du Terrail.

— J'y songeais, dit Maupertuis.

Et le petit Roger d'Orceval, qui était blond comme une jeune fille du pays de Normandie, ajouta :

— D'autant que s'il était arrivé quelque mésaventure à M. de Chabannes, notre responsabilité serait bien engagée.

L'observation fit froncer les sourcils de M. d'Ancy, qui murmura, comme pour se rassurer :

— M. de Chabannes est assez grand garçon pour se conduire tout seul !

Cependant, tout le temps que dura le repas, il se montra soucieux et, sitôt que ses compagnons se dispersèrent, il confia à M. de Maupertuis qu'il allait s'efforcer à dénicher le commandant pour lui remettre les instructions de M. du Terrail.

L'après-midi était magnifique et toute imprégnée de parfums printaniers. Geoffroy d'Ancy, qui s'en allait seul, à pied, par les rues milanaises, ne pouvait s'empêcher de lorgner les jolies femmes et de se retourner pour suivre du regard les plus jolies ou les mieux faites. Il arriva devant l'hôtel de M. de la Palisse et y pénétra avec l'espérance de l'y trouver. Il dut, à plusieurs reprises, frapper à la porte de l'appartement auquel conduisait un long couloir. L'une des servantes vint ouvrir.

— Vous désirez ? monsieur l'officier.

— Voir M. le gouverneur.

— M. le gouverneur n'est pas ici.

— Et personne ne peut me dire où il se trouve ?

— Peut-être la signorina ?... Si votre Seigneurie veut entrer.

— Évidemment ! grogna Geoffroy d'Ancy en passant la porte.

Il dut attendre un moment la venue de Marina qui, très bouleversée, cherchait à retrouver son calme. Elle pénétra dans le salon où la servante avait introduit l'officier et, toute tremblante, fit une révérence. M. d'Ancy, ayant souri devant tant de grâce, allait demander des nouvelles de M. de Chabannes lorsque sa mémoire lui rappela les traits de la jeune fille.

— Mademoiselle, demanda-t-il, n'est-ce pas vous qui aviez la charge de veiller sur M. le gouverneur alors qu'il était à l'Ospedale Maggiore ?

— Moi-même, monseigneur.

— Vous n'étiez donc pas attachée à l'établissement puisque je vous retrouve ici ?

— J'étais seulement au service de M. de la Palisse, répondit Marina en rougissant.

— Et sans doute M. de la Palisse, satisfait de vous, a-t-il décidé de vous garder ?

— Il m'a fait le très grand honneur de me donner son amitié et je m'efforce de le satisfaire.

En prononçant ces dernières paroles, Marina avait détourné les yeux et M. d'Ancy n'avait pas manqué d'interpréter gaillardement sa gêne. Il demanda, pour gagner un peu de temps :

— Voulez-vous me permettre de m'asseoir ?

— Je suis confuse de n'avoir pas songé à vous y inviter. Il est vrai que mon maître n'est pas là et…

— Justement, dit le gentilhomme, il est nécessaire que je le voie sans délai.

— J'avais moi-même espéré, monsieur, que vous m'apprendriez où il se trouve.

— Il y a donc longtemps que vous l'attendez ?

— Trois jours et je me sens très inquiète.

— Du moins, mademoiselle, me direz-vous si M. de Maulmont était avec lui lorsqu'il est parti.

Soudain, Marina éclata en sanglots.

— Ah ! que me cachez-vous donc ? s'écria le gentilhomme.

Mais il était à Marina impossible de répondre tant son bouleversement était grand. Alors Geoffroy d'Ancy imagina dix choses à la fois et s'arrêta à l'hypothèse la plus vraisemblable : Chabannes et Maulmont avaient été enlevés et cette jeune fille en savait plus long qu'elle ne le prétendait.

— Pourquoi vous désolez-vous ainsi ? demanda-t-il sur un ton où perçait une certaine rudesse.

Marina, qui s'était appuyée au mur et se cachait le visage dans ses mains, ne répondit pas, ce qui eut pour effet de donner aux soupçons de l'officier plus d'assises. Il se leva, vint tout contre la jeune fille et, sans la toucher encore :

— Mademoiselle, je vous rappelle que M. de Chabannes est gouverneur du Milanais par la volonté de Sa Majesté le roi de France, que je suis un officier de son service et que j'ai le droit de savoir qui le retient et où il est retenu.

— Je l'ignore ! répondit enfin Marina, en découvrant son visage où les larmes ruisselaient.

— Vous avez tort de mentir et il pourrait vous en cuire. Une dernière fois…

— Je ne sais rien ! affirma la malheureuse enfant.

Elle avait été tout près de révéler la vérité ; mais, sur le point de renseigner l'officier, elle avait soudain pensé au crime de Robert de Maulmont et imaginé qu'il pouvait avoir contribué à l'enlèvement de M. de la Palisse. Alors, elle se taisait, pour ne pas risquer de perdre celui qu'elle aimait de toute son âme, de tout son cœur.

Geoffroy d'Ancy médita quelques instants. Il avait grande envie de se saisir de celle qu'il tenait pour coupable ou complice et de la traîner en prison. Il y renonça, préférant la laisser dans la maison où ceux qu'elle dirigeait ou servait viendraient peut-être se faire prendre. Sa résolution arrêtée, il appela et donna des ordres à la servante qui se présenta presque aussitôt. Puis il dit à Marina :

— Vous allez être gardée ici à vue, mademoiselle. Ou bien vous vous déciderez à parler, ou bien, si M. de Chabannes et M. de Maulmont ne sont pas retrouvés dans deux ou trois jours, vous aurez à répondre de leur disparition.

— Que votre volonté soit faite ! Je ne sais rien…

— Vous le jurez sur la Madone ?

Marina ne répondit pas.

— C'est bien ! dit M. d'Ancy qui retourna s'asseoir et ne prononça plus un mot.

Du temps passa, bien près d'une heure. Marina, toujours debout contre le mur, ne pleurait plus, et le jeune officier qui la dévisageait de temps en temps remarquait combien elle était jolie et paraissait douce. Mais il ne se laissait pas attendrir.

Un sergent apparut avec deux hommes.

— Tu vas, lui dit M. d'Ancy, rester ici et garder à vue cette femme. L'un de tes hommes se tiendra en faction devant la porte d'entrée de la maison et l'autre dans le couloir au haut de l'escalier. Interdiction à la prisonnière de communiquer avec quiconque, hormis avec la servante qui lui apportera à manger ici

même et à qui elle ne devra pas adresser la parole. La nuit venue, tu le retireras dans la pièce voisine pour lui permettre de prendre son repos dans l'un de ces sièges. Ne laisse entrer personne, sauf la servante, M. le gouverneur de Chabannes, M. de Maulmont, un officier du roi ou le sergent de relève. Si la prisonnière manifeste l'intention de me parler, tu me feras prévenir.

Le sergent salua, alla disposer ses hommes, se mit lui-même en faction, sur quoi M. d'Ancy se retira sans avoir dit un seul autre mot à sa prisonnière qui alla se jeter dans un fauteuil où elle pleura sans fin.

Robert de Maulmont traversa le jardin dont la porte de fer était ouverte et entendit, dans l'ombre, piaffer les chevaux. Il s'était difficilement arraché aux bras de Béatrix qui, si elle n'avait pas pleinement cédé encore, avait mis une telle fougue, une telle passion dans leurs enlacements que le jeune homme ne pouvait plus douter de son amour. Et il était comme ivre des baisers qu'elle lui avait prodigués, du brûlant parfum de son haleine, de ses regards mêmes qui avaient, pendant de longues minutes éperdues, coulé en lui il ne savait quels feux épuisants.

Rien n'existait plus pour lui que Béatrix la divine : ni chef, ni ami, ni patrie, ni roi. Il était prêt à toutes les trahisons, à toutes les ignominies, et il allait, sans révolte, sans honte même, trahir sa patrie et son roi, après avoir trahi son maître et ami.

Il prit la bride des mains qui la lui tendaient, sauta en selle, et dit seulement :

— Allons, Gari…

Son cheval bondit sous la piqûre et ce furent deux trombes qui, se suivant à dix foulées d'intervalle, passèrent dans les rues de Milan à une allure folle. On invectivait ces fous, sur leur passage, et quelques chiens, surpris sur la chaussée, fuyaient en jetant des abois épouvantés.

Maulmont ralentit un peu avant d'arriver à la porte, constata avec joie qu'elle n'était pas fermée, la franchit en criant : « Service du roi » et se jeta dans la campagne à une allure d'ouragan.

Par instants, il se retournait pour savoir s'il était suivi par son compagnon, sans ralentir sa course, se dirigeant vers le nord au moyen des étoiles qui brillaient dans le ciel de velours bleu sombre. Si les chevaux tenaient l'allure, ils feraient une quinzaine de lieues avant le jour. Alors, on aurait atteint Lacco où cavaliers et montures se reposeraient pendant quelques heures pour repartir ensuite en direction des Alpes Bergamasques et arriver vers le milieu de la journée au camp du capitaine Hanstedt, que Maulmont avait fait la promesse de décider à marcher contre Milan.

Il emportait avec lui une somme assez considérable qui impressionnerait assurément le Suisse, surtout s'il était assuré de l'appui des Milanais et de la défection d'une partie des effectifs français.

De rudes côtes et le mauvais état des chemins obligèrent les chevaux à prendre le pas. Mais ils avaient soutenu pendant longtemps un tel train que, dans les premières lueurs de l'aube, le village de Lacco apparut dans le lointain. Maulmont piqua une fois de plus sa bête et bientôt il s'arrêtait devant une auberge dont il

réveilla le maître en frappant de grands coups de poing à la porte. Un volet grinça et la tête de l'aubergiste apparut.

— Que votre Seigneurie me pardonne, dit l'homme, j'attendais que les coqs eussent chanté pour sauter de mon lit. Soyez les bienvenus.

Maulmont était descendu de cheval et se promenait de long en large, sans se préoccuper de son compagnon, qui ne se pressait point de prendre la bête, d'ailleurs si fourbue qu'elle ne bougeait pas. Aussitôt que l'aubergiste se montra :

— Tu vas, dit Maulmont, montrer à ce garçon où il peut remiser nos montures, après quoi, tu nous serviras à manger et nous feras préparer deux lits. Je compte repartir avant le milieu du jour.

— Votre Seigneurie sera satisfaite, assura l'aubergiste, qui fit un signe à l'écuyer.

Maulmont avait déjà pénétré dans la salle. Il se laissa tomber sur un siège, défit ses bottes et allongea les jambes pour les délasser. Il commençait de s'assoupir quand l'aubergiste revint.

— Votre Seigneurie, dit-il, devra prendre toute seule son repas, car M. l'écuyer a préféré se retirer tout de suite dans sa chambre.

— Eh ! bien, sers-moi, mon ami, et si tu veux m'obliger, ne tarde pas.

Au premier rayon de soleil, Robert de Maulmont gravissait l'escalier qui conduisait aux chambres, pénétra dans celle qu'on

lui réservait à la suite de l'aubergiste, donna ses instructions à celui-ci et s'étendit sur le lit où le sommeil le prit aussitôt.

Il aurait juré qu'il venait à peine de s'endormir quand des coups frappés à sa porte le firent sursauter.

— Ouais ! fit-il, qu'est-ce qui arrive ?

— L'heure, monseigneur ! cria la voix de l'hôtelier.

Sans bien se rendre compte de l'endroit où il se. trouvait, ni de ce qu'il avait à faire, Maulmont descendit de sa couche, baigna son visage d'eau fraîche, remit les bottes qu'il avait quittées et descendit. Son compagnon ne se trouvait pas dans la salle.

— As-tu pensé à réveiller mon écuyer ? demanda-t-il à l'aubergiste qui s'empressait.

— Assurément, monseigneur ; mais, j'ai eu beau cogner, je n'ai pas obtenu la moindre réponse,

— Eh ! bien, je vais moi-même le secouer.

Maulmont, qui ne ressentait plus maintenant la moindre fatigue, regagna l'étage et donna de grands coups à la porte qu'il s'était fait indiquer, Ses appels demeurant sans écho, il ouvrit et poussa une exclamation de surprise. Sur le lit où il comptait trouver Gariglia, Anzora, à demi dévêtue et résolument immobile, dormait d'un sommeil que rien ne paraissait devoir chasser.

— Par la morbleu ! s'exclama de Maulmont, quel est ce mystère ?

Il se demanda un instant s'il allait oser secouer la dormeuse et s'y résolut en pensant que le camp d'Hanstedt était encore loin. Il

prit donc le poignet d'Anzora, le pressa et lui imprima des secousses, Alors seulement, la jeune fille entr'ouvrit les yeux. Elle sourit, encore plongée dans l'inconscience, se tourna, se retourna encore, s'élira et demanda :

— Où sommes-nous ?

— Dans un étrange pays, répondit Maulmont, amusé, où le sommeil transforme en femmes les hommes.

— En ce cas, Monseigneur, pourquoi est-ce M. le comte de Maulmont que j'aperçois ?

— Pourquoi vous êtes-vous substituée à Gariglia ?

Anzora était revenue complètement à elle,

— Parce que, monseigneur, nous avons jugé préférable de le laisser à Milan pour veiller sur le prisonnier.

— Le prisonnier ! répéta Maulmont. Il me croit sur le chemin de Paris ! Ha ! Ha ! Nous verrons bien…

Il se tut soudain et baissa les yeux, mal à l'aise. Puis, chassant la honte obscure qui le gagnait :

— Je vous ai fait faire une course effroyable, dit-il, povera |

Anzora rougit vivement.

— Je suis si heureuse, murmura-t-elle.

Et, à voix plus haute, elle ajouta :

— Je me sens maintenant très bien et si vous m'accordez quelques minutes, nous pourrons bientôt repartir.

— Je repartirai seul, dit Maulmont. Vous m'attendrez ici, Où je vous rejoindrai demain,

Anzora secoua la tête.

— Non, monseigneur, n'insistez pas. Je vous suivrai… jusqu'au bout du monde, s'il le fallait.

— Nous allons moins loin ! remarqua le traître sans comprendre.

Sur ces mots, il se retira, et Anzora le vint rejoindre bientôt. Ils mangèrent de grand appétit et se remirent en route avant que le soleil n'eût atteint le plus haut point de sa course.

Vers deux heures de l'après-midi, ils se présentaient au camp d'Hanstedt.

L'entrevue des deux hommes devait être brève.

— Capitaine, dit Maulmont, je vous ai combattu à Brescia, à Castane et à Milan. Je viens aujourd'hui, à la suite des pourparlers que vous avez eus avec l'envoyé du chevalier Aldo d'Aldi, vous demander votre alliance.

— J'ai fait connaître mes conditions.

— Vous demandiez de l'argent. Je vous apporte davantage. En plus de la somme que vous avez fixée et dont je vais vous remettre la moitié, nous vous offrons l'appui des Milanais et d'une partie des troupes d'occupation.

— L'argent ? dit Hanstedt,

— Le voici.

Le Suisse compta.

— Quand devrai-je me mettre en marche ?

— Cinq jours de préparatifs vous sont-ils suffisants ?

— Je le crois.

— Ainsi donc, dans cinq jours. Il vous en faudra trois pour venir sous les murs de la ville. Le huitième, l'un des nôtres viendra à votre rencontre pour vous renseigner sur nos propres dispositions. Nous pouvons compter sur vous ?

— Je n'ai qu'une parole… quand on paie, dit Hanstedt en souriant. Et maintenant, laissez-moi vous souhaiter la bienvenue…

Maulmont s'excusa :

— Vous êtes trop aimable, monsieur ; mais notre absence doit être aussi brève que possible et je préférerais ne pas m'attarder.

— Il sera fait selon votre désir, monsieur. Toutefois, vous ne refuserez pas de vider avec moi un flacon.

— Si tel est votre gré…

— Je vous en prie.

Deux minutes plus tard, les deux hommes choquaient leurs gobelets pour boire à la délivrance du Milanais et à la défaite des barbares.

Anzora, dont le visage était masqué, s'était tenue assez loin pour éviter qu'on la remarquât. Maulmont prit congé, alla vers elle et lui demanda si elle se sentait assez forte pour regagner Lacco d'un seul trait.

— J'irais plus loin, s'il le fallait, assura-t-elle. Avez-vous réussi, monseigneur ?

— Oui, si cet homme tient la promesse qu'il m'a faite.

— Il la tiendra, soyez-en sûr.

— Eh ! bien, donc, en avant !

Anzora souffrait et, à la fois, était heureuse. Elle était heureuse de se sentir seule avec le beau jeune homme qu'elle chérissait, de penser qu'elle passerait toute une nuit près de lui et qu'elle pourrait le servir selon son cœur. Elle souffrait en se disant qu'il n'avait pas su découvrir l'amour qu'elle lui avait voué et qu'il n'avait en lui, cœur et chair, que Béatrix.

Et, tandis que son cheval trottait ou galopait parmi les champs pleins de fruits et de fleurs et inondés de lumière, elle se jurait de le conquérir, dût-elle employer les pires moyens.

Le soleil n'était pas encore couché quand les maisons du village se montrèrent, Maulmont ralentit le pas de son cheval, se retourna et fit signe à Anzora pour qu'elle vînt à sa hauteur.

— Je calculais, dit-il quand elle fut près de lui, qu'en quittant Lacco demain au début de l'après-midi, nous arriverons à Milan en pleine nuit, mais avant la fermeture des portes. Vous aurez donc toute une nuit et toute une matinée de repos.

Anzora poussa un soupir et ce fut sa seule réponse. Ils arrivaient à Lacco que le soleil mourant dorait de ses derniers rayons.

Le crime qu'il venait d'accomplir paraissait ne pas peser à la conscience de Maulmont qui mangea de fort bon appétit sans re-

marquer la tristesse de sa compagne, ni les regards parfois passionnés et parfois désespérés dont elle l'enveloppait. La voyait-il seulement ? N'était-ce pas le visage radieux de Béatrix qui lui apparaissait ?

Il se leva de table le premier, recommanda à l'aubergiste de soigner les chevaux et invita Anzora à aller se reposer. Sans mot dire, elle gravit l'escalier devant lui et, arrivée sur le palier, souhaita le bonsoir à Maulmont. Il lui tendit la main et, comme il pressait celle qu'elle lui donnait, toute froide, elle éclata en sanglots.

— Eh ! bien, qu'avez-vous ? demanda-t-il, surpris.

— Rien, monseigneur.

— Monseigneur ! Non ! Il ne faut plus me donner ce titre. Appelez-moi… voyons, Robert. Qu'avez-vous, ma chère Anzora ?

Des larmes tombèrent sur leurs deux mains unies. Alors, il ouvrit la porte de sa chambre et y attira la jeune fille. Il demanda encore :

— Pourquoi pleurez-vous ?

— Ah ! c'est bête ! c'est stupide ! dit-elle avec une sorte de rage.

— Ne suis-je pas votre ami ? Pourquoi ne vous confiez-vous pas à moi ?

— À quoi bon ?

— Les confidences apaisent parfois les peines.

— Rien n'apaisera la mienne, jamais !

— C'est étrange ! Je vous croyais heureuse…

— Heureuse ! Ah ! laissez-moi m'en aller.

Il l'attira plus près de lui et elle eut un long frisson.

— Qu'est-ce qui vous fait souffrir ? Je veux le savoir !

— Une chimère.

— Vous aimez ?

— Je vous en prie : ne m'interrogez pas !

— Je pensais que vous aviez pour moi assez d'amitié.

Elle cria presque :

— Non ! Non !

Et il se méprit.

— Vous n'avez plus même de l'estime ! Ah ! oui, je sais… Mais si vous saviez comme je hais cet homme, maintenant ! Dites-moi si c'est… mon acte qui vous peine ?

Elle se dégagea et se retira sans avoir répondu. Il haussa les épaules en murmurant :

— Jeunes filles !…

Et il se coucha, déjà gagné par le sommeil. Toute la nuit il dormit, d'un somme profond d'animal las. Le soleil l'éveilla et, lorsqu'il eut fait sa toilette, il alla frapper à la porte de la chambre voisine, peut-être un peu inquiet. Anzora demanda :

— Qui est là ?

— Robert. Puis-je entrer ?

— Entrez, dit-elle.

Elle se tenait assise sur son lit et ses trails accusaient son insomnie. Après quelques secondes d'hésitation, il vint s'appuyer sur la couche, comme un grand frère que ne troublent point la beauté, ni les charmes à demi dévoilés de sa sœur.

— Vous n'avez pas dormi, remarqua-t-il. Votre peine est donc bien profonde ?

Il avait plongé ses regards dans les yeux d'Anzora et, alors, il tressaillit. L'amour, la passion de la jeune fille venaient, d'un coup, de se révéler à lui.

— Ah ! fit-il, pourquoi cela ?

— Je gâche votre bonheur, n'est-ce pas ? Vous n'auriez pas dû insister.

— J'étais si loin d'imaginer telle chose !

— Parbleu ! C'est qu'il y avait entre vous et moi une autre femme, une femme que j'aimais comme vous aimiez M. de Chabannes…

— Pas ce nom-là, je vous en conjure !

— Il vous fait souffrir ? Comme l'autre me fait souffrir moi-même.

— Pensez à notre œuvre de vengeance.

— J'y pense trop !

— Trop !

— Parce que je sais quel sera le prix de votre…

— Anzora !

— N'ai-je donc pas le droit de défendre mon amour ?

Maulmont, se roidissant, demanda :

— Jusqu'où voulez-vous le défendre ?

Âprement, elle répondit :

— Jusqu'à la mort !

Et aussitôt, elle ajouta : « Jusqu'à la mienne ! »

Il se pencha, lui prit les mains.

— Vous ne ferez pas cette bêtise, dit-il. Il y a tant de jeunes gens qui vous méritent mieux que moi !

Le net aveu d'Anzora lui vint brûler le visage :

— C'est vous que j'aime, vous seul que j'aimerai toujours.

Et, comme il fermait les yeux, il sentit le feu de deux lèvres. Mais les siennes étaient si froides qu'Anzora se recula.

— Allons, laissez-moi, dit-elle d'une voix brisée. Retirez-vous, monsieur, je vais m'habiller.

M. de la Palisse n'avait en réalité été fou que pendant quelques heures. Son épouvantable crise passée, il était resté plongé dans un état de prostration dont rien ne paraissait devoir le faire sortir. Souffrait-il ? Ses gardiens, qui le voyaient aux heures où ils lui servaient ses repas, n'auraient su le dire. Il ne parlait à peu près plus, gardait sa tête baissée comme le font les vieilles gens qui

vont mourir et ne réagissait même pas lorsque Gariglia pénétrait, armé, dans sa cellule.

S'il s'était demandé où il se trouvait, il n'aurait pu satisfaire sa curiosité. Empaqueté, ligoté, à demi assommé, il avait été transporté dans une prison, un local de dimensions assez réduites où il était revenu à lui dans cet état d'hébétude qui aurait pu satisfaire ses ennemis s'ils avaient été moins cruels.

Mais l'ex-signor Carmello, surtout, ne pouvait se contenter d'avoir réduit son heureux rival d'autrefois à l'impuissance, ni d'en avoir fait une manière d'idiot. Ce n'était pas assez ! Jusqu'à ce que M. de la Palisse mourût couvert de honte, il fallait qu'il souffrît, terriblement, plus encore que n'avait souffert, à son retour de Venise, le mari trahi de Beppa.

Les blessures du père d'Anzora guérissaient à présent avec une rapidité qui étonnait le médecin lui-même, et l'heure n'était pas éloignée où il pourrait veiller personnellement à la réalisation de ses desseins.

En attendant, il passait des heures heureuses auprès de Béatrix dont il ne décelait point le trouble intérieur. Il avait une aveugle confiance en elle, une confiance si totale qu'il n'avait pas hésité à lui faire jouer ce rôle de séductrice à quoi elle s'était prise.

En ces instants où Anzora se désolait sur l'indifférence de Robert de Maulmont à son égard, Béatrix et Aldo s'entretenaient tendrement, comme aux heures où leur amour était à son plein épanouissement, mais non sans se soucier des événements qu'ils avaient provoqués.

— Ne pensez-vous pas, demanda Aldo, que la présence de Marina à l'hôtel de la Palisse peut désormais nous attirer des ennuis ?

— J'avais, répondit Béatrix, déjà songé à la faire revenir ici pour éviter d'éventuelles indiscrétions de sa part. Malheureusement, l'hôtel est maintenant gardé par des gens d'armes et il est impossible que nous ramenions Marina.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit plus tôt ?

— Je cherche à vous éviter le moindre souci, mon cher ami.

— Oui, je sais, vous êtes toute obligeance. Mais me voici à peu près complètement guéri de ces fâcheux coups d'épée et c'est à moi de me charger des préoccupations que nous pouvons avoir.

— Bah ! dit Béatrix, nous jouons le même jeu, l'un et l'autre.

— Un jeu qui est bien près de s'achever sur notre victoire si, comme je l'espère, ce petit Maulmont est parvenu à décider Hanstedt.

— Je ne doute pas de son succès. Maulmont est un garçon intelligent…

— Et si charmant ! dit le chevalier avec un sourire indéfinissable.

— Mon Dieu !… fit évasivement Béatrix.

— Vous le reconnaissez ? Seulement, cara mia, méfiez-vous… Ces Français…

— Que vous êtes bête, mon cher Aldo ! Supposeriez-vous que ce garçon est capable de me tourner la tête ?

— Je ne le suppose pas, mais il m'arrive d'avoir peur.

— Eh ! bien, il faut charger Anzora du rôle que vous m'avez donné et qui me pèse, je vous assure !

— Non ! Anzora est loin d'avoir votre pouvoir de séduction, Et pour rien au monde je ne voudrais qu'elle s'éprît de ce Maulmont. Ma fille la maîtresse d'un ennemi ! C'est assez, c'est beaucoup trop que sa mère...

— N'y pensez plus, voyons !

— Je ne saurai jamais l'oublier.

— Si ! protesta Béatrix. Lorsque justice sera faite. Ou, alors, c'est qu'il y aura toujours votre Beppa entre vous et moi.

Le chevalier d'Aldi passa son bras au cou de sa maîtresse et la regardant tout au fond des yeux :

— C'est vous seule que j'aime. Je vous aimerai jusqu'à la mort.

Après un temps assez long :

— Quand doivent-ils rentrer ? demanda Aldo.

— Demain soir, si tout va bien.

— Demain. Et ici, où en sommes-nous ?

— Les patriotes sont chauffés à blanc par nos émissaires. Nos affiliés se font de plus en plus nombreux.

— Les armes ?

— Tous ceux qui sont disposés à combattre en sont pourvus. Les réserves s'accumulent.

— Vous êtes une collaboratrice incomparable.

— Peut-être ! Et c'est pour cela, seulement pour cela, que vous m'aimez !

— Sotte ! Je t'aime pour tout ce qui est toi ! Pour ta beauté, ta jeunesse, ta grâce, la flamme de tes yeux, le velours et l'arome de tes lèvres, les caresses que tu sais donner ! Tu souris ?

— De bonheur ; car moi aussi, Aldo, je t'aime.

— Bientôt, dit-il, nous aurons accompli notre œuvre. Alors, Béatrix, Chabannes puni et Milan délivrée, je t'emmènerai à Venise, sur les lieux où je fis ma fortune et, là, tu seras comme une reine.

Ils restèrent un moment, la main dans la main, à rêver. Puis Béatrix se reprit et dit :

— Il va être l'heure où Speranza vient nous rendre compte de ce que fait M. de la Palisse. Voulez-vous que je la reçoive seule ou préférez-vous l'entendre, vous aussi ?

— Vous la recevrez ici, Béatrix. Le jour est venu où je dois enfin me montrer et prendre la tête du mouvement dont vous avez été jusqu'à maintenant le cerveau et l'âme.

Une servante vint annoncer Speranza.

— Qu'elle entre ! ordonna le chevalier.

La pseudo sorcière pénétra dans la pièce.

— Monseigneur, dit-elle en s'inclinant, le prisonnier m'a paru dans le même état que les autres jours, indolent et affaissé. Toutefois, il semble que ses regards se font plus précis et il se pour-

rait bien que, d'ici quelques jours, il retrouve entièrement sa raison.

— T'a-t-il parlé ?

— Non, Monseigneur.

— Mange-t-il toujours avec le même appétit ?

— Il mange tout ce qu'on lui donne.

— Rien de particulier ? Personne ne t'a suivie ?

— Je ne crois pas, monseigneur.

— C'est bien, je te remercie, Speranza.

Un geste congédia la femme et, quand elle se fut retirée, Béatrix se leva.

— Aldo, dit-elle, vous savez qu'il faut que je sorte Pour aller voir quelques-uns de nos partisans. Si Hansledt s'est décidé à marcher, il ne tardera guère à se mettre en route et il faut que nous soyons prêts, sous peine d'aller à un échec.

— Que de peines je vous impose, ma chère Béatrix. Heureusement, l'heure n'est pas loin où vous prendrez le repos que vous aurez si largement gagné. Vous ne tarderez pas trop ?

— J'ai de nombreuses visites à faire.

— Oui, je sais. Mais aussitôt que la nuit tombe, je deviens inquiet lorsque je vous sens dehors.

Béatrix sourit, se pencha pour donner ses lèvres et glissa aux mains de son amant.

— À tout à l'heure, dit-elle.

Elle s'habilla, dissimula en partie son visage sous une mantille légère et s'en alla, de rue en rue, de maison en maison, réchauffer l'ardeur des chefs patriotes dont sa beauté aurait suffi à assurer la fidélité.

Mais elle ne pouvait point, chemin faisant, s'empêcher de penser à Robert de Maulmont qui prenait en elle, de plus en plus, la place qu'avait si longtemps occupée Aldo. Où la conduirait cette passion ? Quel orage ferait-elle fondre sur sa vie ? Pourquoi, régnant sur le cœur d'un homme aussi riche qui l'avait comblée et était prêt à lui assurer la plus belle, la plus enviable des existences, s'abandonnait-elle, comme si elle eût eu vingt ans, à l'attrait d'une aventure qui pouvait lui coûter si cher ?

Mais à quelle raison se sont jamais soumis le cœur et la chair d'une femme ? Bah ! Elle verrait bien ! À quoi bon réfléchir, tenter de lutter lorsqu'on sait qu'on devra finalement s'abandonner à son destin ?

Comme à l'accoutumée, tous les hommes qu'elle rencontra ce jour-là et avec qui elle s'entretint de la lutte prochaine, tous, jeunes ou vieux, lui firent la cour. Comment aurait-elle pu douter qu'ils n'acceptaient de s'enrôler que pour avoir l'occasion de se battre à ses côtés et dans l'espoir d'obtenir un jour la récompense qu'elle destinait au seul Maulmont, l'ancien ennemi de sa patrie ?

Lorsque, au soir, elle rentra, elle apportait à Aldo la certitude que les Suisses d'Hanstedt pourraient compter sur un solide appui. Il voulut la retenir ; elle ne consentit point à rester auprès de lui.

— Je suis lasse. J'ai besoin de repos.

En réalité, elle voulait être seule, toute seule pour mieux penser à Robert qu'elle allait revoir le lendemain.

Il arriva avec Anzora au terme de la longue course qu'ils avaient faite sans qu'aucune mésaventure leur fût advenue. Si elle avait, secrètement, un peu redouté la jeunesse ardente d'Anzora, elle fut tranquillisée aussitôt qu'elle le revit. Il était bien, comme avant son ne départ, pris par tout son être.

— Madame, dit-il, Hanstedt et ses troupes attaqueront Milan dans huit jours.

Elle lui pressa les mains, tendrement, sans rien répondre que ce mot :

— Venez !

Et elle le conduisit auprès du chevalier Aldo d'Aldi, à qui il rendit compte de sa mission.

Lorsqu'il eut achevé son récit et reçu les compliments et les remerciements de celui qu'il prenait toujours pour le frère de Béatrix :

— Monsieur, demanda-t-il, avez-vous des nouvelles de M. de la Palisse ?

— Il vous intéresse donc encore ?

— Pour la vengeance que je veux tirer du mal qu'il m'a fait, de l'affront qu'il m'a infligé.

— Nous attendions votre retour pour décider de son sort.

— Je voudrais, dit Maulmont, que vous le remettiez en liberté pour me trouver face à face avec lui dans les combats qui vont s'engager. Je l'ai vaincu dans des circonstances trop peu glorieuses pour que je me trouve satisfait.

Aldo secoua la tête.

— Cet homme-là, dit-il, n'accepterait la défaite qu'en mourant et ce ne serait pas assez de le tuer. Tout ce que j'ai souffert de son fait, il faut qu'il le souffre à son tour. Le haïssez-vous assez pour le torturer ?

— Je le hais comme je l'ai aimé, de toute mon âme. Mais dites-moi ce que vous attendez de moi.

— Écoutez…

L'amant de Béatrix d'Ayala désigna à Maulmont un siège et, d'une voix âpre, lui fit son récit :

— Il y a dix-huit ans de cela, j'avais une femme, la mère d'Anzora, qui était alors pour moi — j'en demande pardon à mon enfant — toute ma vie. Je l'avais quittée pour suivre des marchands à Venise, juste à l'époque où les armées du roi Charles VIII vinrent conquérir Naples et le Milanais. Pendant mon absence, le capitaine Chabannes séduisit ma chère Beppa et je ne trouvai plus, en rentrant, qu'une épouse infidèle. Si Chabannes n'avait pas eu regagné la France, je l'aurais tué. Beppa fut la seule à recevoir le châtiment de leur forfait. J'ai attendu dix-huit ans en priant Dieu chaque soir qu'il me donne l'occasion de frapper le suborneur. En dix-huit ans, la haine s'éteint ou s'exaspère. La mienne s'est exaspérée jusqu'à devenir criminelle. Je veux, monsieur, que dans les jours qu'il a encore à vivre, Chabannes

connaisse les pires tourments. La mort ne suffit pas, non plus que la défaite.

— Alors ? demanda Maulmont haletant.

— Eh ! bien, il faut ajouter à la défaite le déshonneur.

— Le déshonneur…

— Au déshonneur, le supplice que toutes les victimes de cet homme ont connu.

— Mais enfin, chevalier…

— J'y arrive. Vous avez pris à Chabannes la femme qu'il convoitait et qu'il aurait abandonnée, son désir satisfait, comme il abandonna toutes les autres. Je voudrais que vous lui prissiez mieux qu'une vivante… la morte qui me trahit avec lui.

— Je ne comprends pas, dit Maulmont.

— Vous allez comprendre, monsieur. Ma fille, Anzora, est le portrait vivant de sa mère, et Chabannes, lorsqu'il l'a vue, a cru revoir sa Beppa. Si nous ne nous étions pas assurés de lui, il aurait cherché à faire de mon enfant ce qu'il fit de mon épouse.

— N'était-ce pas Béatrix qu'il voulait conquérir ?

— Béatrix et Anzora, car il ne s'embarrasse pas plus qu'autrefois de scrupules. Anzora, c'était encore Beppa, pour lui !

— Et vous me proposez ?

— Ceci, dit Aldo. Écoutez encore…

⁂

C'était le lendemain soir. M. de la Palisse, qui avait réellement retrouvé sa raison et souffrait davantage que les premiers jours de sa captivité, allait se coucher lorsqu'il entendit les bruits de nombreux pas derrière la porte de sa cellule.

Un rideau de fer, mû de l'extérieur, se souleva et une lumière apparut. Puis la porte s'ouvrit et deux hommes armés, pistolet au poing, pénétrèrent dans la pièce. Tandis que l'un d'eux tenait M. de la Palisse en respect, l'autre alluma une lampe qui projeta ses rayons sur une glace que le rideau soulevé venait de découvrir.

— Que me veut-on ? gronda Chabannes.

Àpeine avait-il prononcé ces mots quand trois silhouettes se profilèrent derrière la glace. Elles s'avancèrent, et le prisonnier put distinguer deux femmes séparées par un homme qui les enlaçait.

Une voix ordonna :

— Avance, ou tu es mort.

Chabannes, beaucoup plus intrigué qu'effrayé, fit un pas.

— Avance encore !

Il ne fut plus qu'à un pas de la glace et, alors, il eut sous les yeux le plus infernal des tableaux. Maulmont, tour à tour, donnait un baiser à Béatrix d'Ayala et à Beppa, la morte vivante !

— Damnation ! hurla Chabannes. Ah !

Et il s'écroula comme s'il eût été frappé à mort.

Depuis deux jours, Marina n'avait pas fait vingt pas. Elle demeurait assise tantôt dans une fauteuil et tantôt sur le canapé où elle passait ses nuits à trembler comme une biche cernée. À peine osait-elle lever les yeux sur la servante qui lui apportait sa nourriture et ne lui adressait la parole que pour s'enquérir de ses besoins.

D'abord, elle avait redouté que les sergents de garde ne se livrassent sur elle à l'un de ces attentats dont elle n'aurait su, dans sa pureté, préciser la nature, mais que celles qui en avaient été les victimes représentaient comme odieux. L'un d'entre eux, surtout, l'avait longtemps regardée d'étrange manière. Pourtant, soit par crainte d'un châtiment, soit que la douceur même de la recluse l'eût intimidé, il n'avait eu aucun geste irrespectueux.

Hormis cette peur si naturelle chez une jeune fille, Marina n'aurait éprouvé nul effroi. Que pouvait-on lui faire ? La jeter dans un cachot ? La tuer ? La mort lui était indifférente et, maintenant qu'elle avait dû dire un adieu définitif à son rêve d'un instant, elle lui serait miséricordieuse.

Elle n'avait jamais connu aucun bonheur. Toute jeune, on l'avait tenue à l'écart de la famille, de cette famille qu'elle voyait vivre autour d'elle, mais dont elle ne savait à peu près rien. Jamais elle n'avait eu d'autres gâteries que celles qu'elle recevait de Speranza, en cachette. Quel avait été le but de son entourage lorsqu'il l'avait chargée de veiller sur M. de Chabannes ? Elle n'en savait rien. En vérité, la mort serait pour elle une délivrance.

Mais aurait-elle le courage de mourir en taisant son secret ? Pourrait-elle fermer à jamais les yeux sans avoir révélé les noms de ceux qui avaient poussé M. de Maulmont à trahir et déte-

naient sans doute M. de la Palisse prisonnier. C'était cela qui la tourmentait jusqu'à l'accabler de peur.

M. d'Ancy revint, comme il l'avait annoncé, mais avec quelques heures de retard sur celle qu'il avait fixée. Il était accompagné d'un autre officier, M. de Maupertuis. Elle se leva, le visage blême et les jambes défaillantes. M. d'Ancy ayant ordonné au sergent de se retirer, alla s'asseoir sans hâte, tandis que Maupertuis demeurait debout, adossé à un meuble.

Aussitôt qu'il était entré, celui-ci avait été impressionné par la grâce de Marina et peut-être aussi par sa tristesse, par tout ce qui la rendait digne de l'intérêt qu'un honnête homme lui aurait porté. M. d'Ancy prit la parole :

— Mademoiselle, dit-il, j'ai appris par les rapports qui m'ont été faits que vous vous étiez montrée fort docile et raisonnable. J'en suis heureux parce que j'ai ainsi la certitude que vous avez réfléchi et que vous allez me révéler ce que je vous ai demandé.

— Je ne sais rien, monseigneur, rien…

La réponse surprit le gentilhomme qui manifesta par un geste un peu vif son mécontentement.

— Ah ! çà, voyons… s'écria-t-il sur un ton sec.

Mais il se radoucit aussitôt et ajouta :

— Pourquoi voulez-vous m'obliger à sévir contre vous ? Croyez-vous que je ne devine pas ? Vous êtes, contre votre gré, par peur, la complice de gens qui ont voulu, par un attentat, venger la défaite des Milanais ou, plus exactement, celle de la Ligue — car les Milanais ne sont pas vaincus. Ils restent les amis de la

France. Le capitaine de Chabannes et M. de Maulmont paient dans une prison, dans un cachot, s'ils ne sont pas morts, les lauriers qu'ils ont remportés dans les combats. Leurs ennemis se sont servi de vous pour les prendre au piège, et je suis sûr que, tout au fond de vous-même, vous avez honte du rôle qu'ils vous ont contrainte de jouer. Eh ! bien, réfléchissez quelques secondes encore. Dites-vous qu'en me révélant les noms de vos maîtres vous ne vous rendez pas coupable d'une trahison, mais vous accomplissez un devoir. Dites-vous que, si vous persistez dans votre silence, nous connaîtrons malgré vous la vérité et que nous serons, alors, obligés de ne plus faire de distinction entre vos maîtres et vous-même. Je vous écoute, mademoiselle.

Le visage de Marina s'était crispé et il semblait qu'aucune goutte de sang n'y circulât. Elle vit passer devant ses yeux le visage de M. de la Palisse, puis celui de M. de Maulmont. Pour sauver le premier pouvait-elle trahir le second ? Elle entendit la voix de M. d'Ancy comme dans un songe :

— Vous persistez à ne pas parler ?

Alors, elle dit très bas :

— Je ne sais rien.

Le gentilhomme maîtrisa sa colère.

— Comme il vous plaira ! dit-il en serrant les poings.

Puis, se tournant vers son compagnon :

— Monsieur de Maupertuis, ajouta-t-il, je vous confie la garde de cette femme. Je vais donner des ordres pour que nos hommes nous ramènent MM. de Chabannes et Maulmont morts ou vi-

vants. Lorsqu'on les aura retrouvés, nous rendrons justice. Il est bien entendu que si elle se décide à parler, vous voudrez bien me faire prévenir. Je compte, au surplus, revenir bientôt.

Maupertuis ne se fit point prier et, ayant accompagné M. d'Ancy jusqu'à la porte, revint auprès de Marina dans la pièce qu'il fit quitter au sergent d'armes. Il resta un assez long moment sans parler, se contentant d'examiner et de dévisager la jeune fille. Elle était fort jolie, réellement, et M. de Chabannes n'avait pas dû s'ennuyer en sa compagnie.

Tandis qu'il contemplait la captive en pensant à ce qu'elle avait pu être pour la Palisse, le jeune chevalier sentait son sang s'échauffer. Marina remarqua l'éclat de ses yeux et sa peur la reprit, intense. Elle eut un long frisson qu'elle ne put maîtriser. Alors Maupertuis se rapprocha d'elle et dit :

— Vous avez tort de ne pas parler.

— Peut-on parler quand on n'a rien à dire ?

— Tatata ! Une femme aussi jolie que vous l'êtes n'a pas passé des jours et des nuits auprès du capitaine de Chabannes sans en savoir bien long. Tout de même, le métier que vous faisiez ne vous gênait-il pas un peu ?

— Quel métier, monsieur ?

Maupertuis se mit à rire.

— Non ! Vous n'allez pas faire votre petite Sainte Nitouche !

— Je vous en conjure, monsieur !

— Quoi ! Vous pleurez ? Ah ! c'est étonnant ce que vous pouvez savoir être comédiennes, les femmes ! Seulement, votre rouerie sera sans effet, vous savez ! Et si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne pas jouer à la fine mouche. À votre place, savez-vous ce que je ferais ? Voyons, regardez-moi…

Maupertuis venait de poser sa main sur l'épaule de Marina, qui se retira vivement comme pour éviter le contact d'une bête hideuse. Il la poursuivit, la rattrapa et la saisit aux deux bras.

— Regardez-moi, ordonna-t-il encore. Vous ne voyez pas que vous pouvez vous sauver ? Vous ne tenez pas à avoir un ami qui puisse vous défendre ? Est-ce que je ne vaux pas M. de la Palisse ?

Les regards de Marina exprimaient une mortelle terreur. Elle ne put que bégayer :

— Ah ! Par pitié !…

Maupertuis, devant cette épouvante, fit violence à sa nature. Il ramena la jeune fille vers un siège, la fit asseoir et dit :

— Excusez-moi. Je me laissais entraîner… Mais je vous assure que vous avez tort. Il est impossible que l'on ne retrouve pas ceux que vous avez contribué à faire disparaître et vous paierez très cher votre duplicité. Parlez ! Parlez donc et acceptez ma protection !

— Je n'en attends plus de personne.

— Vous haïssiez donc bien profondément M. de Chabannes pour que vous risquiez la mort après avoir accepté de partager son lit ?

Le visage de Marina se décomposa.

— Moi, s'écria-t-elle, moi sa maîtresse ? Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai !

— Allons donc ! Ah ! c'est inouï l'impudence que vous avez.

— J'aimais M. de la Palisse…

— Et il n'a pas répondu à votre sentiment, n'est-ce pas ? Il a fait fi de vous ! Ha ! Ha ! Non, en vérité, j'avais tort de me laisser attendrir, Eh ! bien, il ne sera pas dit que vous vous serez jouée de Maupertuis. Ce serait trop bête !

Sur ces mots, l'ardent gentilhomme étreignit Marina et chercha à la renverser. Un long cri s'éleva dans la pièce, Et le rire de Maupertuis, le rire qui allait être de victoire, retentissait encore lorsque la porte s'ouvrit pour livrer passage à M. d'Ancy qui revenait.

— Maupertuis ! cria celui-ci. Misérable !

Sous l'outrage, surpris, Maupertuis s'était redressé. Il vit flamber l'épée de son camarade, tira la sienne et se mit en garde. Les lames s'entre-choquèrent. On eût dit que des étincelles en jaillissaient.

Aux premiers cliquetis, Marina avait ouvert les yeux et sans savoir exactement ce qui se passait, elle suivait passionnément les phases du combat.

Les regards des deux gentilshommes, qui se liaient comme les lames, ne portaient aucune haine, et l'on eût même dit qu'une certaine douceur en atténuait les éclats.

Ni Maupertuis, ni d'Ancy ne rompaient d'une semelle. Le duel se déroulait comme s'il se fût agi d'une démonstration. Soudain le poignet de M. d'Ancy se teinta de rouge. Maupertuis leva son épée en reculant. M. d'Ancy eut un sourire.

— Ce n'est rien, dit-il, continuons.

Et l'engagement reprit avec plus de fougue. Après une riposte et une feinte, M. d'Ancy se fendit et, frappant l'épée de Maupertuis près de la garde, la fit sauter d'un coup sec. Maupertuis voulut la rattraper, mais, déjà, son adversaire s'en était saisi.

— Monsieur, dit d'Ancy, je n'avais pas assez d'autorité sur vous pour exiger que vous me remettiez votre épée. La voici entre mes mains. Les six mois que j'ai de plus que vous et l'honneur que nos compagnons et vous-même m'avez fait en me reconnaissant comme votre chef pendant l'absence de M. de la Palisse, me confèrent le droit de la garder. Souffrez que je vous prie de rentrer chez vous.

Maupertuis, livide, s'inclina sans rien dire. Il jeta un regard vers Marina et sortit. Alors, M. d'Ancy s'approcha de la jeune fille :

— Les ordres sont donnés, dit-il. Avant que M. de la Palisse n'ait été retrouvé, voulez-vous, une dernière fois, me dire par qui il a été enlevé ?

Marina, que la victoire de M. d'Ancy venait de délivrer, avait senti fondre d'un seul coup sa résistance. Elle pouvait confier sans crainte aux mains du noble gentilhomme qui l'avait sauvée de la honte, qui avait mis fin à son calvaire, le sort de Robert de Maulmont.

— Monseigneur, dit-elle, encore que ma vie me soit à charge, je vous la dois depuis un instant. Mon récit sera long. Je vous prie de l'entendre.

Sans rien omettre de ce qu'elle savait, elle révéla tous les événements qui s'étaient déroulés autour de M. de Chabannes et de M. de Maulmont depuis l'heure où Béatrix d'Ayala s'était glissée entre les deux hommes. Lorsqu'elle se tut :

— Bien des choses me paraissent obscures, remarqua M. d'Ancy.

— À moi aussi, monseigneur. Mais il m'est impossible de les éclairer parce que je ne suis pas dans le secret des ennemis de M. de Chabannes.

— Bah ! j'en sais maintenant assez pour comprendre ce qui me paraissait inexplicable et mettre un terme aux criminels agissements de cette Béatrix d'Ayala et de ce chevalier d'Aldo qui sont d'abominables coquins. Me promettez-vous de ne pas chercher à vous enfuir si je vous laisse ici libre ?

— Où irais-je ? Je n'ai plus de sécurité que dans cette maison… à moins qu'un de mes gardiens…

— Je réponds de votre paix.

— Merci, monseigneur.

M. d'Ancy s'éloigna pour ordonner au sergent de ramener ses hommes, revint pour prendre congé et se retira. Marina se retrouva seule. Elle s'agenouilla sur une chaise, joignit les mains et, avant de prier, murmura ces mots :

— Mon Dieu, pourquoi cela ?…

Il y avait, devant l'image de Robert de Maulmont, qu'elle cherchait à recomposer en pensée, les traits fins de M. d'Ancy, le jeune gentilhomme français qui venait de se battre pour elle.

Tandis qu'elle priait, Geoffroy, sans perdre aucun temps, faisait rassembler une petite troupe dont il prit lui-même le commandement vers la fin de l'après-midi.

Alors que le crépuscule déroulait ses premiers voiles, il pénétrait le premier dans la maison aux trenle-deux fenêtres du Corso de Brera et, forçant toutes les portes et menant un vacarme du diable, il eut tôt fait d'y rassembler les maîtres et les valets. Tout de suite, il identifia Béatrix d'après la peinture que lui en avait. faite Marina.

— Madame, dit-il, où se trouve M. de Chabannes ?

Béatrix n'avait point laissé percer son émoi, et c'était à peine si l'on pouvait lire sur son visage un peu d'étonnement. Sans trouble apparent, elle répondit :

— Les troupes d'occupation d'une ville peuvent sans doute tout se permettre, et les Français n'ont pas manqué de se permettre bien des choses à Milan. Je ne peux donc avoir de surprise de ce que vous me demandez. J'ai eu, il est vrai, des relations avec M. de Chabannes qui voulut bien me faire le redoutable honneur de me distinguer. M. de Chabannes, usant du droit qu'il s'était lui-même donné, est venu ici maintes fois. Il en est toujours reparti libre mais sans doute un peu moins satisfait qu'il ne l'avait escompté. Il y a je ne sais combien de jours que je suis de lui sans nouvelles et je ne puis, dans ces conditions, vous renseigner.

M. d'Ancy s'adressa à Aldo :

— Vous, monsieur ?

— Je ne saurais rien ajouter à ce que ma sœur vient de vous dire.

— Votre sœur ?

— Mais… oui, monsieur.

— C'est bien, nous allons voir.

L'officier ordonna aux gens d'armes d'encadrer les hôtes de la maison et, à ceux-ci, de lui ouvrir toutes les portes. Les moindres recoins furent fouillés. Lorsque M. d'Ancy se retira, il n'avait découvert aucune trace de M. de la Palisse,

— Et maintenant ? demanda Aldo, avec un frémissement dans la voix.

Béatrix le regarda à travers la fente de ses paupières abaissées.

— Maintenant… quoi ? caro mio…

— M. de Maulmont a droit à une récompense… à celle que vous lui avez promise.

— Ah ! oui… Vous avez arrangé tout cela, vous, Aldo. Vous m'avez ordonné…

— Non !

— Vous m'avez conseillé de me montrer coquette, de me faire aguichante. Il fallait, pour que M. de Maulmont trahît, lui faire espérer un amour qui n'appartenait qu'à vous. Je n'ai pas promis : j'ai laissé croire M. de Maulmont a tenu parole. Il a trahi

son ami, son maître, sa patrie et son roi. S'il exigeait… cela, que devrais-je faire ?

Aldo d'Aldi tressaillit. Il dit sombrement :

— Vous me le demandez, Béatrix !

— C'est vous qui avez posé la question.

— Si je vous laissais libre ?

— Pourquoi supposer cela, puisque vous n'y êtes pas disposé ?

L'ex-signor Carmello se leva, fit quelques pas, revint vers Béatrix.

— C'est vrai. Je ne suis pas disposé à vous laisser payer.

Elle éclata de rire.

— Et vous croyez, Aldo, que s'il ne dépendait que de moi-même, je tiendrais les engagements que vous m'avez fait prendre ?

— Chérie ! murmura Aldo avec ferveur, Excusez-moi. J'ai tellement peur de vous perdre ! Mais dans sept jours. Ah ! oui, faites-le patienter encore jusque-là et ce sera fini. Ma vengeance sera satisfaite. Milan aura été libérée.

Il se mit à rire.

— Les imbéciles ! Ils ont pu imaginer que nous retenions Chabannes chez nous !

— Qui sait ? dit Béatrix, s'ils ne le découvriront pas avant l'attaque d'Hanstedt ? Marina peut parler encore, car c'est elle qui nous a vendus.

— Sait-elle où nous séquestrons son… ami ?

— Si personne n'a commis d'imprudence, non, évidemment.

Béatrix, sur qui Aldo se tenait penché, l'écarta de sa main.

— Mio, il faut que je sorte.

— Où allez-vous, mon cher amour ?

— Voir des gens encore, Plus nous approchons de l'heure de la lutte et plus nous devons exalter le zèle de nos partisans.

— Je me suis chargé de les voir.

— Je vous en prie, Aldo, pas d'imprudence, Attendez encore un jour. Il fait chaud ; vos blessures peuvent se rouvrir.

— J'ai déjà trop tardé.

— Vous voulez donc me peiner ?

— Je ne veux que mettre un terme à vos fatigues.

— Demain. Soyez raisonnable. Plus que quelques heures de patience, mon aimé. Je tiens à ce que, dans sept jours, vous vous montriez le plus vaillant des guerriers.

Aldo d'Aldi secoua lentement la tête.

— Vous êtes un tyran ! dit-il.

— Si doux, par moments, n'est-ce pas ?

Béatrix, une fois de plus, soumit son amant.

— Allons, cara mia, je m'incline, Mais c'est bien la dernière fois, vous savez !

Elle se leva, sourit et, sur le pas de la porte, jeta, amusée, ce défi :

— Rien n'est moins sûr.

Hors de la pièce, elle se hâta. Elle avait à s'habiller et parcourir un assez long chemin pour se rendre où elle s'était résolue à aller après une longue lutte intérieure. Un quart d'heure plus tard, elle quittait la maison par la porte de fer du jardin, jetait un regard derrière elle et, sans plus se retourner, marchait à vive allure vers l'extérieur de la ville dont elle atteignit l'une des portes quelques minutes après l'heure Les avait elle-même fixée à son rendez-vous.

Très vite, elle s'engouffra sous un porche, s'engagea dans un escalier à demi obscur, frappa à une porte-et attendit, le cœur battant d'émoi. La porte s'ouvrit sans bruit, une tête de femme apparut et une voix dit ces mots :

— Ah ! entrez, ma chère Béatrix. On vous attend depuis pas mal de temps déjà.

— Merci, dit Béatrix en pénétrant dans l'appartement.

Un homme fut bientôt devant elle.

— Enfin, vous ! murmura-t-il. J'avais peur…

— J'avais promis…

Robert de Maulmont, avait pris les mains de Béatrix et il l'entraînait, les yeux pleins d'extase, vers le salon où la maîtresse de céans l'avait introduit aussitôt qu'il s'y était présenté.

C'était une pièce luxueusement meublée, parée de magnifiques tentures, savamment éclairée par des bougies et dans laquelle on marchait sur un tapis si épais que le bruit des pas s'y perdait comme au sein d'un amoncellement de mousse forestière. Un peu de jour filtrait de l'extérieur, de droite et de gauche d'une longue draperie tendue devant la fenêtre, Dans l'un des angles, un profond canapé jetait l'éclat des ors incrustés dans son bois.

Béatrix donna, en riant, une petite tape sur les mains de Maulmont.

— Voulez-vous être un peu plus patient, monsieur, je vous prie ?

— Ne l'ai-je donc pas assez été, ma chère Béatrix ?

— Pas comme je le désirais, et vous avez failli maintes fois tout compromettre.

— Cette heure-ci me paraissait si loin, si loin ! J'ai désespéré de la voir venir.

— Elle est venue et, sans doute, allez-vous la trouver moins belle que vous l'aviez imaginée.

— Elle est la plus magnifique de mon existence ! Ah ! pouvez-vous en douter ?

Tandis qu'elle parlait, Béatrix s'était dépouillée de sa mantille et de sa cape et elle apparaissait maintenant dans toute sa beauté ensorceleuse. Elle se laissa aller enfin aux bras de M. de Maulmont qui l'étreignit passionnément. Si quelque remords avait pu toucher l'âme du traître, il n'en serait pas resté une ombre en ces

instants. Il était tout à sa joie d'homme devant les radieuses promesses de l'amour qui venait de lui être révélé et plus rien n'existait que son ivresse.

Quant à Béatrix, elle n'avait jamais éprouvé ce qu'elle ressentait sous les lèvres qui brûlaient sa bouche et ses yeux, même aux heures où elle s'était donnée tout entière au richissime Aldo, qui se serait damné pour elle.

Sans qu'elle y prît garde, ses vêtements tombaient un à un en découvrant les trésors de sa merveilleuse jeunesse. Elle murmurait des mots ardents et ses longs cils s'abaissaient sur ses regards noyés d'extase.

Soudain, elle jeta un cri aigu, repoussa violemment Maulmont et se dressa. La porte venait de s'ouvrir.

⁂

Anzora n'avait pas pu accepter sa défaite. La lutte très âpre qu'elle avait soutenue s'était achevée sur le triomphe de la jalousie sur tous les autres sentiments. En vain avait-elle mesuré les effroyables conséquences que pouvait avoir son geste. L'amour — et la haine — l'emportaient sur la raison.

Bien décidée à faire échec à Béatrix, elle n'avait passé son temps qu'à épier et eut assez de chance pour surprendre les deux amoureux au moment que sa rivale donnait à Maulmont le rendez-vous où elle allait se livrer. Béatrix n'avait point remarqué qu'elle était suivie. À peine pénétrait-elle dans la maison où Robert de Maulmont s'était introduit quelques instants auparavant qu'Anzora rebroussait chemin pour aller informer son père. Elle lui avait demandé de rester à la maison dans l'attente d'un événe-

ment grave qui devait se réaliser. Et le chevalier Aldo d'Aldi, fort intrigué, avait renoncé à sortir.

Anzora rentra chez elle comme une folle.

— Venez ! Venez ! s'écria-t-elle, ne perdez aucun temps.

Il demanda :

— Que se passe-t-il ?

— Venez ! Vous le saurez, hélas ! assez tôt ! Armez-vous.

Ils étaient partis à cheval tous les deux, et suivis par Gariglia.

L'amie de Béatrix connaissait Aldo. Lorsqu'elle le vit apparaître, elle ne douta point qu'un drame allait se dérouler. La surprise et l'effroi l'empêchèrent de parler et d'agir. Aldo, l'air terrible, demanda :

— Où est Béatrix ? Avec qui est-elle ?

Car il avait compris, au désarroi de sa fille, qu'il s'agissait de Béatrix.

La maîtresse de maison, subjuguée, montra un couloir, une porte, et joignit les mains. Anzora avait suivi son père, cependant que Gariglia gardait les chevaux dans la rue.

La porte n'était pas fermée au verrou. Elle tourna et la scène apparut à l'amant trahi en même temps que le cri de l'infidèle s'élevait.

— Misérable ! tonna Aldo.

Il s'était élancé, l'épée haute. La lame siffla et s'abattit violemment sur l'épaule de Béatrix. Des flots de sang jaillirent et la

jeune femme, l'épaule et la poitrine béantes, s'abattit en râlant.

Ivre de fureur, Aldo s'était déjà retourné vers Maulmont, Mais celui-ci avait eu le temps de sauter sur son épée et de se mettre en garde. Les fers se heurtèrent avec violence et le combat, acharné, s'engagea. Ni l'un, ni l'autre des combattants n'avait son sang-froid, et la lutte était aussi désordonnée qu'elle était sauvage.

Anzora, d'abord tapie dans un angle de la pièce, se détacha du mur pour venir se pencher sur Béatrix. La mort, déjà, s'emparait d'elle. Un rire strida. Puis ces mots sonnèrent :

— Tu ne l'auras pas ! Ha !

La jeune fille détacha ses regards de l'agonisante. Elle vit son père et Maulmont se portant des coups furieux. L'un ou l'autre allait-il être transpercé ?

— Assez ! Assez ! cria-t-elle. Au nom du Ciel, arrêtez-vous.

Ils n'entendaient pas ou ne comprenaient pas. Alors, soudain, elle prit un siège et, l'élevant, se jeta entre les deux combattants. L'épée d'Aldo s'engagea entre deux barreaux. Le chevalier était à la merci de son ennemi. Mais Maulmont, soudain dégrisé de courroux, abaissa sa lame et attendit. Il put croire que le père d'Anzora allait se précipiter sur lui pour engager un corps à corps. Aldo ne vit plus que Béatrix. Il tomba à genoux devant le cadavre et ne fut plus qu'un amant désespéré.

Anzora le montra d'un geste et, s'adressant à Maulmont :

— Laissons-le pleurer sa maîtresse, dit-elle.

Maulmont avait, lui aussi, des larmes aux yeux. Il répéta :

— Sa maîtresse !

Béatrix lui avait menti. Tout le monde s'était joué de lui. Il n'avait été qu'un pantin entre les mains de toutes ces gens. Malgré lui, il demanda :

— Pourquoi avez-vous fait cela ?

Anzora répondit :

— Je vous aimais. Je vous aimais plus que je n'avais su le dire.

Plus conscient des réalités, il demanda encore :

— Pourquoi votre père lui-même — l'amant de cette femme — se prêtait-il à cette odieuse comédie ?

Anzora demeurait silencieuse.

— Vous ne répondez pas ? Vous vouliez, tous, vous vouliez… ah ! oui… C'était pour que je trahisse ! J'ai vendu mon maître, mon ami ! J'ai vendu mon pays pour cette femme ! Mais elle avait fini par m'aimer, n'est-ce pas ?

— Non ! Elle allait payer.

— Payer ! Elle a payé. Et c'est vous…

— Je vous aime.

— Il y a, entre nous, davantage que ce corps. Il y a ma trahison.

— C'est une tache qui s'efface.

— Par la mort, oui !

— Je ne veux pas que vous mouriez ! Je vous aime.

— Et vous êtes venue avec moi demander à Hanstedt… C'était pour être sûre que je trahirais ?

— Pour vous empêcher de trahir. Si vous aviez voulu m'entendre, si vous aviez pu voir en moi… Vous souvient-il du matin où vous êtes entré dans ma chambre ?

— Pourquoi n'avez-vous pas parlé ?

— Est-ce que tout mon être ne vous disait pas que je vous aimais ? Mais vous ne pensiez qu'à Béatrix. Il a fallu… cela ! Partons, voulez-vous ?

— Où est M. de la Palisse ?

— Partons, je vous le dirai.

— Venez, dit Maulmont.

— Elle lui prit la main et ils marchèrent vers la porte. Dans l'instant qu'ils allaient la franchir l'appel rauque du chevalier retentit :

— Anzora !

La jeune fille se retourna et vit son père s'effondrer sur le cadavre. Elle gémit :

— Malédiction ! Je l'ai tué !

Alors, Robert de Maulmont passa seul la porte. Il aperçut Gariglia et les chevaux.

— Suis-moi, ordonna-t-il à l'écuyer.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE

04

M. de la Palisse était demeuré longtemps inerte sur le carrelage de sa prison. Lorsqu'il revint à lui, il se pressa le front de ses mains comme s'il eût voulu en exprimer des amas de ténèbres. Puis, il regarda de droite et de gauche, reconnut les lieux où il était enfermé depuis des jours et, après quelques minutes de méditations, murmura :

— C'est une chose impossible, impossible !

L'étonnant spectacle qui l'avait tout d'un coup jeté dans le néant se recomposait très nettement à son souvenir et, par un curieux phénomène, stimulait maintenant sa pensée.

En prononçant le mot impossible, il songeait à Beppa. Oui, il était impossible que Beppa ne fût pas morte ou qu'elle eût, au long des ans, gardé le visage d'autrefois. Alors, sa sœur ou sa fille ?

Chabannes s'étonnait de n'avoir pas pensé à se poser cette question plus tôt. Et il lui suffisait de se la poser pour voir plus loin qu'il n'avait vu jusque-là, dans l'ombre des événements qui s'étaient déroulés depuis l'heure où, par un abominable soir d'hiver, il était venu à Milan interroger la vieille signora Guadami dans la maison de la via del Giardino.

La faute de Beppa avait été découverte par le mari et c'était lui, lui sans doute, qui, le poursuivant de sa haine, avait dressé

toute la famille contre le suborneur.

M. de la Palisse se retrouva au soir où pour la première fois, il avait revu, derrière une glace, passer le spectre de Beppa. Cette sorcière qui l'avait engagé à se rendre dans la maison aux trente-deux fenêtres, cette comtesse Béatrix d'Ayala dont il s'était si bêtement épris, étaient les personnages d'une affreuse comédie qu'on avait montée pour le perdre et où figurait un traître qui s'appelait Gariglia et un jeune premier, victime lui aussi d'une infernale machination, qui se nommait Robert de Maulmont.

Plus M. de la Palisse voyait clair et plus il descendait en lui-même. Il avait séduit bien des femmes et parce qu'il n'avait jamais su être fidèle à une seule, il les avait fait toutes souffrir.

— Pauvre enfant ! murmura-t-il en pensant à celui qui, il le croyait, n'avait eu que le tort de se prendre à la glu où lui-même, l'incorrigible amoureux, s'était pris.

De vieux souvenirs montèrent du fond de son âme et il souffrit davantage à revoir Robert de Maulmont tout petit. Pour chasser son attendrissement et son remords, il murmura :

— L'imbécile !

Sa pensée venait de se reporter sur la douce Marina qui aurait sans doute été pour le nigaud la plus parfaite des maîtresses.

Marina ! Qui était-elle réellement ? Pourquoi l'avait-on mise à son service et qui l'y avait mise ? Quel rôle lui était-il dévolu et qui cette enfant avait-elle en réalité trahi ?

— Il faudra bien que je sache ! dit rageusement entre ses dents M. de la Palisse.

Puis il hocha la tête. En vérité, il était bien loti pour savoir ! Jusqu'à quand allait durer sa captivité et comment finirait-elle ? Que se passait-il et qu'étaient devenus ses compagnons et ses soldats ? Était-il seulement encore, lui, capitaine de l'armée du roi de France ?

Il marcha, de long en large, tête basse, poings fermés, ramassé comme une bête dans sa cage, et qui est prête à bondir. Allait-il se résigner plus longtemps et accepterait-il la défaite sans combattre ? Il n'avait que deux moyens d'en finir : ou bien se fracasser la tête en fonçant sur le mur, ou bien se ruer sur le premier venu qui pénétrerait dans la place et tenter de s'évader. Le second ne valait guère mieux que le premier. Après la porte de la cellule, il devait y avoir d'autres portes…

— Bah ! Je verrai bien ! se dit-il.

⁂

M. d'Ancy était revenu auprès de Marina qui l'attendait, anxieuse et angoissée. Lorsque la porte s'ouvrit et qu'elle vit apparaître le gentilhomme elle dut mettre une main sur son cœur. Elle voulut poser une question, les mots ne purent sortir de ses lèvres. Ce fut M. d'Ancy qui parla :

— Je ne crois pas, dit-il, que vous m'ayez trompée, mais je n'ai trouvé nulle trace de M. de la Palisse chez les gens que vous m'avez signalés. Ils ont dû prendre leurs précautions. M'avez-vous bien dit tout ce que vous savez ? La comtesse d'Ayala n'a-t-elle pas des complices et ne pensez-vous pas qu'elle ait pu faire assurer la garde du capitaine par des gens à sa solde et ailleurs que dans sa maison ?

— Monseigneur, répondit la jeune fille qui avait pu se ressaisir, j'étais trop attachée à M. de Chabannes pour ne pas désirer de toute mon âme qu'il soit sauvé s'il en est encore temps. Je vous ai donc révélé tout ce que je savais… sauf une chose. Parmi l'entourage de M d'Ayala, il se trouve une femme qui, pour l'amour de moi ou, peut-être aussi par intérêt, pourrait vous en apprendre davantage que moi-même.

— Qui ?

— Cette femme se nomme Speranza, elle passe pour sorcière et c'est elle qui a fait les premières démarches auprès du capitaine pour l'entraîner dans la maison. Si vous allez l'interroger, je vous supplie de ne pas lui faire de mal.

Geoffroy d'Ancy imposa ses regards à ceux de Marina.

— Vous m'avez fait perdre du temps, reprocha-t-il, et toute heure perdue a pu être fatale à M. de la Palisse.

Il vit couler des larmes et, malgré lui, il posa doucement ses longues mains fines et blanches sur les épaules de son interlocutrice.

— Vous êtes toute bouleversée, ma pauvre enfant ! murmura-t-il.

Au contact, Marina avait longuement frémi, et d'Ancy eut la révélation de l'émoi qu'elle éprouvait en sa présence. Il dit simplement :

— Je suis votre ami, et si nous ne devions jamais retrouver M. de Chabannes, je vous demanderais de m'accorder le privilège de vous protéger.

Croyait-il, lui aussi, qu'elle avait été la maîtresse de son chef ? La supposition l'emplit de honte et lui causa du chagrin, et elle dit, comme pour se disculper :

— M. de Chabannes, je le considérais un peu comme mon père.

C'était une manière de protestation de sa pureté.

— Je n'avais aucune pensée désobligeante, assura d'Ancy, plus troublé qu'il ne l'aurait voulu.

Sur ces mots, il s'inclina, se dirigea vers la porte et, sur le point de la franchir :

— Vous m'avez bien dit : Speranza, n'est-ce pas, mademoiselle ?

— Speranza, oui, monseigneur.

— Espérance ! traduisit-il assez haut pour qu'elle l'entendît.

Et, tandis qu'il descendait l'escalier, elle se demandait pour quelles raisons et en pensant à qui il avait répété ce mot : espérance !

⁂

M. d'Ancy arrivait à peine au quartier de la Piazza del Duomo lorsque l'officier de service, informé de sa présence, accourut vers lui.

— D'Ancy, dit-il, savez-vous qu'un drame sanglant vient de se dérouler dans la ville ?

— Lequel donc, mon cher Vautrin ?

— Une femme assassinée. Une femme de la haute société.

— Qui donc ?

— La comtesse Béatrix d'Ayala.

La stupeur priva pendant quelques instants le jeune officier de sa parole. Puis, sa voix altérée par l'émotion articula :

— La comtesse d'Ayala, dites-vous ? Sait-on quel est l'assassin ?

— Son amant. Il l'a surprise avec un autre, un jeune homme qui a fui, sans doute un Français de qui je n'ai pas pu savoir le nom. L'affaire s'est passée dans une maison du Corso de Turino. J'allais vous envoyer un messager…

Geoffroy d'Ancy, mieux revenu de son étonnement, interrogea :

— Comment a-t-on découvert le crime ?

— C'est la maîtresse de la maison dans laquelle il s'est perpétré qui en a informé le sergent Mathias. Celui-ci m'a rapporté que l'amant, un certain Aldo d'Aldi, était couché, à demi insensé, sur sa victime. J'ai envoyé un piquet de trois hommes garder le corps et fait arrêter le meurtrier. Si vous voulez l'interroger…

— Tout de suite, Vautrin. Veuillez me faire conduire auprès de lui.

Quelques minutes plus tard, M. d'Ancy pénétrait dans une cave dont la porte était gardée par un factionnaire. À la lueur d'une lanterne, il aperçut l'homme que, la veille, il avait interrogé et de qui il avait fait fouiller la maison.

— Est-il vrai, signor, lui demanda-t-il, que vous ayez tué M d'Ayala ?

L'ex-Carmello leva vers lui son visage hébété et fit un signe affirmatif de la tête.

— Pour quelle raison l'avez-vous exécutée ?

Le prisonnier parut chercher ses mots. Après un moment d'hésitation, il répondit

— Je l'aimais follement. Elle m'a trahi.

— Savez-vous avec qui ?

— L'un des vôtres, un officier félon : M. Robert de Maulmont.

Le nom fit sursauter M. d'Ancy comme l'éclat de la foudre qui serait tombée à ses pieds. Il dit :

— Vous mentez !

— Pourquoi mentirais-je ? C'est la vérité.

— M. de Maulmont avait quitté Milan.

— Il s'y cachait sous un déguisement.

— Et dans votre maison, sans doute ?

— Dans ma maison, oui, monsieur.

— Et où est-il, maintenant ?

— Il a dû fuir.

M. d'Ancy, qui avait grand'peine à concevoir la réalité, hochait la tête. Il murmura, pour lui seul :

— Maulmont… La maison du Corso de Brera… C'était donc vrai !

— C'était vrai, affirma Aldo. Vous aviez été renseigné par Marina, n'est-ce pas ?

— Qu'est pour vous cette jeune fille ?

— Que vous importe ?

— J'ai le droit — et le devoir — de savoir.

— Apprenez-le par d'autres que par moi.

— Ah ! prenez garde !…

— À quoi donc ? Ne suis-je pas, déjà, condamné à mourir ? Si vous vouliez me faire grâce, c'est moi qui me tuerais.

— Prenez garde à la plus effroyable des tortures !

— Rien ne me fera autant souffrir que le crime de ma maîtresse et l'échec de la vengeance que je voulais assouvir.

M. d'Ancy secoua rageusement ses poings fermés devant le visage d'Aldo.

— On verra bien ! En attendant, dites-moi où se trouve M. de Chabannes.

— Cherchez-le !

— Ah ! çà.

— Eh ! bien, frappez ! Frappez fort ! Tuez-moi… Je ne me plaindrai pas davantage que je ne parlerai.

Devant son impuissance, le gentilhomme français s'adoucit.

— Du moins, demanda-t-il sur un ton de prière, dites-moi s'il est encore vivant.

— Cela, je l'ignore.

— Vous tenez donc à être supplicié ?

— Comme il vous plaira.

— Soit ! Prenez donc du courage, signor ; vous en aurez, je vous l'affirme, grand besoin.

Là-dessus, M. d'Ancy coupa l'entretien et remonta après avoir recommandé au factionnaire de faire bonne garde. Il donna des instructions pour que le prisonnier fût étroitement surveillé à l'intérieur même de sa cellule et, se faisant accompagner par deux lansquenets, se dirigea vers la maison du Corso de Brera. Il n'y trouva que Speranza toute tremblante, Anzora ayant jugé bon de se dérober après avoir informé la sorcière de ce qui venait de se passer.

D'Ancy pensa que la douceur le servirait mieux que la violence et ce fut sur un ton empreint de bienveillance qu'il parla.

— Signora, dit-il, c'est un ami de la signorina Marina qui vous interroge. Votre attitude me révèle que vous n'ignorez pas ce qui s'est passé entre votre maître et M d'Ayala. Les criminels finissent toujours mal.

— Santa Madona ! gémit la femme.

— Vous savez, n'est-il pas vrai ? encore bien des choses. Par exemple où s'est réfugié M. de Maulmont.

— Sur ma tête, je jure que non !

— Je vous invite à bien réfléchir aux conséquences de vos mensonges. Vous n'avez plus rien à redouter du chevalier d'Aldo qui est en prison, ni de Béatrix d'Ayala qui est morte…

— Malédiction !

— Malédiction sur elle et sur tous ceux qui, s'étant | fait ses complices, s'obstineront à ne pas parler. La signorina Marina vous a recommandée à moi et je veux lui être agréable. Est-il vrai que vous n'ayez pas revu.

M. de Maulmont depuis l'heure du drame où il a été mêlé ?

— Je ne l'ai pas revu.

— Soit ! Savez-vous où est M. de la Palisse ?

Speranza trembla de plus belle.

— Si ! répondit-elle en baissant la voix.

Un éclair de joie illumina le fin visage du gentilhomme.

— Voulez-vous m'accompagner auprès de lui ?

Les regards apeurés de la sorcière se posèrent, sur les yeux de d'Ancy.

— Allons ! fit-il, répondez.

Elle eut un signe d'acquiescement.

— Partons, femme, partons tout de suite.

Speranza fit un effort, s'arracha au siège où elle s'était abattue, alla prendre un châle dont elle recouvrit sa tête et passa devant l'officier qui la suivit. Ils quittèrent la maison ayant derrière eux les lansquenets, parcoururent une partie de la ville sous les regards curieux des passants, pénétrèrent dans un immeuble, s'enfoncèrent sous le sol par un escalier et marchèrent longtemps dans un souterrain.

Speranza, qui s'était munie d'une lanterne, allait en tête, sans se retourner ni parler. Elle s'arrêta devant une porte de fer, tira les verrous et pénétra dans le réduit. Un cri d'épouvante et de douleur retentit : deux mains de fer venaient de s'abattre sur sa gorge.

— Monsieur de Chabannes ! s'écria d'Ancy, monsieur de Chabannes, arrêtez, au nom du Ciel !

— Chabannes, étonné, desserra son étreinte. Sa voix tonna :

— D'Ancy, mon ami !

La lanterne, relevée par un lansquenet, éclaira les deux visages. Alors, aussi pâle qu'un moribond, M. de la Palisse demanda :

— Tenez-vous toujours Milan ? Qu'est devenue l'armée de Sa Majesté le roi de France ?

— Monseigneur, répondit le jeune chevalier, l'armée a été rappelée et vous êtes toujours gouverneur de la ville.

— Je vous remercie, d'Ancy. Grâce à vous, je vais pouvoir régler de vieux comptes en retard.

Il prit le bras que son compagnon lui offrait et quitta sa prison sans se préoccuper de Speranza, qui gémissait pourtant à fendre l'âme.

Marina jeta le nom avec amour, dans un élan de bonheur inexplicable :

— Monsieur de Chabannes !

La Palisse venait d'entrer, aussi frais qu'après un court voyage, le visage reposé, mais l'air un peu moins conquérant.

— Mon enfant ! s'écria-t-il lui-même avec émotion, j'aurais dû t'écouter, je me serais montré plus sage.

Il avait pris Marina dans ses bras et la pressait sur le cœur qui avait battu pour tant de femmes. C'était le premier baiser qu'il lui donnait ; c'était la première fois qu'il la tutoyait. Et M. d'Ancy, qui se tenait immobile derrière eux, ne pouvait douter qu'ils fussent autre chose que deux amis, deux camarades heureux de se retrouver après une séparation qui avait sans doute davantage pesé à la jeune fille qu'au soldat.

Le sentiment qu'il éprouvait pour Marina se précisa mieux en lui et il sut que sa tendresse même, le trouble qu'il provoquait en son cœur le distinguait de ceux qu'il avait eus jusque-là pour d'autres femmes. Marina s'était dégagée. Elle demanda, en regardant bien Chabannes en face, à travers ses longs cils mouillés :

— M'écouterez-vous, désormais, monseigneur ? Suivrez-vous les conseils d'une petite fille plus raisonnable que vous ?

M. de la Palisse fit retentir son rire.

— Tu m'en demandes beaucoup, dit-il ; mais je te promets de te donner satisfaction dans toute la mesure où je pourrai le faire. Là, es-tu contente ? Alors, bien vite, fais-moi apporter à manger ; j'ai une faim de loup. Et une soif, donc ! Mon cher d'Ancy, vous n'allez pas me refuser de boire avec moi ? C'est, pour l'instant, tout ce que je peux vous offrir comme récompense.

La gaieté de Chabannes avait gagné tout le monde, et Marina courait déjà, légère et rieuse, vers l'office où les servantes préparaient le repas du soir.

Bientôt, le couvert fut dressé, et l'appétit du grand soldat entraîna celui de ses convives. Pas une fois, au cours du repas, il ne fit allusion aux événements qui s'étaient déroulés. Pas une fois il ne prononça le nom de Maulmont. Mais, aussitôt qu'on eut desservi, il se tourna vers d'Ancy et, lui posant la main sur le poignet :

— Monsieur, lui dit-il, vous allez me faire le rapport de ce qui s'est passé pendant mon absence.

— Je serai bref, préluda le chevalier. Inquiet de ne pas vous voir, inquiet de la disparition de M. de Maulmont, je me demandais, avec nos compagnons, ce qui avait bien pu vous advenir. J'hésitais, toutefois, à me mettre à votre recherche, dans la crainte de me montrer indiscret.

L'allusion à une fugue possible fit sourire Chabannes. M. d'Ancy poursuivit :

— Il y a quelques jours, M. du Terrail vous fit parvenir un message par lequel il vous informait de la rentrée en France de l'armée de Sa Majesté et vous chargeait du gouvernement du Mi-

lanais. Alors, pour vous le remettre, je me résolus à venir ici, où je fus amené à interroger mademoiselle, Me pardonnerez-vous, monseigneur ? Et vous-même, signorina ? Certaines hésitations, certaines réticences, me laissèrent supposer que vous aviez été enlevé — ce qui était exact — et que vos ennemis avaient des complices ici même — ce qui était faux. Je fis surveiller la maison dans laquelle mademoiselle Marina fut gardée comme prisonnière.

Fort heureusement, elle voulut bien consentir à parler et j'allai, séance tenante, faire fouiller la maison du Corso de Brera où nous pouvions supposer que vous étiez séquestré. Ce fut en vain — et pour cause.

« Aujourd'hui, monseigneur, après mon premier échec, je suis revenu ici, et la signorina m'a laissé espérer que je pourrais utilement interroger une femme que vous connaissez, cette Speranza que vous auriez étranglée si je n'étais pas intervenu.

— Ah ! oui, s'écria Chabannes, cette maudite sorcière dont je jetterai l'âme au diable.

— Monseigneur ! interrompit Marina, Speranza est mon amie…

— Hé ! quoi, serais-tu sa complice ?

— Nous étions, l'une et l'autre, les pauvres instruments de vos ennemis que nous avons trahis.

— Continuez, ordonna M. de la Palisse en s'adressant à d'Ancy.

— Donc, monseigneur, j'allais, il y a quelques heures, à peine, me mettre en quête de Speranza et je passais au quartier de garde pour y prendre deux hommes lorsque M. de Vautrin qui était de service me fit part d'un événement inouï.

— Ho ! Ho !

L'artisan de tous vos déboires, monseigneur, le chevalier Aldo d'Aldi, de qui j'avais vainement fouillé la maison, venait, dans un immeuble retiré du Corso de Turino, de tuer la comtesse Béatrix d'Ayala.

Deux cris, en même temps, s'élevèrent. Chabannes et Marina, aussi pâles l'un que l'autre, les avaient poussés.

— Morte ! fit Chabannes, dont les traits s'étaient crispés.

— Mon père ! murmura Marina défaillante.

Le chevalier d'Ancy la dévisagea.

— Votre père ? Ah ! mais alors, le drame est plus profond que je l'imaginais.

Chabannes s'était ressaisi.

— Veuillez poursuivre votre récit, monsieur, et me dire pourquoi et comment Aldo d'Aldi a tué Béatrix.

— Vous ne devez pas ignorer, monseigneur, qu'elle était sa maîtresse ?…

— Oui, oui… continuez.

— Or, il l'a surprise — veuillez me pardonner, signorina — dans les bras d'un autre… d'un homme…

— Allons, parlez !

— De Robert de Maulmont ! — La révélation foudroya Marina qui, jetant un autre cri étouffé, s'abattit sur le parquet avant que M. d'Ancy eût eu le temps de la soutenir. Quant à Chabannes, souffrant visiblement d'une peine très profonde, il se borna à murmurer :

— Tout s'explique, évidemment… Cela devait arriver.

Il fallut longtemps pour faire reprendre ses sens à la malheureuse Marina, Lorsqu'elle revint à elle, une violente crise de larmes la secoua comme un ouragan un jeune arbuste. Il fallut que les servantes l'emmenassent dans sa chambre où elle demeura accablée sur son lit.

Un peu rassuré sur l'état de la jeune fille, Chabannes revint auprès de M. d'Ancy.

— Cette enfant, expliqua-t-il, aimait ce traître. Votre révélation a failli la tuer.

— Je m'en excuse, monseigneur, dit d'Ancy amèrement.

— Oui… Vous ne saviez pas. Achevez votre récit.

— M. de Vautrin avait fait procéder à l'arrestation du meurtrier, que je suis allé interroger. Cet homme n'a rien voulu me dire. Il n'attend plus que la mort dans une farouche résignation. Mais je finis. N'ayant rien obtenu de lui, je suis allé surprendre Speranza et vous savez le reste. J'ai la certitude que, comme la malheureuse enfant du chevalier Aldo d'Aldi, cette Speranza n'a agi que par contrainte,

— Je vous remercie, dit M. de la Palisse, maître de lui. La justice passera…

⁂

Moins de vingt-quatre heures plus tard, dans l'une des salles de l'hôtel où venait de réapparaître Jacques Chabannes de la Palisse, gouverneur du Milanais, quatre hommes d'armes introduisaient le chevalier Aldo d'Aldi solidement garrotté.

Vers la fin de la matinée, on avait porté secrètement le cadavre de Béatrix d'Ayala dans le tombeau où allait se décomposer son éblouissante beauté.

Aldo dévisagea les trois hommes qui allaient le juger et ses regards s'arrêtèrent longuement sur le visage de Chabannes, l'ennemi qu'il exécrait et qu'il s'était juré d'abattre. Chabannes soutint le défi des yeux. Puis il fit un signe au chevalier d'Ancy qui était assis à sa droite. Celui-ci se leva.

— Aldo d'Aldi, prononça-t-il, vous êtes accusé d'avoir donné la mort à Mme Béatrix d'Ayala, votre maîtresse. Reconnaissez-vous l'avoir tuée ?

— Oui ! Mais pourquoi ce simulacre de jugement, lorsque j'ai moi-même demandé la mort que vous me réservez ?

— Pouvez-vous nous dire les mobiles de votre crime ?

— Peut-être devriez-vous les demander à l'un des vôtres, à M. de Maulmont qui est, comme vous, officier des armées du roi de France et qui, comme vous tous, n'a pas craint de trahir…

— Je vous défends !…

— Son maître, sa patrie et son roi.

— Pourquoi, dans quels buts aviez-vous provoqué la trahison de M. de Maulmont ? Dans quels buts l'aviez-vous recueilli sous votre toit et jeté dans les bras de votre maîtresse ?

— Cela, demandez-le au criminel qui préside ce tribunal.

M. d'Ancy se tourna légèrement vers M. de la Palisse qui, d'une étrange pâleur, demeura impassible, Sans relever l'outrage, il poursuivit :

— Vous avez donc tué pour punir une faute que vous aviez rendu inévitable. Vos odieuses machinations se sont retournées contre vous et la justice du Ciel s'est déjà manifestée à votre égard. Votre principale complice est morte de vos mains. Une autre, qui n'a guère eu le tort que d'avoir peur de vous, est à notre discrétion et, déjà, elle s'est rachetée. C'est grâce à Speranza que nous vous avons découvert. Restent votre fille Anzora et l'homme que vous avez acheté : Gariglia, ancien écuyer de M. le gouverneur de Milan. Voulez-vous nous dire quelle a été leur part dans le complot que vous aviez ourdi ?

— Vous en oubliez un, le principal, M. de Maulmont !

— Répondez !

— Je n'ai rien à dire.

— Où se cachent votre fille et Gariglia ?

— Si je le savais, je ne le révélerais pas.

— Vous vous faites appeler Aldo d'Aldi et nous n'avons pas retrouvé ce nom parmi les familles milanaises. Est-ce bien réelle-

ment le vôtre ?

L'accusé fit deux pas en avant, se planta devant M. de la Palisse et, scandant les mois :

— Non ! répondit-il. J'ai pris ce patronyme en l'an 1495, à mon retour de Venise, où je m'étais rendu pendant l'occupation de Milan par les troupes de votre roi Charles VIII. Je l'ai pris pour ne pas garder un nom qu'un bandit avait souillé. Vous ne devinez pas, M. de Chabannes ? En l'an maudit de 1494 je m'appelais Carmello !

__ Par la Morbleu ! s'écria M. de la Palisse, j'aurais dû avoir compris depuis longtemps ! Ainsi, c'est vous l'assassin de Beppa Carmello !

— Non ! C'est vous-même ! Et maintenant vous savez pourquoi je vous hais ! Je vous hais parce que vous avez brisé mon bonheur ! Je vous hais parce que vous avez souillé mon foyer ! Je vous hais…

— Enfer ! hurla Chabannes, allez-vous vous taire, à la fin ?

Mais Aldo n'avait rien à redouter. Il cria de plus belle :

— Je vous hais pour tout le mal que vous avez fait, vous et les vôtres ! Je m'étais juré de vous déshonorer comme vous m'avez déshonoré, de vous faire souffrir comme vous m'avez fait souffrir. Je suis vaincu. Soyez maudit !

Chabannes, visiblement très mal à l'aise, se tourna vers l'autre officier.

— Veuillez, ordonna-t-il, lire la sentence.

Les hommes d'armes avaient fait reculer Aldo de quelques pas. Tête haute, un sourire narquois sur les lèvres, il attendit. Le jugement tomba dans le silence :

— Par ordre de Nous, Jacques II de Chabannes, seigneur de la Palisse, gouverneur de Milan en l'an de grâce 1512, le chevalier Aldo d'Aldi, coupable d'avoir assassiné la dénommée Béatrix d'Ayala, sa maîtresse, sera exécuté dans les vingt-quatre heures qui suivront le prononcé du présent jugement.

Chabannes se leva :

— Aldi, articula-t-il d'une voix qu'il s'efforçait à rendre ferme, vous serez exécuté demain.

Àl'instant même que tombait sa voix, un long cri s'éleva au fond de la salle, Marina, pareille à une folle, vint se jeter aux pieds de M. de la Palisse et, les mains jointes :

— Monseigneur ! Monseigneur ! supplia-t-elle, par pitié, épargnez mon père !

Le rire d'Aldo s'égrena :

— Ton père ? Ton père ? ricana-t-il, Allons donc ! Je ne veux pas de ta pitié, bâtarde !

Tout ce qu'avait pu obtenir Marina, c'était qu'on ne suppliciât point Aldo d'Aldi, l'artisan de toutes les souffrances qu'elle avait dû supporter depuis qu'elle était au monde, le principal ouvrier de l'effroyable machination ourdie contre un homme, un soldat, qui avait failli payer cher les heures de joie qu'il avait vécues dix-huit ans plus tôt.

Aldo fut conduit, les mains enchaînées derrière le dos, sur la Piazza del Duomo, attaché à deux clous qu'on avait enfoncés dans un mur et, devant une foule considérable qui se pressait sur les trois côtés de la Piazza demeurés libres, abattu par une décharge de mousqueterie qui lui déchiqueta le corps.

Il n'avait pas eu un seul mot de regret, il n'avait pas fait un geste de peur. Béatrix morte, et morte de ses propres mains, sa défaite lui était indifférente.

Speranza, emprisonnée, attendait au contraire dans une épouvante qui ne lui laissait aucun répit la décision du gouverneur, et elle passait ses heures à prier Dieu, la Madone et tous les saints du paradis.

Quant à Anzora, Maulmont et Gariglia, ils demeuraient introuvables.

Aldo exécuté, M. de la Palisse, qui avait tenu à assister à la macabre cérémonie, revint en son hôtel, où il retrouva Marina en larmes.

— Il fallait, dit-il, que cela fût. Ne pleurez pas un homme qui vous a reniée et qui, sans doute, s'était proposé de vous faire chèrement payer un jour l'affection que vous m'avez donnée. Sans doute même étiez-vous déjà promise à quelque mystérieux supplice à l'heure où l'on vous a placée auprès de moi. Savez-vous pourquoi, ma chère enfant ? Vous êtes-vous demandé quel a été votre crime ? Je ne sais rien de vous, sinon que vous êtes bonne, que vous avez une âme de sœur de-charité et que vous méritez tous les bonheurs.

La voix de M. de la Palisse était si douce, si profonde, que Marina sentit sa peine s'assoupir. Elle se tamponna les yeux, se rapprocha de son ami et dit :

— Il y a toujours eu, autour de moi, du mystère. Je n'ai jamais su le nom de ma mère et j'ignore si elle est morte ou si elle vit toujours, Lorsque je me suis éveillée à la vie, j'ai trouvé auprès de mon père cette comtesse d'Ayala qui était trop jeune pour m'avoir donné le jour et une autre fillette, mon aînée, qui ne m'a jamais témoigné les sentiments d'une sœur. L'homme que j'appelais mon père — et qui n'est plus depuis ce matin — je le surprenais à me regarder parfois durement, avec des regards chargés de haine. Seule, Speranza, lorsque nous étions seules, me parlait avec un peu de douceur. Le lendemain du jour où vous avez été blessé et emmené à l'Ospedale Maggiore, on m'a chargée de vous soigner et de veiller sur vous. À quoi devais-je cette faveur ? Je l'ignore. Qu'attendait-on de moi ? Je n'ai jamais pu le savoir.

— Vous n'avez jamais connu votre maman ?

— Jamais.

— Et celle qu'on disait être votre sœur, savez-vous si elle ressemblait à votre mère ?

— J'ai entendu Speranza maintes fois affirmer qu'elle était sa vivante image.

— En quelle année êtes-vous née, Marina ?

— Je ne saurais le préciser, En 1494 ou 1495, je crois…

— Parmi les gens qui vous approchaient, n'y avait-il pas une vieille femme ? N'avez-vous jamais entendu Parler de la signora

Guadamo ?

— La connaissez-vous, Monseigneur ? Ce nom, on l'a prononcé devant moi et j'ai, en effet, le souvenir d'une femme qui cherchait à me voir et qu'on repoussait…

M. de la Palisse prit Marina dans ses bras.

— N'ayez pas peur, mon enfant, dit-il d'une voix frémissante. Je suis votre… grand ami et je veux que vous oubliiez tous vos tourments. Vous avez confiance en moi, n'est-ce pas ? Vous sentez qu'il n'y a rien d'impur dans les baisers que je vous donne ? Je voudrais que vous m'aimiez beaucoup.

— Si je ne vous avais pas aimé, monseigneur, me serais-je attachée à vous comme je l'ai fait ?

— Oui, c'est vrai ; je vous remercie. Dieu, qui nous a fait nous rencontrer, a voulu que nous fussions l'un pour l'autre un ami sûr et je crois bien que nous l'offenserions en nous séparant. Vous voulez bien que je vous adopte ? Vous m'appellerez « père » et moi je répondrai « mon enfant ». Je n'ai pas pu exaucer votre vœu car il fallait que l'homme qui nous a fait souffrir tous deux expiât ses crimes. Mais si vous avez quelque chose à me demander, n'hésitez pas. Je vous accorderai tout ce qui sera raisonnable… Pas l'impossible, évidemment… Et il y a des choses impossibles, hélas !

— Je voudrais, dit Marina, me retirer dans un couvent pour y vivre dans la paix jusqu'à ce que Dieu me rappelle.

M. de la Palisse, elle le sentit, venait de profondément tressaillir. Il avait revu sa Beppa morte, morte dans le couvent où son mari outragé l'avait fait enfermer.

— Le couvent, non ! dit-il. Ne vous ai-je pas dit que Dieu nous ordonnait de vivre ensemble ? Les guerres vont prendre fin, mon enfant, et je gage qu'à Paris vous reprendrez goût à la vie. Je connais de jeunes gentilshommes dignes du bonheur que vous pouvez donner à un époux.

— Je ne me marierai point, Monseigneur…

— Vous oublierez comme j'oublierai moi-même. Il faut oublier… Et d'ailleurs vous n'avez pas vingt ans. Voyons, je vous ai recommandé de ne me demander que des choses raisonnables… Tenez, voulez-vous que je fasse grâce à Speranza ?

— Oh ! cela, oui, oui !

— Eh ! bien, c'est accordé, Dès demain, je la ferai remettre en liberté et on l'amènera auprès de vous. Là, êtes-vous contente ?

Marina fit fleurir un pâle sourire et Chabannes la pressa tendrement sur son cœur. Mais aussitôt il la repoussa doucement pour ne pas se laisser attendrir davantage. En aucun moment de son existence il ne s'était senti aussi profondément bouleversé.

— Excusez-moi, dit-il, j'ai des dispositions à prendre. Il est indispensable que je ressaisisse mes troupes, dont j'ai trop longtemps été séparé. À ce soir, mon enfant, et, demain, comptez sur Speranza.

Il s'en alla pour ordonner le rassemblement de ses officiers qui lui firent grand'fête et, quand il leur eut donné ses instructions, il se plut à faire le tour de la ville. Il éprouvait le bonheur de se sentir libre et, surtout, de se dire qu'un cœur lui était attaché pour toujours. Le mystère dans les brumes duquel il s'était débattu ve-

nait de se dévoiler. Dans quelques heures, la sorcière Speranza lui dirait qu'il ne se trompait pas.

M. de la Palisse revint pourtant chez lui avec une préoccupation. Il pensait à Robert de Maulmont pour qui il retrouvait encore au fond de son cœur les cendres d'une affection qui étaient encore chaudes. Qu'avait-il pu devenir ? Où était-il ? Quelle honte, quels remords le rongeaient ?

Mais il lui suffit de revoir le sourire de Marina pour que sa joie s'épanouît à nouveau dans tout son éclat. Avait-elle senti, au fond d'elle-même, frémir le sentiment que lui-même éprouvait ? Elle courut à sa rencontre et lui offrit son front rose où il posa ses lèvres.

— Jamais, en aucune heure de ma vie, dit-il, je n'ai connu une telle quiétude.

— Dans ce cas, monseigneur, vous allez me promettre de vous montrer très sage.

— Que voulez-vous dire, ma chère enfant ? demanda-t-il en riant.

— Eh ! bien, que vous sortirez le moins possible et que, si vous deviez soutenir de nouveaux combats, vous vous montreriez très prudent.

— Parbleu ! Croyez-vous que je tienne à mourir lorsque je sais que, tous les jours, je vous verrai en rentrant et je vous entendrai me dire les plus gentilles choses du monde ? Ô joie ! Nous allons dîner tous les deux en tête à tête, comme deux amoureux…

— Ah ! çà, fit Marina en fronçant les sourcils, n'avez-vous pas honte ? Il n'est plus temps d'être amoureux quand on a des cheveux blancs !

— Mâtine ! Voulez-vous bien ne pas me rappeler que je suis vieux en un jour où j'ai retrouvé tous les élans de ma jeunesse !

Il la saisit, lui prit le bras et la conduisit dans la salle où leurs deux couverts étaient mis.

Quelques heures plus tard, il l'accompagna jusqu'au seuil de sa chambre et il crut qu'elle allait s'endormir comme un enfant qu'attendent des rêves enchanteurs.

La peine de Marina se réveilla. Elle entendit des appels de détresse et reconnut la voix de Robert de Maulmont. Comme Chabannes, elle se demanda où il était, ce qu'il faisait et quels affreux remords rongeaient son âme. Rien, et pas même le bon sourire de M. d'Ancy n'avait pu tuer son amour. Cependant, elle ne rejeta point l'image de d'Ancy qui se dessinait dans les ténèbres et elle souffrit un peu de ne pouvoir la chasser.

Quand elle se leva, le lendemain, M. de la Palisse dormait encore. Elle lui fit préparer son déjeuner préféré et, tout heureuse de pouvoir exercer des soins maternels pour ce guerrier qui n'était qu'un grand enfant, se surprit par instants à chanter un vieil air de son enfance.

Speranza allait venir. Elle ranimerait tout ce qui était bonté dans le cœur de la vieille servante et elles sauraient si bien, à toutes les deux, embellir les jours de M. de Chabannes qu'il ne songerait plus à courir l'aventure qui avait, maintes fois, failli lui être fatale.

Vers le milieu de l'après-midi, Marina s'inquiéta de ce que Speranza n'eût pas encore été amenée.

— Avez-vous bien pensé, demanda-t-elle, à donner des ordres pour qu'on la conduise chez nous ?

— Chez nous ! ponctua M. de la Palisse, comme ils sont agréables à entendre, ces deux mots-là : chez nous ! Oui, Marina, j'y ai pensé et je gage que votre amie ne tardera pas. Et, tenez… entendez-vous ? N'est-ce pas elle ?

C'était un officier que la servante introduisait.

— Vautrin !

— Monseigneur !

— Eh ! bien, que se passe-t-il ? Vous paraissez tout défait,

— Les Suisses, monseigneur ! On les signale à quelques lieues de la ville. Ils auraient établi leur camp et…

— Par les cornes du diable ! s'écria Chabannes, ils vont voir comme je sais les déloger !

Marina, debout, très pâle, comprimait son cœur débridé.

— Monseigneur ! Monseigneur ! gémit-elle.

Un pressentiment lui disait que Maulmont avait trahi et que c'était lui qui s'était mis à la tête des ennemis. Chabannes la prit dans ses bras.

— Courage, mon enfant, courage ! Dieu veut que j'efface la tache qui était en moi.

— Ah ! dit-elle, que le Ciel vous ait en sa garde…

Deux sergents entraient en soutenant une femme.

— Speranza ! Speranza ! s'exclama la jeune fille. Viens mon amie ! J'ai tant besoin de toi !

M. de la Palisse s'adressa à la sorcière et, lui désignant Marina :

— Je te la confie, dit-il. Je te confie mon enfant.

Et il sortit, sans se retourner, pour garder toute sa vaillance.

⁂

Hanstedt avait marché plus vite qu'il ne l'avait prévu et arrivait avec un jour d'avance devant Milan. Il espérait voir, le lendemain, l'émissaire de ses alliés qui l'engagerait à donner l'attaque. Mais deux gentilshommes, qui parcouraient, depuis deux jours, la campagne à cheval, avaient surpris la marche des colonnes assaillantes et s'étaient hâtés à venir en informer le gouverneur.

Il était quatre heures de l'après-midi. Trois heures plus tard, tous les lansquenets, les archers et les chevau-légers étaient en ordre de bataille. L'artillerie alla prendre en pleine nuit ses positions.

Hanstedt ignorait qu'il eût été démasqué et, ses cohortes dissimulées dans des bois et des ravins, il attendait confiant l'heure où il donnerait l'ordre de se porter en avant.

Àpeine l'aube blanchissait-elle le ciel de ses premiers rayons quand une demi-douzaine de boulets tombèrent dans le camp des mercenaires.

— Enfer ! gronda le capitaine aventurier, je suis trahi.

En quelques instants, il eut donné ses ordres. Il acceptait le combat et, prenant la tête de ses guerriers, il les mit en branle, en rangs serrés, derrière le rideau de ses cavaliers.

Les chevau-légers de M. de la Palisse, commandés par M. d'Ancy, s'étaient déjà élancés d'un bois et ce fut, presque tout de suite, une effroyable mêlée. Mais Chabannes avait adopté un tel dispositif que, de droite et de gauche à la fois, la mousqueterie crépita et que les Suisses, pris entre deux feux, ne surent plus de quel côté faire face. À la faveur de leur flottement, le gros de la cavalerie française s'élança et fit dans les rangs ennemis un terrible carnage.

Chabannes, qui avait un compte à régler avec sa conscience, s'était jeté fougueusement en avant. Il piqua droit sur Hanstedt, presque seul, comme Gaston de Foix à Ravenne.

Aussitôt cerné, il dut faire face à vingt cavaliers.

— Sus ! Sus ! cria le capitaine suisse qui l'avait reconnu.

M. de la Palisse pointa sa lance qui s'engagea dans l'armuré d'un cavalier et le choc l'ébranla. Son cheval ayant fait un écart, il était à demi désarçonné et à la merci du moindre coup de lance.

— Marina ! Marina ! Ma fille ! cria-t-il.

Au même instant, fendant le peloton qui accourait à son secours, un cavalier, revêtu d'une armure noire, jeta sa monture devant celle de Chabannes et, pareil à un ouragan, fit le vide autour de lui.

Ils étaient partis deux de Milan aux premiers coups de la fusillade. L'autre, soudain, avait rebroussé chemin. Lui était un lion

et ses coups répandaient l'épouvante.

Chabannes, dégagé, s'était remis en selle et frappait, frappait, comme s'il eût voulu rivaliser avec le démoniaque cavalier noir.

Alors que les ennemis tournaient enfin bride, l'armure de celui-ci vola en éclats. Une massue, lancée avec une violence extrême, l'avait atteint à l'épaule et abattu désarmé sous les pattes de son cheval.

La poursuite s'était engagée et la place était maintenant vide, Assuré de la victoire après un combat qui n'avait duré qu'une heure au plus, M. de la Palisse mit pied à terre et se pencha sur l'inconnu.

Un cri jaillit :

— Maulmont !

— Monseigneur, dit faiblement celui-ci, Dieu a sans doute voulu que je vive encore quelques instants pour entendre votre pardon. Je meurs heureux d'avoir pu montrer que j'étais un homme — encore !

Cependant que la cavalerie poursuivait les ennemis en déroute et que des hommes ramenaient à Milan Robert de Maulmont, M. de la Palisse regagnait précipitamment son hôtel.

Déjà, Marina savait que les Français avaient remporté une nouvelle victoire. Elle tremblait à la pensée du prix qu'ils avaient pu la payer.

— Que le Ciel ait épargné mon grand enfant ! souhaitait-elle.

Puis, songeant à Maulmont :

— Et que celui que j'ai aimé ait racheté sa faute en changeant de camp avant le combat !

Chabannes apparut.

— Vivant ! Vivant ! s'écria la jeune fille éperdue. Ah ! j'ai tant prié…

Ils étaient dans les bras l'un de l'autre et Chabannes répétait :

— Vivant, oui, vivant…

Était-ce de lui qu'il parlait ou de celui qui, l'ayant doublement trahi, venait de lui sauver la vie ? Il ajouta :

— Les ennemis fuient de toutes parts et je gage qu'ils ne penseront plus de sitôt à revenir.

Il demanda qu'on lui préparât un repas et alla se débarrasser de sa tenue de guerre. Il était noir de poudre, de poussière et de transpiration.

Lorsqu'il revint, son couvert était mis et Marina tint à le servir,

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle en redoutant d'apprendre que le traître avait expié son crime sur le champ de bataille.

— Peu de choses, en vérité, mon enfant. Les Suisses ont espéré nous surprendre et c'est nous qui les avons surpris. Ce n'a même pas été un combat : une simple escarmouche. Speranza est-elle ici ?

— Vous l'avez vue au moment que vous partiez, monseigneur. Depuis son arrivée, et malgré l'assurance que je lui ai donnée de

votre pardon, elle ne cesse de trembler.

— Aussitôt que j'aurai fini, vous voudrez bien la faire venir.

Speranza s'avança au bras de la jeune fille. Tombant à genoux, elle s'écria :

— Grâce, monseigneur, grâce Pour une vieille femme moins coupable que vous ne pouvez le supposer.

Chabannes la releva, la fit asseoir et l'interrogea.

— Depuis combien de temps étais-tu au service d'Aldo d'Aldi ?

— Depuis bientôt dix-huit ans, monseigneur. Depuis que la signorina Marina est née.

— Aldo n'a pas toujours porté ce nom, n'est-ce pas ?

Speranza regarda la jeune fille.

— Parle, parle ! ordonna vivement Chabannes.

— Il s'appelait jadis Carmello.

— Et il était marié à une jolie femme qui se nommait Beppa ?

— Santa Madona ! Comment monseigneur sait-il ?…

— Parle, réponds !

— Si !

— N'avaient-ils pas un enfant, une fille, en 1494 ?

— Si !

— Son nom ?

— Anzora.

— L'image de sa mère, n'est-il pas vrai ? À s'y méprendre.

— Si !

Chabannes se tourna vers Marina, lui prit la taille et l'attira tout contre lui.

— Mon enfant, dit-il, votre chère maman n'était pas heureuse, au temps que nous venons d'évoquer. Son mari, toujours en voyage, ne pensait qu'à amasser de l'argent et à profiter, seul, de la vie. Déjà, il connaissait la femme qui se fit appeler par la suite Béatrix d'Ayala et qui était alors toute jeune, presque une enfant… Votre mère souffrait…

Chabannes s'arrêta pour essuyer les pleurs qui coulaient sur le visage de Marina.

— Il faut lui pardonner, poursuivit-il. Il faut lui pardonner pour tout ce qu'elle a souffert et, aussi, parce que c'est moi qui l'ai entraînée à l'oubli de ses devoirs…

Il s'adressa à Speranza :

— Marina est née quelques mois après mon départ de Milan ?

— Si !

— Ma fille ! Ma fille ! s'écria M. de la Palisse.

— Père ! murmura Marina.

Et elle s'évanouit.

⁂

Un peu plus tard, alors qu'elle avait repris ses sens, M. de la Palisse reprit son entretien avec Speranza.

— Nous sommes seuls, dit-il, parle sans détours. Carmello a connu la faute de sa femme par la naissance de mon enfant. Il a chassé la signora Guadami…

— Il l'a longtemps terrorisée.

— Et il a fait enfermer pour toujours ma chère et douce Beppa…

— Si !

— Moi seul avais été hors d'atteinte. Je suis revenu à Milan et c'est alors que d'Aldi, sa maîtresse et sa fille ont résolu de venger l'outrage que j'avais fait à Carmello. C'est bien cela ?

— Si !

— Dis-moi donc ce qu'ils s'étaient proposé et pourquoi ils se sont servi de M. de Maulmont et de ma fille.

Speranza fit le long récit de ce qu'elle savait, révéla toute la machination qui avait provoqué les événements relatés au cours de ces pages, et apprit à M. de la Palisse que Gariglia, l'écuyer qui lui avait été présenté et qu'il avait accepté, n'était qu'un traître à la solde de ses ennemis.

— Peux-tu me dire où il se tient caché ?

— Non, monseigneur…

— Et Anzora ?

— J'ignore où elle se trouve. Mais si vous la découvriez un jour, il faudrait lui pardonner parce qu'elle n'a été qu'un instrument, qu'on l'a élevée dans votre haine et, aussi, qu'elle a provoqué le drame du Corso de Turino.

— Elle ? Pourquoi ?

— Elle aimait M. de Maulmont. Elle était d'une jalousie féroce.

Chabannes demeura silencieux. Puis :

— Anzora… Robert… murmura-t-il, Sa fille, à elle, et…

Il se secoua, mit sa main sur l'épaule de Speranza et dit :

— Je te pardonne, femme. Mais tu vas me jurer que tu te dévoueras à mon enfant…

— Jusqu'à ma mort, monseigneur, et de toute mon âme.

— C'est bien, va !

M. de la Palisse retourna auprès de Marina pour la presser une fois de plus sur son cœur.

— Tu ne m'en veux pas, dis, ma fille ? Tu peux me regarder sans rougir ?

— L'amour que j'ai pour vous, mon père, c'est Dieu qui me l'a inspiré. Puis-je, au nom de cet amour, vous demander la grâce de Robert de Maulmont ? S'il n'est pas mort…

— Je crois qu'il survivra à ses blessures.

— Ah ! Blessé ? Où ? Comment ?

— Sur le champ de bataille.

— Dieu !

— En me défendant. C'est à lui que je dois de vivre encore.

Cette révélation faillit rejeter Marina dans un nouvel évanouissement. Mais elle surmonta sa défaillance et, joignant les mains :

— Mon Dieu, murmura-t-elle avec ferveur, soyez remercié.

Chabannes crut devoir se taire. Quand il vit que Marina ne courait plus aucun danger, il lui dit :

— Je vais retrouver Maulmont à l'Ospedale Maggiore et s'il peut recevoir ta visite je t'en ferai informer.

Marina dut attendre jusqu'au lendemain dans une inquiétude mortelle. Chabannes, qui avait passé la nuit auprès du blessé, la fit rassurer vers le milieu de la matinée. À midi, il revint chez lui et dit :

— Tu pourras m'accompagner tout à l'heure.

— Sauvé ?

— Sauvé, oui. Et le Conseil, que j'ai présidé ce matin, a décidé qu'il serait réintégré dans nos rangs. Il a été fou — comme moi — pour une femme. C'est un officier, un gentilhomme blessé que tu vas voir. C'est…

— C'est quoi ?

— Non, ma chère Marina, ce ne peut pas être un fiancé. L'amour qui était dans ton cœur n'est pas de l'essence que tu croyais. Allons ! Prépare-toi, nous allons le voir. Il t'attend.

— Je suis prête, père…

⁂

Marina s'avança, défaillante, vers le lit qu'avait occupé M. de la Palisse pendant son séjour à l'hôpital. Pendant un moment, tout tourna autour d'elle. Puis ses regards triomphèrent des voiles qui les obscurcissaient, et elle vit Robert de Maulmont qui se soulevait en lui tendant ses bras. Elle entendit ces mots :

— Ma sœur ! Reçois le baiser d'un frère…

Elle comprit alors pourquoi M. de la Palisse avait si volontiers pardonné. Elle comprit pourquoi elle avait aimé le beau garçon et elle vit clair dans son âme. Ce n'était pas un homme, un fiancé éventuel qu'elle chérissait. C'était le fils de son père, l'enfant né d'un autre amour.

— À nous deux, dit-elle, nous en ferons un homme !

Elle se retourna pour regarder Chabannes. Il pleurait. Mais, en même temps qu'elle l'aperçut, elle reconnut auprès de lui le chevalier d'Ancy qui lui souriait avec tendresse.

FIN DE LA QUATRIÈME PARTIE

05

Six mois plus tard, à la suite de revers des armes, Jacques II de Chabannes, seigneur de la Palisse, devait évacuer le Milanais. Sa gloire n'était pas ternie. Accablé par le nombre, il opérait une re-

traite qui imposait aux ennemis d'effroyables pertes et laissait intact l'honneur français.

Des survivants du drame, deux seuls manquaient Anzora, l'amazone qu'on avait vainement recherchée, et Gariglia, que Maulmont avait entraîné à la bataille devant Milan, mais qui s'était empressé de tourner bride aussitôt qu'il en avait trouvé l'occasion.

Robert, que ses blessures faisaient encore un peu souffrir, ne prenait point part aux engagements. Sur l'ordre de M. de la Palisse, on le transportait sur les routes montant vers la France, sous les soins vigilants de Marina, qui ne le quittait pas.

Quant au chevalier d'Ancy, il se battait comme un démon pour mieux mériter celle qui, heureuse d'avoir trouvé son père et un frère, lui avait, il en avait la certitude, donné pleinement son cœur.

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Les_Amours_de_M._de_la_Palisse. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.